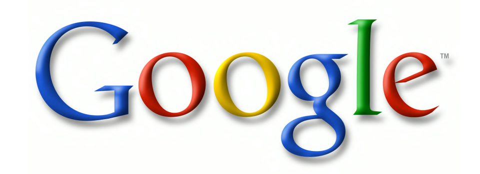
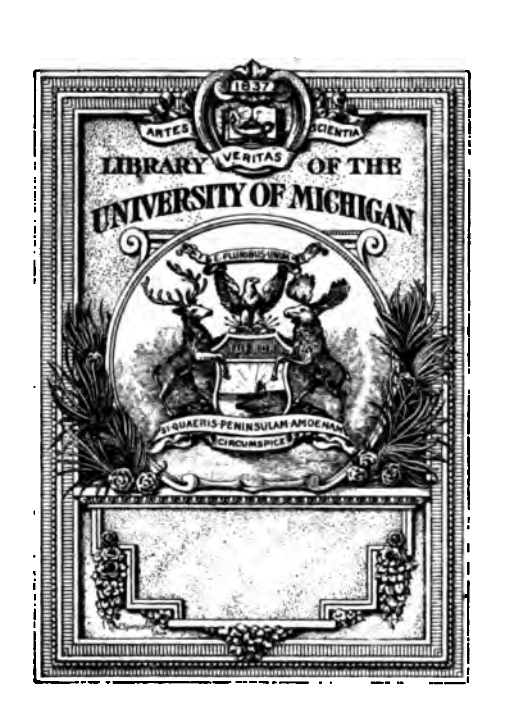

Google


B 987,296


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LA FONTAINE

FABLES

I


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT 7
PARIS



JEAN DE LA FONTAINE

Garnier frères Éditeurs



JEAN DE LA

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

Très-soigneusement revue sur les textes originaux

AVEC UN

TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

VIE DE L'AUTEUR, NOTES ET COMMENTAIRES, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME PREMIER



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXXII

AVERTISSEMENT.

Commençons, selon l'usage, par donner quelques explications sur le plan et l'économie de cette nouvelle édition des Œuvres complètes de La Fontaine.

Ces œuvres sont ici distribuées selon la division consacrée et nécessaire : Fables, Contes, Théâtre, Poëmes, Œuvres diverses et Correspondance. Chacune de ces parties est précédée d'une étude spéciale en guise d'introduction. La Vie de La Fontaine se trouve en tête de la dernière partie : les morceaux que celle-ci renferme, les épîtres, les vers de circonstance, les lettres, et les documents qui y sont joints, servent en effet de pièces justificatives à la biographie du poëte, et, comme tels, doivent la suivre immédiatement et dans le même volume.

Les fables forment la matière des deux premiers volumes. Elles sont précédées d'un résumé de l'histoire de la fable jusqu'à La Fontaine, histoire rajeunie à l'aide des travaux les plus récents qu'ait produits l'érudition tant en France qu'en Allemagne, et à laquelle mes recherches personnelles m'ont permis d'apporter plus d'un élément nouveau, notamment en ce qui concerne les curieuses destinées de l'apologue au moyen âge. Cette étude est suivie des jugements portés sur les fables de La Fontaine par les plus hautes autorités de la critique littéraire.

Le texte des fables, comme celui de toutes les autres œuvres, est établi d'après les éditions originales. C'est aujourd'hui une loi à laquelle il n'est pas permis de se soustraire. Nous suivons

pour les fables le texte de l'édition de 1678-1679-1694. Nous donnons les variantes relevées dans les diverses éditions qui ont paru du vivant de l'auteur. Ces variantes sont d'ailleurs peu considérables. Quelques suppressions judicieusement faites par La Fontaine sont ce qu'elles offrent de plus intéressant. Si le poëte travaillait beaucoup ses fables avant de les livrer à l'impression,— et l'on trouve en effet dans quelques copies manuscrites qui nous sont parvenues la preuve de ce travail, — il n'y fit plus que de très-légères modifications après qu'elles furent imprimées. L'œuvre parut tout d'abord dans la perfection où nous la voyons aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'il n'ait eu tout le loisir, toute la facilité de les retoucher et de les remanier. On sait que le temps a manqué à Molière pour « revoir et corriger tous ses ouvrages, » selon l'intention qu'il en avait exprimée dans le privilége du 18 mai 1671 ; il n'en fut pas de même de La Fontaine, au moins pour ses fables. S'il ne fit que peu de changements aux fables imprimées, c'est qu'il jugea n'avoir rien à y changer; et l'on n'en aperçoit pas moins, à la minutie de certaines corrections, qu'il les a très-soigneusement revues.

Aussi ceux qui réimpriment les fables de La Fontaine n'ont-ils point deux partis à prendre : ils n'ont qu'à suivre fidèlement le texte de l'édition de 1678-1679, en ayant égard aux *errata* et en tenant compte des réimpressions faites sous les mêmes dates, et le texte du volume de 1694. C'est ce que Walkenaer a d'abord fait très-scrupuleusement et sans guère laisser à ceux qui l'ont suivi que le soin de le contrôler. C'est ce qu'ont fait après lui MM. Crapelet et Aimé Martin ; c'est ce qu'ont fait tout récemment encore MM. Pauly et Jannet. La tâche étant si nettement définie et ayant été si souvent remplie avec zèle, nous ne saurions nous vanter d'apporter dans le texte des fables des restitutions ni des rectifications considérables. Sous ce rapport, nous avons eu très-peu à faire, nous l'avouons, et tout notre effort a consisté à être plus exact encore, s'il était possible, que nos devanciers.

Nous avons employé, comme dans tous les ouvrages de cette collection, l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation modernes. Dès que la langue est bien arrêtée, régulièrement fixée, ce qui a lieu dans la première moitié du XVIIe siècle, il n'y a plus

d'intérêt à conserver des formes orthographiques sans importance. L'usage généralement établi pour la publication des textes anciens, c'est qu'avant cette époque de formation définitive, on reproduit l'orthographe du temps, et qu'à partir de cette époque on se conforme à celle qui a prévalu par la suite. On imprime les chefs-d'œuvre classiques, depuis le *Discours sur la Méthode* et les *Provinciales*, comme on imprime les livres qui paraissent de nos jours. On conserve seulement les *o* aux imparfaits des verbes, parce que, en adoptant les *a*, on détruirait dans les vers beaucoup de rimes. Lorsqu'un mot a été orthographié par La Fontaine d'une manière exceptionnelle, nous avons eu soin de reproduire cette orthographe ou de la signaler.

Mais la ponctuation, objecte-t-on, peut influer sur le sens du texte, révéler des nuances que la ponctuation moderne altérera. Ce doit être précisément le soin de l'éditeur de faire que la ponctuation moderne traduise bien la ponctuation ancienne. Il arriverait, au contraire, qu'en conservant celle-ci, elle n'indiquerait plus au lecteur actuel, accoutumé à d'autres règles, ce qu'elle signifiait à l'origine. Elle le pourrait induire en erreur. La valeur des signes de la ponctuation n'étant plus à présent la même qu'autrefois, l'éditeur est obligé de faire une sorte de transposition, dont la première loi est, bien entendu, d'être fidèle et exacte; c'est à lui de tenir compte de cette ponctuation des éditions originales, et de la suivre au moyen des signes qu'il emploie.

Les livres des fables sont ici numérotés de un à douze, comme ils l'ont été pour la première fois dans l'édition de 1709. Du vivant de La Fontaine, le recueil des fables était demeuré fort arbitrairement divisé. « Dans la dernière édition donnée par l'auteur, dit Walkenaer, les deux premiers volumes contiennent les six premiers livres, et forment la première et la seconde partie; et les trois derniers livres, que renferme la deuxième partie, sont intitulés livres IV, V et VI; de sorte que, pour cette partie du recueil, les numéros des livres se suivent. Dans les deux volumes suivants, qui forment la troisième et la quatrième partie, la série des nombres recommence; dans le troisième volume ou la troisième partie sont les livres I et II, et dans le quatrième volume ou la quatrième partie sont les livres III, IV et V;

de sorte que la série des chiffres ne correspond ni à l'ensemble du recueil ni à chacune des parties; car pour cela on aurait dû recommencer à compter livre I au commencement de chaque partie. Le fait est que La Fontaine avait publié deux recueils de fables à un assez long intervalle de temps, et le numérotage des livres se rapportait à cette division en deux recueils; mais quand il les fit réimprimer ensemble, il ne fit mention de cette division en deux recueils que dans la préface du second; il ne l'indiqua ni sur les titres ni dans la table, et tout fut brouillé. Ce fut encore bien pis lorsque le cinquième ou le dernier volume parut, longtemps après. La Fontaine intitula ce nouveau livre *livre septième,* et cette indication de *Livre VII* se retrouve à chaque page dans le titre courant. » On a eu raison de faire disparaître ces irrégularités, et, malgré le goût de notre temps pour l'exactitude à outrance, aucun éditeur ne s'est avisé de les rétablir.

Le commentaire est double. Les notes qui courent au bas des pages s'attachent aux expressions et aux détails du récit. La plupart de ces notes ont été empruntées aux nombreux commentateurs de La Fontaine : Champfort, Guillon, Nodier, Walkenaer. Solvet, Aimé Martin, Gérusez, Félix Lemaistre, etc. Elles sont signées de leurs noms, ou des initiales de leurs noms quand ils sont cités fréquemment. Nous nous sommes abstenu des réflexions laudatives et admiratives que nos prédécesseurs ont généralement prodiguées. Nous avons pu nous convaincre que le goût actuel est opposé à cette intervention de l'annotateur, et qu'elle semble importune et même blessante. Le lecteur veut trouver, sentir, apprécier lui-même les beautés qu'on se croyait naguère obligé de lui signaler. Nous estimons que, surtout quand il s'agit des fables de La Fontaine, le lecteur peut, sans nul inconvénient et même avec avantage, être laissé à lui-même, à ses impressions et à son discernement. Nous nous sommes donc attaché principalement aux éclaircissements historiques et aux observations grammaticales.

Un autre commentaire vient à la suite de chaque livre des fables. Il indique les sources de chaque apologue, les transformations qu'il a subies, ce qui s'y est ajouté successivement de propre à caractériser les différentes époques et les différentes nations

qu'il a traversées, les rapprochements auxquels il peut donner lieu, des citations variées, l'examen des objections critiques, particulièrement de celles qu'on a faites au point de vue moral, tout ce qui peut enfin fournir à l'esprit matière à comparaison et lui suggérer des considérations philosophiques et littéraires.

J'ai cherché à rendre ce commentaire facile et attrayant à lire ou du moins à parcourir. Je me suis vite aperçu que, pour atteindre ce but, il fallait se limiter sévèrement. C'était au choix et non à l'abondance des renseignements que je devais viser. J'avais commencé par tracer pour chaque fable une liste aussi complète que possible des auteurs qui avaient traité le même sujet avant La Fontaine et de ceux qui l'avaient traité après lui. Des érudits distingués, que l'aimable génie de La Fontaine passionne, m'avaient proposé de m'aider dans ce vaste travail et m'avaient même fourni déjà des notes précieuses.

Ces tableaux n'auraient certainement pas été sans intérêt pour les savants. On aurait pu, grâce à l'état des recherches actuelles, les rendre bien plus complets que ceux qu'ont entrepris quelques-uns de nos prédécesseurs : l'abbé Guillon, M. Robert, MM. Prel et Guillaume, M. P. Soullié, etc. Mais ces kyrielles de renvois à des ouvrages en toutes langues, ces nomenclatures nécessairement hérissées d'abréviations et de chiffres, avaient un aspect rebutant et effrayant. Elles auraient produit à peu près le même effet que le célèbre commentaire de Benoît Court, de Saint-Symphorien, sur les *Aresta amorum* de Martial d'Auvergne, commentaire dans lequel le docte légiste a accumulé, sous les amusantes fantaisies de l'auteur, toutes les citations des Institutes, du Code et du Digeste, tous les textes du droit civil et du droit canon qu'il a crus propres à motiver chaque arrêt. Ceux de nos lecteurs qui ont eu sous les yeux les *Aresta amorum* savent quelle physionomie rébarbative présente ce vieux livre, que Rabelais a peut-être voulu railler lorsqu'il a entremêlé de tant de bizarres hiéroglyphes les paroles du juge Bridoye aux chapitres XXXIX et suivants de son troisième livre. Cet exemple nous a fait peur.

Il nous a semblé que ce serait faire preuve de peu de goût que d'attacher à des œuvres délicates et charmantes un commentaire d'un pareil poids ; que d'enfermer les plus aimables productions de notre littérature dans ce cercle de notes arides. Nous avons donc

renoncé à ce dessein. Nous nous sommes borné à rappeler les origines principales ; nous avons élagué tout ce qui faisait nombre et encombrement, tout ce qui ne pouvait donner lieu à quelque rapprochement curieux, ouvrir quelque point de vue instructif; tout ce qui n'aurait pas utilement servi à faire comprendre l'œuvre de La Fontaine, à en dégager la signification et fixer la valeur. Nous avons pris garde à ne point la surcharger.

Dans les indications des sources, lorsque nous citons Ésope, les deux chiffres de renvoi désignent, le premier le numéro que porte la fable dans le recueil de Nevelet, antérieur à La Fontaine, le second le numéro qu'elle porte dans l'édition de Furia.

Nous donnons, en supplément aux douze livres des fables, *Philémon et Baucis, la Matrone d'Éphèse, Belphégor, les Filles de Minée*. Nous y sommes autorisé par l'exemple de La Fontaine lui-même, qui inséra ces contes dans le volume de 1694. La Fontaine les introduisit dans le dernier livre des fables, entre *Daphnis et Alcimadure* et *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*. Il nous a semblé préférable de les mettre à part et à la suite des fables, comme l'ont fait la plupart des éditeurs.

Le lecteur accueillera, nous l'espérons, cette édition de La Fontaine avec la même indulgence qu'il a accueilli notre édition de Molière. M. Sainte-Beuve, dans sa causerie du 13 juillet 1863 où il a bien voulu approuver notre édition de Molière, disait, en terminant, comme pour nous provoquer à ce second travail : « Aimer La Fontaine, c'est presque la même chose qu'aimer Molière; c'est aimer la nature, toute la nature, la peinture naïve de l'humanité, une représentation de la grande comédie aux cent actes divers, se déroulant, se découpant à nos yeux en mille petites scènes... Mais pourquoi irais-je les diviser? La Fontaine et Molière, on ne les sépare pas, on les aime ensemble. »

Nous ne les avons pas séparés. Après les avoir étroitement associés dans notre admiration et nos études, nous avons entrepris de les éditer l'un et l'autre dans cette belle collection des chefs-d'œuvre de la littérature française. Puissions-nous avoir réussi dans cette double entreprise.

LA FABLE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA FONTAINE.

PRÉLIMINAIRES. — ORIGINES DE LA FABLE.

Le mot fable s'applique en France à toute sorte de fictions; mais pris dans le sens étroit, il signifie spécialement le récit en prose ou en vers d'une petite action dramatique dont les acteurs sont ordinairement des animaux, mais dans laquelle la nature humaine, à peine cachée derrière eux, reste toujours présente et l'homme toujours en vue. Nous disons une action dramatique : la fable est, en effet, œuvre de l'imagination et de la poésie. Elle ne se borne pas à décrire ses personnages; elle les fait vivre et agir. Ces personnages, disons-nous encore, sont ordinairement des animaux; pourtant, la fable nous montre aussi tantôt des hommes seuls, tantôt des hommes mêlés à des animaux, tantôt des arbres ou des plantes, tantôt même des objets inanimés ou des êtres abstraits, sans existence réelle, que l'imagination se plaît à douer de vie, de raison et de parole. Mais c'est lorsque la fable met en scène des animaux qu'elle est plus conforme à son type, qu'elle se distingue mieux d'autres genres qui lui confinent et se confondent souvent avec elle, comme le conte, l'anecdote ou l'allégorie. C'est l'idée de faire vivre et agir des animaux qui con-

stitue le genre, lequel s'est ouvert ensuite à des compositions analogues dont les acteurs sont aussi variés que possible. Si, en effet, dans une littérature, nous trouvons un certain nombre de ces fictions qui mettent en scène le monde des animaux, la critique constitue aussitôt dans cette littérature le genre de la fable, et dès lors y rattache d'autres petits drames, d'autres petites comédies, où les animaux seuls ne figurent pas; mais si ces fictions dont les bêtes sont le sujet n'y existent pas, on ne dira point que cette littérature a cultivé le genre de la fable. On peut faire la même observation quand il s'agit d'un seul écrivain, d'un seul poëte.

Il n'est pas exact néanmoins de dire, avec Lessing, qu'on a choisi principalement les animaux comme acteurs dans la fable à cause de l'invariabilité connue de leurs penchants et de leurs habitudes. « Pour n'avoir pas, dit-il, à caractériser les personnages que l'on emploie, par des circonstances détaillées qui peut-être ne donneraient pas les mêmes idées à tout le monde, on s'est borné à la petite sphère de ces êtres dont le nom seul réveille indubitablement la même idée pour les plus instruits comme pour les plus ignorants. Que, dans la fable du Loup et de l'Agneau, on mette Néron au lieu du loup, et Britannicus au lieu de l'agneau, ce récit aura perdu ce qui en fait une fable pour tout le genre humain, dont une grande partie ignore les noms et les caractères de Néron et de Britannicus. » L'observation est juste sans doute en tant que faite *a posteriori* et pour faire apprécier un des principaux mérites de la fable; mais les choses ne se sont pas passées comme Lessing le prétend. On n'a point commencé par choisir les acteurs de la fable dans le but de lui donner une portée plus générale. La fable était née bien avant qu'on s'avisât de balancer si l'animal, qui ne change pas, qui est partout le même, n'était pas préférable, comme acteur de la fable, au personnage historique, dont le caractère est incertain et dont la notoriété est limitée. Lorsqu'on a songé à se rendre compte de l'avantage réel que présente l'emploi des uns sur l'emploi des autres,

l'apologue existait depuis longtemps; le philosophe et le poëte, qui méditaient sur les principes et les règles de ce genre d'ouvrage, ne l'avaient pas créé, ils l'avaient trouvé dans le patrimoine de l'humanité. La période de création naïve et spontanée avait, ici comme partout, précédé la période de réflexion, de critique et de science.

La fable est, comme l'épopée, une des formes primitives de la poésie humaine. L'épopée se rattache à la réalité des faits humains, la fable à la réalité des faits du monde animal. L'animal a été le premier spectacle de l'homme, le premier objet de son observation. Il est certain qu'à l'origine du monde ou dans les temps les plus anciens, la fréquentation de l'homme et des animaux a été plus étroite qu'aux époques de civilisation. Dans la vie des peuples pasteurs, chasseurs, le rapprochement était perpétuel. La distinction, la séparation entre l'être humain et les autres êtres était moins grande de tout le progrès que le premier a fait depuis. C'est ce que prouvent les créations moitié humaines, moitié animales de la plupart des mythologies, les centaures, les sirènes, etc. C'est ce dont témoigne aussi l'idée de la transmigration des âmes passant tour à tour d'un corps animal dans un corps humain, idée fort répandue dans les âges primordiaux; elle n'offrait pas alors l'invraisemblance, ne soulevait pas la répulsion, ne provoquait pas la raillerie qu'elle excita par la suite. Bien plus, l'animal, avec la sûreté en quelque sorte divinatoire de ses instincts, imposa fréquemment à l'homme un respect superstitieux. On demandait à ses cris, à ses mouvements les présages de l'avenir. Quand les tribus émigraient, elles prenaient souvent des animaux pour guides, les lâchaient devant elles et les suivaient où ils voulaient bien les conduire. Dans le moyen âge, où nous retrouvons presque toutes les tendances primitives de la nature humaine, et qui est pour nous comme un miroir où il est facile de distinguer ce que furent les peuples à l'origine des civilisations antiques, on voit encore les barbares s'en remettre à quelque animal pour diriger leurs inva-

sions, et plus tard les saints recourir au même moyen pour choisir l'emplacement de leurs monastères.

Les services que l'animal rendait à l'homme primitif étaient plus précieux, plus considérables que ceux qu'il rend à l'homme civilisé; la lutte qu'il fallait lui livrer était aussi plus constante, plus redoutable, d'une issue moins certaine. Les aptitudes qu'on lui reconnaissait passaient aisément pour merveilleuses. L'imagination se plut à les exagérer. Elle en vint à supposer que les bêtes, certaines bêtes surtout, avaient un langage analogue au langage humain, pour communiquer entre elles. Le langage des animaux et la prétendue science qui en donnerait la clef sont des traditions qui remontent à l'antiquité la plus reculée. Mais on alla plus loin : on se figura que les bêtes avaient pu avoir le même langage que les hommes, et que, pour une cause que la légende se chargeait d'expliquer, elles avaient, à une époque indéterminée, perdu ou la faculté ou la volonté de parler aux hommes. C'était là sans doute un souvenir de cette familiarité primitive, qui s'embellissait comme toujours en passant des grands-pères aux petits-enfants. Il est très-probable que la fameuse formule : « Du temps que les bêtes parlaient, » dut être prise au sérieux avant de devenir un artifice des conteurs, et nous n'affirmerions pas que le moine Aimoin, qui l'employait au xe siècle de notre ère, *eo in tempore quo humanæ copia eloquentiæ cunctis inerat animantibus terræ...*, fût bien convaincu que ce temps-là fût absolument fabuleux.

De même et par déduction, on transporta chez les animaux tous les rapports sociaux, politiques, religieux, existant parmi les hommes. On constitua parmi eux un gouvernement monarchique ou républicain, un roi, une hiérarchie. On leur fit faire des assemblées populaires, des convocations d'armée, etc.

Lorsque les peuples furent parvenus à un état de demi-culture intellectuelle, leur esprit commença à se jouer avec ces longues et intimes relations, tantôt amicales, tantôt

hostiles, qui existaient entre l'homme et les animaux et aussi entre les mille espèces du monde bestial. Des épisodes plus ou moins dramatiques de la guerre éternelle qui déchire l'univers vivant se transmirent de bouche en bouche. Les traits de caractère de tous ces personnages plus ou moins fidèlement observés se condensèrent, formèrent des types. Un nom significatif s'attacha souvent à ces types et remplaça peu à peu le nom générique. Chez les peuples favorablement disposés à l'ironie et à la gaieté, l'élément comique se dégagea de ce pêle-mêle. Pour expliquer les actions de ces personnages, pour les mêler à des récits dramatisés, il fallut interpréter leur pensée, traduire leur langage. Le résultat de ce travail naïf de l'esprit revêtit, lorsque les circonstances furent propices, une expression littéraire, ou se perdit en simples sentences, en images du discours.

La fable, qui sortit de ce travail, n'eut pas indispensablement une conclusion morale. Elle fut d'abord le produit accumulé de l'observation poétique des faits réels. Elle fut l'histoire naturelle à son début, comme l'épopée est le commencement de l'histoire politique. Elle peignit le mal comme le bien ; elle présenta tels qu'ils sont les trompeurs et les dupes, les bourreaux et les victimes. Toutefois elle dut de bonne heure revêtir une couleur didactique, car il y avait un penchant naturel à tirer de toutes ces observations sur les mœurs et la vie des bêtes des leçons de prudence, de prévoyance, de sagesse pratique pour les hommes. L'enseignement qui en ressortit fut d'abord le savoir-faire plutôt que la vertu. Peu à peu, sans doute, on s'efforça de faire prévaloir le bien sur le mal ; mais il faut constater que ceci n'est pas de l'essence primitive de la fable, et que les spectacles de la vie animale pas plus que ceux de la vie humaine n'ont nécessairement le dénoûment immédiat le plus conforme aux vœux de la morale, le plus satisfaisant pour la conscience.

Plus tardivement encore dut se faire jour l'esprit satirique, qu'on a présenté souvent comme le premier inspirateur de la

fable. La fable, a-t-on dit, a été inventée par les esclaves pour se venger de leurs maîtres, par les petits pour faire entendre aux grands la vérité qu'ils n'osaient leur déclarer ouvertement. C'est l'explication de Phèdre qui a eu un si grand succès dans toutes les rhétoriques :

> Servitus obnoxia,
> Quia quæ volebat, non audebat dicere,
> Affectus proprios in fabellas transtulit...

Il y eut des circonstances, certainement, où l'apologue fut employé à cette fin ; mais ce n'est point là la cause originelle, créatrice ; c'est une application, un usage, un fait secondaire. On ne voit, en effet, dans aucune des grandes séries de fables qui nous ont été conservées, que cette intention satirique soit dominante.

La fable commença, selon toute vraisemblance, par recevoir d'assez larges développements, par former des récits étendus et compliqués. C'est la marche ordinaire de l'esprit humain de débuter par la prolixité, par l'ampleur de la narration. La concision, l'unité et la sobriété du récit ne sont que des qualités de la deuxième ou de la troisième heure. Ces qualités ne s'introduisirent notamment dans la fable que lorsque la naïveté diminua et que la préoccupation didactique prévalut. On veut alors, en tête ou à la fin de chaque apologue, placer une maxime, une sentence instructive ou morale dont il n'est plus que la démonstration. Par suite l'épopée des animaux se fragmente en une multitude de petits récits qui s'isolent et qui servent à la démonstration qu'on se propose. Comme il n'est guère d'action qui ne puisse s'envisager de plus d'un côté, tel trait de la légende bestiale se répète parfois à peu près identiquement, mais pour fournir une conclusion différente. Dans la fable fragmentée de la sorte, on reconnaît aisément quelques traces de l'unité primitive ; ainsi, l'identité de certains caractères, de certains personnages qui jouent, à travers ces mille petits actes divers, le même rôle : preuve de

l'unité de ce rôle à l'origine et de la formation contemporaine et simultanée de la pièce entière.

Née avec l'homme ou du moins avec le premier exercice de son intelligence et de son imagination, la fable persista donc à travers les siècles, changeant de mode et d'aspect, ici demeurant en longues et complexes narrations, là se morcelant, s'émiettant à l'infini; ici restant dans les idées générales et les faits universels, là se nationalisant et se localisant davantage; ici enfin se maintenant dans le domaine de l'observation spontanée, de l'observation pour elle-même, là cherchée et trouvée dans une intention préconçue, s'imprégnant de tendances mystiques ou d'amertume satirique. Mais, à travers toutes ces variations, deux caractères continuent à la distinguer, deux conditions à la définir.

La première de ces conditions essentielles, le premier de ces caractères, c'est que la fable, quand elle peint des animaux, doit conserver le corps animal, l'être animal, la physionomie et les mœurs propres à chaque espèce. Si elle en fait des êtres purement chimériques ou symboliques, comme il arrive, par exemple, aux auteurs du *Physiologus* et des *Bestiaires* du moyen âge; si elle place des têtes d'animaux sur des corps humains, comme certains satiriques modernes, elle se dénature, elle cesse d'être la fable.

Le second de ces caractères, c'est qu'elle doue les animaux d'une raison qu'ils n'ont pas, c'est qu'elle leur attribue la connaissance de l'homme, les mêmes misères, les mêmes passions, et la faculté de pouvoir exprimer leurs réflexions et leurs idées, non-seulement entre eux, mais encore vis-à-vis de l'homme. Sans cette seconde condition, la fable, qui se borne à l'observation de la simple réalité, rentre dans l'histoire naturelle.

Ainsi, laisser les animaux tels qu'ils sont et les rapprocher de la nature humaine, tels sont les deux éléments contradictoires que la fable doit concilier, tel est le double signe auquel on la peut reconnaître partout où elle apparaît.

La leçon morale n'ayant pas été, comme nous l'avons dit, la cause première et l'unique objet de la fable, il ne saurait être question de tout sacrifier à ce but, ainsi que Lessing le voudrait. Le point essentiel pour ce genre d'ouvrage n'est pas la brièveté et la concision; les développements du récit, qui mettent les faits sous nos yeux, bien loin d'être interdits, ont leur raison d'être légitime, pourvu qu'ils soient conformes aux lois générales de l'art. L'essentiel, c'est que l'apologue, court ou étendu, simple ou orné, soit tel qu'il puisse s'emparer énergiquement des esprits et s'imprimer d'une façon durable dans notre mémoire.

Produit naturel de l'esprit humain, la fable s'est manifestée dans tous les temps et dans tous les pays qui ont une histoire. Nous allons dérouler ce vaste panneau, l'une des pages les plus curieuses et les plus intéressantes de la littérature universelle.

LA FABLE DANS L'ANTIQUITÉ.

I. — FABLE INDIENNE.

La fable indienne, entre toutes celles qui nous sont parvenues, offre les marques de la formation la plus ancienne. Étendue et prolixe dans ses récits, multiple et se répandant en une infinité d'épisodes, mais assez suivie dans ses conceptions et présentant toujours un certain ensemble, elle a l'aspect touffu, pour ainsi dire, d'une création rapprochée de son origine. La familiarité entre l'homme et l'animal, leur consanguinité en quelque sorte y est étroite, complète. Ils vivent fraternellement : il y a échange de services : le brahmane compatissant porte l'écrevisse ou le crocodile jusqu'au bord du fleuve, dans un pli de son manteau, et il est payé de son office charitable par les bons services de l'une, par l'ingratitude de l'autre. L'infériorité est le plus ordinairement du côté de l'espèce humaine. Enfin, les leçons qui ressortent de la fable indienne sont généralement toutes pratiques : leçons de prudence, de résignation, de ruse même, et non d'une morale plus haute.

Mais si la création est antique, l'expression qui nous en reste est relativement moderne. La plus ancienne rédaction qu'on en connaisse, le *Pantcha-Tantra* ou les Cinq Chapitres, ne remonte pas au delà des premiers siècles de notre ère. Ce

n'est qu'un fragment d'un ouvrage antérieur, qui, au lieu de cinq parties, en contenait treize, et qu'on vient, dit-on, de retrouver ; mais cet ouvrage original n'est pas lui-même d'une antiquité bien haute. L'*Hitopadesa* n'est qu'un remaniement et une imitation des trois premiers livres du *Pantcha-Tantra,* et d'un autre ouvrage jusqu'ici inconnu.[1]

Cette forme relativement récente, sous laquelle les grands recueils de fables indiennes nous sont parvenus, explique ce qui, à côté des caractères d'ancienneté qu'on y peut signaler, s'y découvre de sophistiqué et d'artificiel. L'enchevêtrement des apologues a fini par devenir à la longue un agencement ingénieusement factice, qui a fait des fables du *Pantcha-Tantra* et de l'*Hitopadesa,* insérées, emboîtées l'une dans l'autre, ces sortes de grappes interminables que l'on sait. Ce qu'il y avait de touffu dans la création primitive s'est en quelque sorte fixé et régularisé, comme la complication de la société hindoue s'est immobilisée et s'est faite classification. C'est encore le désordre et c'est en même temps l'excès de l'ordre : l'un, en se perpétuant, en se pétrifiant, est devenu l'autre.

Voici maintenant le grand chemin par lequel la fable indienne est descendue jusqu'à nous. Le *Pantcha-Tantra* fut traduit du sanscrit dans le pelhvi ou persan du VIe siècle. Cette première version est perdue. Sous la domination arabe, vers 767 de notre ère, on fit sur le texte pelhvi une traduction intitulée *Calila et Dimna.* L'original indien était, d'après le traducteur, l'œuvre d'un sage du nom de Bidpaï, Pilpaï ou Bidbaï. Calila et Dimna sont les noms de deux chacals qui figurent dans le premier récit. Quant à Bidpaï, il appartient très-probablement à la fiction et non à l'histoire : le traducteur arabe, au début de son livre, fait un récit, qui a tout l'air d'un conte, sur ce

1. **L'*Hitopadesa ou Instruction utile.* recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit, par M. Ed. Lancereau. Paris, chez P. Jannet, libraire, 1855, in-16.**

sage brahmane, prisonnier, puis ministre d'un monarque indien appelé Dabschelim. Retraduit, au XIIe siècle, de l'arabe en nouvelle langue persane, le *Livre de Calila et Dimna* eut des versions dans toutes les langues d'Orient. Il pénétra de bonne heure en Europe, notamment par l'Espagne, par les Arabes et les Juifs de Cordoue.

La tradition arabe donna au sage Bidpaï un compagnon non moins problématique que lui : le sage Lokman,[1] dans lequel quelques érudits ont prétendu distinguer le Balaam de la Bible; d'autres, plus près peut-être de la vérité, ont prétendu reconnaître l'Ésope phrygien. A mesure que les recherches ont pris un caractère plus scientifique, le sage Lokman, qui ne représente rien de bien distinct, s'est à peu près évanoui, tandis que Bidpaï reste comme une appellation utile servant à désigner la fable orientale.

Depuis la conquête des Indes par les Européens et les études modernes sur les littératures de l'extrême Orient, les monuments primitifs, le *Pantcha-Tantra*, l'*Hitopadesa,* nous sont parvenus directement; ils ont été plusieurs fois traduits dans les principales langues européennes. D'après les textes sanscrits, l'auteur du *Pantcha-Tantra* se nommerait Vishouçarman.

Chaque livre a un titre général : le premier, *la Brouille des amis;* le deuxième, *l'Acquisition des amis;* le troisième, *la Guerre des corbeaux et des hiboux;* le quatrième, *la Perte de ce qu'on a acquis;* le cinquième, *le Danger des actions irréfléchies.*

En même temps qu'on remontait à la source du fleuve dont les eaux nous étaient arrivées par de longs détours, on en explorait des ramifications inconnues. C'est ainsi qu'un certain nombre de fables d'origine indienne, mais qui présentent quelques variantes caractéristiques, ont été retrouvées dans les compilations chinoises. M. Stanislas Julien en

1. *Fables de Lokman, surnommé le Sage.* traduites de l'arabe par M. Marcel, Paris, .803, in-18.

a publié un recueil sous le titre d'*Avadânas.*[1] Veut-on connaître comment la fable de la *Chauve-Souris*, qui se dit tantôt quadrupède, tantôt oiseau, a été comprise par les rédacteurs chinois? Voici la fable traduite par M. Julien :

« Un jour que le phénix célébrait sa naissance, les oiseaux vinrent lui faire la cour et le féliciter. La chauve-souris seule ne vint pas. Le phénix lui en fit des reproches et lui dit : « Vous faites partie de mes sujets, pourquoi vous montrez-« vous si fière? — J'ai quatre pieds, répondit la chauve-souris, « et j'appartiens à la classe des quadrupèdes. A quoi bon vous « féliciter? »

« Un autre jour, comme le *Ki-lin* célébrait aussi l'anniversaire de sa naissance, la chauve-souris s'absenta encore. Le *Ki-lin* la réprimanda à son tour. « J'ai des ailes, dit la « chauve-souris, et j'appartiens à la classe des oiseaux. Pour-« quoi vous aurais-je félicité? »

« Le *Ki-lin* raconta à l'assemblée des quadrupèdes la conduite de la chauve-souris. Ils se dirent en gémissant : « Dans « le monde, il y a aujourd'hui beaucoup de gens au cœur sec « et froid, qui ressemblent à cette méchante bête; ils ne sont ni « oiseaux ni quadrupèdes, et, en vérité, on ne sait qu'en faire. »

C'est, comme on voit, non plus la ruse d'un pauvre animal qui se dit tantôt oiseau, tantôt quadrupède, pour sauver sa vie, que blâme le fabuliste indo-chinois, c'est sa misanthropie, son insubordination, son indépendance de caractère. On ne peut rien faire d'un être pareil, qui prétexte sa nature équivoque pour ne rendre hommage à aucun prince. Les sages gémissent d'une telle perversité : s'il n'avait pas le cœur sec et froid, il devrait profiter au contraire de cette nature équivoque pour saluer et féliciter les deux princes tour à tour. La Chine exagérait encore l'esprit de vénération et de soumission, et aussi l'esprit de prévoyance et de prudence que l'Inde lui avait transmis.

1. *Avadânas*, contes et apologues indiens. Paris, B. Duprat, 1859.

II. — FABLE OU PARABOLE HÉBRAÏQUE.

Nous avons dit que la fable indienne est certainement très-antique par sa conception, mais que la forme sous laquelle elle nous est parvenue est relativement moderne. C'est tout le contraire pour la fable hébraïque. La fable, telle qu'elle nous apparaît dans les livres des Hébreux, est certainement éloignée de son origine. Elle n'y a plus de valeur par elle-même, elle n'y existe plus comme production naïve de l'esprit. Elle vaut uniquement par la fin à laquelle on l'emploie, par le relief qu'elle donne à la pensée. Elle est devenue un moyen oratoire ; on en use, dans le discours, pour faire pénétrer plus vivement la vérité dans les âmes. Ceci nous ramène évidemment à une époque où la fable est née depuis longtemps. Mais, d'autre part, la rédaction des apologues que nous offre la Bible remonte à une haute antiquité. La fable des Arbres qui se choisissent un roi, que récite Joathan au neuvième chapitre des *Juges*, celle de la Brebis du pauvre, que Nathan adresse à David au douzième chapitre du livre II des *Rois*, sont les plus anciens apologues connus dans leur forme actuelle. Par l'esprit qui les anime, ces apologues forment, avec la fable indienne et surtout avec la fable chinoise, le contraste le plus frappant. Voici le premier :

« Joathan, se tenant debout, cria et dit : Écoutez-moi, hommes de Sichem, si vous voulez que Dieu vous écoute !

« Les arbres s'assemblèrent un jour pour se donner un roi et ils dirent à l'olivier : Régnez sur nous.

« L'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon suc et mon huile, dont les dieux et les hommes se servent, pour aller m'établir au-dessus des arbres?

« Les arbres dirent ensuite au figuier : Venez régner sur nous.

« Le figuier leur répondit : Puis-je abandonner la douceur de mon suc et l'excellence de mes fruits, pour aller m'établir au-dessus des autres arbres?

« Les arbres s'adressèrent ensuite à la vigne et lui dirent : Venez prendre le commandement sur nous.

« La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu dans les sacrifices et des hommes dans les festins, pour aller m'établir au-dessus des autres arbres?

« Enfin, tous les arbres dirent au buisson : Venez, et vous serez notre roi.

« Le buisson leur répondit : Puisque vous m'établissez véritablement pour votre roi, venez et reposez-vous sous mon ombre : si vous ne le vouliez plus, que le feu sorte du buisson et qu'il dévore jusqu'aux cèdres du Liban! »

Voici le second de ces apologues. David vient de faire périr Urie dans un combat, afin de posséder sa femme Bethsabée.

« Alors le Seigneur envoya Nathan vers David, et Nathan, étant venu le trouver, lui dit : « Il y avait deux hommes dans « une ville, dont l'un était riche et l'autre était pauvre. Le « riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs. Le « pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis qu'il avait « achetée et nourrie, qui avait grandi parmi ses enfants, en « mangeant de son pain, buvant de sa coupe et dormant en « son sein; et il la chérissait comme sa fille.

« Un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut « point toucher à ses brebis ni à ses bœufs pour lui faire fes- « tin; mais il prit la brebis de ce pauvre homme et la « donna à manger à son hôte. »

« David entra dans une grande indignation contre le riche et dit à Nathan : « Vive le Seigneur! celui qui a fait cette « action est digne de mort. Il rendra la brebis au quadruple « pour en avoir usé de la sorte et pour n'avoir pas épargné « le pauvre. »

« Alors Nathan dit à David : « C'est vous qui êtes cet « homme! »

Autant la fable du *Ki-lin* respire le servilisme asiatique, autant ces apologues hébreux sont armés en guerre contre le pouvoir et contiennent l'expression retentissante d'une libre et fière parole. L'une appartient à un monde tout différent du nôtre; nous trouvons dans les autres un esprit qui a eu sa part dans notre civilisation.

C'était là, sans contredit, faire un éloquent usage de l'apologue. Mais ces morceaux oratoires ne nous donnent aucune idée de ce qu'avait pu être la fable des animaux comme travail spécial de l'observation et de l'imagination chez les Hébreux. C'est une œuvre à part, et qui mérite un nom distinct, que la *parabole* hébraïque : elle doit son caractère particulier au caractère même des livres qui nous l'ont conservée. On en peut seulement conclure que l'apologue était depuis longtemps familier à un peuple dont les orateurs savaient l'employer de la sorte. Faut-il aller plus loin et affirmer avec le rabbin Julius Landsberger que la fable est d'origine juive? Non, sans doute : la fable n'appartient à aucun peuple en particulier, mais à tous les peuples.

III. — FABLE GRECQUE.

Au-dessous de la fable indienne par la conception, mais bien antérieure à elle par l'expression, au-dessous de la fable hébraïque par l'expression, mais offrant une conception bien plus indépendante, nous apparaît la fable grecque. Elle n'a plus, au moment où elle nous apparaît, les caractères des époques primitives; elle offre ceux d'une époque déjà cultivée. Elle a subi déjà une mise en œuvre littéraire, mise en œuvre toute différente de celle que l'Inde nous a montrée. Au lieu de ce travail de classification artificielle, d'emboîtement ingénieux et puéril, la Grèce fragmente l'épopée des animaux, isole les épisodes et fait servir chacun d'eux à un enseignement

direct et exprès. L'apologue grec devient le vêtement exact, étroit et élégant, d'un conseil pratique ou d'une vérité morale. Le génie esthétique de cette grande race exerça dans ce genre de composition ses qualités particulières, y fit prévaloir la concision, la simplicité, la netteté, la justesse, et nous donna la fable classique, celle qui est demeurée le type de la fable.

D'où venait cette fable dont la Grèce fit son bien et son œuvre? En laquelle des contrées comprises sous ce nom prit-elle naissance? Quel en fut l'auteur ou quels en furent les auteurs? Ce sont là des questions que le temps a enveloppées de voiles épais. La fable venait, sans contredit, de l'Orient, avec l'humanité elle-même. L'Asie Mineure avait été sa dernière étape avant d'entrer dans la région hellénique. La fable grecque trahit le plus souvent cette provenance immédiate par ses noms propres, sa faune, sa géographie; certains détails du culte et des mœurs qu'on y trouve désignent aussi l'Asie Mineure; les fabulistes grecs attribuent, du reste, expressément en plus d'un endroit l'origine de l'apologue aux Syriens.

ÉSOPE.

Au premier tiers du VI[e] siècle avant l'ère chrétienne, il y eut à Samos, dont les relations avec la Phrygie étaient très-nombreuses, un esclave phrygien, du nom d'Ésope, qui s'acquit une renommée par l'emploi ingénieux et l'application opportune de ces sortes d'anecdotes, qu'il avait apportées de son pays. Le témoignage d'Hérodote, relativement à l'existence et à la condition de ce personnage, doit faire autorité. Sa biographie, telle qu'elle nous est parvenue, est mêlée à tant de fables, qu'il est impossible d'y faire la part de la vérité. L'Ésope qu'elle nous montre est tantôt un homme intelligent et fin, tantôt un mage, un thaumaturge, un aventurier de cour, un Cagliostro de ces anciens temps. Certainement, deux

éléments tout à fait distincts, et qui ont pris naissance à des dates bien éloignées l'une de l'autre, ont servi à composer cette biographie. La première, plus vraisemblable, semble avoir été écrite à une époque ancienne par un Grec de l'Asie Mineure. La seconde, qui contient les aventures d'Ésope chez le roi de Babylone et chez Nectanébo, rappelle le *Pseudo-Callisthène,* d'où est sortie l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand si répandue au moyen âge. M. Otto Keller[1] croit que, dans cette seconde partie, Ésope a été confondu avec le contradicteur ironique de Salomon, le fameux Marcolf, dont l'origine est syrienne.

L'Ésope dont l'image s'est transmise à travers les siècles est donc tout à fait légendaire. On le fait vivre deux cents ans, on le fait contemporain de Crésus et de Nectanébo, qui vivait cent quatre-vingts ans après Crésus. On a chargé sa biographie des événements les plus contradictoires comme les plus bizarres. Il n'est plus qu'un mythe, une personnification de l'apologue. Il est même à croire que la difformité physique que la tradition lui a prêtée en contraste avec son intelligence et sa malice ne fait qu'exprimer symboliquement l'apparente puérilité, l'apparente scurrilité, si l'on veut, de l'apologue et son sens profond. Tous ses précurseurs et ses imitateurs se confondirent en lui. Toute fable lui fut attribuée, même celles qui avaient été mises en œuvre avant lui par des poëtes célèbres comme Hésiode et Archiloque. Pour mieux dire, on lui attribua l'invention de la fable ou tout au moins son introduction en Grèce. Déjà, dans Platon, dans Aristophane, ce nom d'Ésope sert de passe-port naturel à tout apologue, quelle qu'en soit l'origine. Il a dès lors le sens générique que lui donneront Phèdre disant : *In cothurnis prodit Esopus novus,* et le moyen âge appelant *Ysopet* (petit Ésope) tout recueil de fables quelconques.

1. *Untersuchungen uber die Geschichte der griechischen fabel,* Leipzig, 1862.

En résumé, d'Ésope il n'y a d'historique que son existence, que sa condition d'esclave, constatées par Hérodote qui vivait un peu plus d'un siècle après lui, et sa renommée comme narrateur de fables. Rien ne prouve que les apologues auxquels il donna cours aient été rédigés et écrits. Dans les documents les plus anciens, il est toujours représenté récitant ses fables. Elles se recueillirent peu à peu; nous n'en possédons que des versions extrêmement tardives.

Les fables dont Ésope fut le rapsode venaient, comme nous venons de le dire, de l'Asie Mineure; mais l'Asie Mineure ne fut pas la seule source où la Grèce puisa ses fables : il y eut un autre groupe de fables qui vinrent d'Égypte. Au IVe siècle avant Jésus-Christ, Démétrius de Phalère rattacha ce groupe à l'autre, réunit les apologues qui venaient de l'Égypte à ceux qui venaient de la Syrie, sous le nom commun d'Ésope : Λόγων Αἰσοπαίων συναγογή. Un fleuve absorba l'autre.

BABRIUS.

Babrius mit en œuvre cette riche matière. Avec Babrius commence une nouvelle ère pour la fable grecque. Elle cesse d'être un simple enseignement populaire. Elle devient une œuvre poétique se suffisant à elle-même, un genre littéraire. Il semble dès lors que le nom de Babrius devrait appartenir à l'histoire positive, n'avoir plus rien de commun avec la légende. Pourtant ce fabuliste n'est pas beaucoup moins enveloppé d'obscurité qu'Ésope lui-même.

A quelle époque, dans quelle contrée vécut Babrius? Selon les conjectures les plus vraisemblables, il a dû vivre au milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne. Il écrivit pour un jeune prince du nom de Branchus, fils d'un roi Alexandre,[1]

1. Ὦ Βράγχε τέκνον... ὦ παῖ βασιλέως Ἀλεξάνδρου!...

dont il était chargé de faire l'éducation. Il faut très-probablement, dans ce roi Alexandre, reconnaître Alexandre Bélus qui, vers cent cinquante ans avant notre ère, usurpa le trône des Séleucides et régna pendant quelques années sur le royaume grec de Syrie. Ce roi, après sa défaite, se réfugia chez Abdiel, roi des Arabes, qui le fit assassiner. De là viendrait la haine si vivement exprimée par Babrius contre les Arabes.[1] Babrius serait resté attaché au fils de ce roi après la mort du père, ce qui explique qu'il lui parle avec une certaine familiarité et ne l'entretient jamais des devoirs des souverains.

Babrius était donc Syrien, quoiqu'il eût fait un voyage et un séjour à Athènes. Tout, dans ses fables, s'accorde avec ces conjectures. Il parle des Syriens, auxquels il attribue l'invention de l'apologue, avec une certaine complaisance patriotique.[2] Il semble faire allusion, fable 85, à la Ligue achaïque, ce qui témoignerait que ce souvenir n'était pas encore fort éloigné.

Sa grammaire, sa langue sont aussi de ce temps-là; elles le placent entre Polybe et la version des Septante. Son vocabulaire poétique est le même que celui d'Apollonius de Rhodes, de Théocrite, Méléagre, Nicophron. Si l'on peut découvrir çà et là dans son œuvre une forme qui semblerait indiquer une date plus récente, il faut se rappeler que les fables de Babrius ont dû être transcrites de siècle en siècle, et y voir la trace de ces transcriptions.

On sait comment nous possédons cent vingt-sept fables de ce poëte, formant à peu près la moitié de son recueil. Elles ont été retrouvées de nos jours. M. Villemain, ministre de l'instruction publique, envoya, en 1839, M. Minas faire des recherches

1. Ἐντεῦθεν Ἄραβές εἰσιν, ὡς ἐπείραθην,
Ψεῦσται τέ καὶ γόητες, ὧν ἐπὶ γλώσσης
Οὐδὲν καθῆται ῥῆμα τῆς ἀληθείας.
(Fab. LVII, vers 12 et suiv.)

2. Μῦθος μὲν, ὦ παῖ βασιλέως Ἀλεξάνδρου,
Σύρων παλαιῶν ἐστὶν εὕρεμ' ἀνθρώπων.

dans les couvents du mont Athos. « Il y a dans ce couvent, écrivait M. Minas à M. Villemain, deux bibliothèques, une petite et une grande. La première contient des manuscrits tout à fait abandonnés et jetés pêle-mêle, la plupart pourris par l'humidité et les ordures des animaux... Je travaillai quinze jours dans cette bibliothèque, accompagné d'un diacre nommé Gabriel, et je feuilletai tous les manuscrits en les nettoyant autant qu'il m'était possible... Il y avait un plancher qui occupait, en forme de divan, la moitié du sol de la bibliothèque. Les planches de dessus étaient mouvantes, le devant ouvert, le dessous plein de poussière et d'ordures d'animaux. Je me fourrai sous ce plancher, malgré la résistance des moines, qui me disaient qu'il n'y avait rien et que je me salirais inutilement. Cependant j'en tirai quinze manuscrits et entre autres celui qui contenait les fables de Babrius. » Ces fables si heureusement recouvrées furent aussitôt éditées en France et en Allemagne. Depuis lors, on en a découvert et publié d'autres.

Babrius était doué (on en peut juger par cet ample fragment de son œuvre) d'un remarquable talent poétique. Il emploie un rhythme très-bien approprié à ce genre de composition et qui lui donne la vivacité et la liberté qu'il comporte, c'est le trimètre choliambique. Écrivain lettré, ayant beaucoup pratiqué Sophocle et Ménandre, il sait s'en tenir pourtant au fonds populaire de son sujet. C'est le La Fontaine de la Grèce. Sa fable réalise bien l'idée qu'on pouvait se former de la fable grecque, œuvre poétique. Une précision élégante, une parfaite convenance de l'expression, une grâce naturelle et parfois un peu embellie, tels en sont les incontestables mérites. Il est facile de faire apprécier le travail accompli par ce poëte en montrant comment il retouche et transforme les données qu'il avait reçues de ses prédécesseurs. Il y avait, par exemple, une ancienne fable ésopique conçue à peu près dans ces termes : « Un homme avait une ânesse, un ânon et un pourceau. Aux deux premiers il ne donnait à manger que de

la paille, tandis que le dernier était nourri d'orge. « Mère, dit « l'ânon à l'ânesse, regarde cet insensé ! A nous qui travaillons, « il ne donne que de la paille, et le pourceau, qui ne fait rien, « est nourri d'orge. — Mon fils, répondit l'ânesse, le temps « viendra où tu verras la chute du pourceau ; car ce n'est pas « pour son bien qu'on le nourrit ainsi, mais pour son mal« heur. » En effet, à l'approche de la fête, le pourceau fut pris et égorgé.[1] »

Comparez à cette fable la fable de Babrius. « Un jeune taureau, libre et sans joug dans la campagne, disait au bœuf qui travaillait et traînait la charrue : « Malheureux ! quelles « fatigues tu as ! » Le bœuf se taisait et achevait son sillon. Cependant, comme les laboureurs avaient à sacrifier aux dieux, ils ôtèrent le joug au vieux bœuf et le laissèrent paître en liberté, puis ils prirent le jeune taureau, dont la tête était encore pure du joug, et lui liant les cornes avec des joncs, ils le menèrent à l'autel. Le bœuf alors lui dit en élevant la voix : « Voilà donc pourquoi on te laissait sans travailler. « Jeune, tu péris avant moi qui suis vieux ; tu vas être immolé, « et ton cou sentira la hache, s'il n'a pas senti le joug. »

Citons encore une fable de Babrius, traduite par M. Saint-Marc Girardin : « Un berger voulant ramener ses chèvres à l'étable et les mettre à la crèche, il y en avait qui venaient moins vite que les autres ; et comme l'une d'entre d'elles, la plus lente à obéir, continuait à brouter sur le coteau escarpé le doux feuillage de l'osier et du lentisque, le berger lui lança de loin une pierre et lui brisa une corne. Alors il se prit à prier la chèvre : « Ma petite chevrette, ma compagne d'escla« vage, je t'en conjure par le dieu Pan qui veille sur ces pâtu« rages, ne va pas, ma chevrette, me dénoncer au maître. « C'est bien malgré moi que je t'ai atteinte avec cette pierre. « — Comment cacher ce qui est visible ? répondit la chèvre. « J'aurai beau me taire, ma corne parlera. »

1. *Histoire de la fable ésopique*, par M. Ed. du Méril, p. 26.

Les vers de Babrius appellent inévitablement le souvenir de Théocrite. Voilà bien l'apologue littéraire tel qu'il fleurit chez les derniers Grecs. Babrius, quoique son œuvre ait failli complétement disparaître, n'avait pas été méconnu de ses contemporains. Il donna lui-même une seconde édition de son recueil. Il eut des imitateurs. Plus tard, ses élégants apologues furent réduits en informes quatrains, qui firent oublier les récits originaux et continuèrent d'être attribués à Gabrias, altération probable du nom de Babrius.

Mentionnons encore le rhéteur Aphtonius qui, au IIe siècle de l'ère chrétienne, fit des amplifications sur les sujets des fables ésopiques.

Durant tout le Bas-Empire, la Grèce ne cessa de produire des fabulistes; mais il n'en est rien resté qui n'appartienne à la plus profonde décadence.

IV. — FABLE LATINE. PHÈDRE.

Les Latins empruntèrent aux Grecs l'apologue, sans y introduire rien qui fût propre à le rajeunir ni à le renouveler profondément. Sans parler de quelques jolies fables répandues dans les œuvres des poëtes, notamment de l'aventure du Rat de ville et du Rat des champs si spirituellement racontée par Horace, la littérature latine a son unique fabuliste dans Phèdre. Si l'œuvre de Babrius est ressuscitée d'hier, l'œuvre de Phèdre a été bien longtemps aussi à revoir le jour. Un savant prélat italien du XVe siècle, Nicolas Perotti, en fit le premier un extrait qui resta manuscrit. Pierre Pithou, en 1596, la fit imprimer pour la première fois d'après un manuscrit qui remonte au Xe siècle. Non-seulement on possède ce manuscrit, mais on en connaît un ou deux autres dont la date n'est pas moins reculée. Il est donc impossible de supposer, comme l'ont fait quelques savants enclins au paradoxe, que le recueil attribué à Phèdre fut l'ouvrage d'habiles latinistes de la Renaissance.

Il semble que la destinée ait condamné tous les représentants de ce genre poétique à être presque insaisissables dans leur personnalité et dans leur biographie. On n'a sur Phèdre, qui florissait pourtant au plus beau siècle littéraire de Rome, que des renseignements très-vagues. Il était Thrace ou plutôt Macédonien, *in monte Pierio natus*. Il était affranchi d'Auguste. Il vécut à la fin du règne de cet empereur et pendant celui de Tibère. On voit dans ses prologues que ses fables, où l'on crut apercevoir des allusions satiriques, lui attirèrent des persécutions et qu'il eut Séjan pour accusateur. Il paraît que Séjan, qui voulait épouser Livia, la veuve de Drusus, fils de Tibère, crut dirigés contre lui l'apologue du soleil et des grenouilles, *Ranæ ad solem*, et celui du geai voulant se mêler aux paons, *Graculus superbus et Pavo*. Phèdre fut jeté en prison et n'en sortit qu'à la chute de Séjan. On a peine à se figurer aujourd'hui ce qu'il pouvait y avoir de séditieux dans ces apologues simplement traduits d'Ésope. Mais on sait avec quelle subtilité l'esprit public écrasé par la tyrannie cherche et trouve l'occasion de secrètes vengeances; avec quelle inquiétude aussi un pouvoir tyrannique croit découvrir partout des intentions hostiles. On peut juger précisément, par l'apparente innocuité des fables de Phèdre, de la terreur qui régnait à Rome sous Tibère. Échappé à ce danger, Phèdre vécut, du reste, jusqu'à un âge avancé, ainsi qu'on peut le conjecturer de la fable du chien vieilli dont les dents ne peuvent plus retenir l'oreille du sanglier, fable qui termine son recueil et qu'il s'applique à lui-même.

L'examen du recueil de Phèdre soulève de nombreuses difficultés, telles que, pour les résoudre, M. E. du Méril conjecture que Phèdre a écrit en grec, et que les véritables auteurs des textes latins que nous possédons sont les écoliers romains de diverses époques, auxquels on faisait faire des traductions et des imitations de ces fables. La conjecture est trop hardie : malgré les bigarrures qu'on y remarque, il y a un génie personnel dans le style de cet auteur. On doit se

borner à expliquer ces bigarrures par son origine barbare, par les sources variées qu'il exploita, et aussi par l'époque tardive des leçons qui nous en restent. Les manuscrits peu nombreux qui nous ont conservé ces fables étant assignés au xe siècle, songez qu'il s'est écoulé près d'un millier d'années entre cette transcription et la date où fut composée l'œuvre originale.

La fable telle qu'elle se résume dans Phèdre présente bien le caractère romain, malgré l'origine étrangère de l'auteur. Elle est à l'extrême opposé de la fable naïve et spontanée : c'est l'exercice d'un bel esprit sentencieux. Il a la concision cherchée et le tour épigrammatique. Tandis que le Grec Babrius vise surtout à plaire, Phèdre vise surtout à instruire. L'affranchi d'Auguste n'a pas l'élégance et la distinction patricienne de Térence, du protégé des Lelius et des Scipion ; mais le fabuliste appartient bien pourtant à la même littérature que le poëte comique, et La Fontaine a parfaitement senti et exprimé, dans la préface de ses fables, le rapport qu'il y a entre Phèdre et Térence.

On peut citer encore comme représentant l'apologue latin *Dositheus Magister*, qui, sous Adrien, traduisit en prose latine les fables de Babrius; Julius Titianus, qui vécut un siècle après, et Flavius Avianus, qui, du temps de Théodose, mit un certain nombre des fables de Babrius en vers élégiaques, mais sans conserver la grâce ni la poésie de son modèle.

V — FABLE DES TEMPS BARBARES. UGOBARDUS DE SULMONE.

L'apologue survécut à la ruine de l'empire romain. On en fit un usage fréquent pendant les siècles barbares, et un usage plus pratique en quelque sorte; c'est-à-dire qu'il est moins une production littéraire et qu'il se mêle davantage à la vie des hommes et aux événements de l'histoire. Le roi Théodebald, raconte Grégoire de Tours, étant irrité contre un homme qu'il

croyait s'être enrichi à ses dépens, feignit un apologue et lui dit : « Un serpent trouva une bouteille pleine de vin, il y entra par le goulot et but avidement ce qu'elle contenait ; de sorte que, gonflé par le vin, il ne pouvait plus sortir par où il était entré. Alors le maître du vin, étant arrivé tandis que le serpent cherchait à sortir sans pouvoir en venir à bout, lui dit : « Rends d'abord ce que tu as pris, et alors tu pourras sortir « librement. » Cette fable mit dans une grande anxiété celui à qui elle était racontée et lui inspira en même temps beaucoup de haine, de sorte qu'il complota la mort de Théodebald.

Un peu plus tard, en 612, Thierry II, roi des Burgondes, ayant envahi à la tête d'une nombreuse armée le territoire de Théodebert, roi des Austrasiens, l'évêque de Mayence Léonise vint à la rencontre de Thierry victorieux, et lui dit : « Achève ce que tu as commencé et sache bien en voir la nécessité. Une fable rustique raconte qu'un loup, étant monté sur une montagne et ayant commencé à chasser, appela vers lui ses fils en leur disant : « Aussi loin que votre vue peut s'étendre de « tout côté, vous n'avez point d'amis si ce n'est quelques-uns « de votre race ; achevez donc ce que vous avez commencé ! »

Diéton, duc des Bavarois, échappé de la prison de l'empereur de Rome, d'après la chronique de Fromund, [1] retient pour otage l'ambassadeur que lui envoie celui-ci, le traite honnêtement, mais dépêche un de ses serviteurs qui est chargé de raconter à l'empereur cet apologue : « Le cerf était entré dans une gorge sauvage où l'ours régnait et imposait sa domination à tous les animaux. Le cerf, se fiant sur la solidité de ses cornes et sur la rapidité de ses pieds, refuse de la reconnaître. L'ours dissimule son mécontentement. Le renard, pour lui faire la cour, blâme l'insubordination du cerf et se charge de l'amener à la commune obéissance. Il va donc trouver le cerf et finit, à force de beaux discours, par le con-

1. Historia fundationis monasterii Tegernscensis in Bavaria, autore Fromundo qui seculo x floruit, cap. v. De Noricorum origine.

duire au palais de l'ours. L'ours se jette dessus, le blesse, le déchire. Cependant le cerf réussit à s'échapper et reconquiert par sa vitesse son ancienne liberté. Le but a été manqué. Le renard retourne vers le cerf et cherche à lui persuader de nouveau qu'il agit contrairement à la raison et à la justice : « Il suffit, répond l'autre, de l'expérience que j'ai faite ; que « l'ours reste avec les siens : je me tiendrai hors de portée de « ses griffes perfides ! » — Je suis ce cerf, ajouta Diéton : L'empereur n'aura désormais ni ma présence, ni mon tribut. »

Pendant que l'apologue entrait ainsi, à titre d'image et de parabole, dans l'éloquence des temps barbares, les scribes continuaient à former des recueils qui répondaient aux besoins nouveaux. Tel est le recueil grec attribué à saint Cyrille,[1] apôtre des Slaves au IXe siècle, et qui paraît, en effet, dater à peu près de cette époque. Les apologues, empruntés pour la plupart au fonds antique, y sont accommodés aux nécessités de la prédication chrétienne. Telles sont encore les collections variées de fables latines désignées sous le nom de *Romulus*, dont quelques textes remontent au Xe siècle, à l'époque précisément des dernières copies de Phèdre, ce qui semble indiquer que la vogue de ces nouvelles collections fut cause de l'oubli et de l'abandon où tomba l'affranchi d'Auguste.

Quelques-unes de ces compilations sont bientôt versifiées à nouveau. Le plus remarquable de ces versificateurs est Ugobardus de Sulmone,[2] qui mit le *Romulus* en vers élégiaques à l'occasion de peintures ou d'images faites par ses compatriotes. Le plus ancien manuscrit qui contienne les soixante fables de cet auteur est de la fin du XIIe siècle. La composition en est donc antérieure à cette époque. Le style en est symétrique,

1. Le titre de la version latine de saint Cyrille que l'on possède seule est : *Speculum sapientiæ beati Cyrilli, alias quadripartitus apologeticus vocatus.*

2. L'*Anonymus vetus* de Nevelet, le *Galfridus* ou Galfred de M. Robert. On a découvert un manuscrit portant le nom de cet auteur. Ses fables sont à la suite de celles de Phèdre, dans l'édition de Chr. Timoth. Dressler; *Budissæ, in libraria Welleriana*, 1838.

sentencieux, rude et énergique. On y sent je ne sais quel esprit de fière indépendance, l'âpre saveur républicaine, pour ainsi dire, des municipes italiens. Il suffira de citer la réponse du loup, lorsque le chien lui propose de partager à la fois sa servitude et son abondance.

« Le loup réplique en ces termes : « Il n'est pas de besoin « si pressant qui puisse me décider à me faire esclave, par « amour de mon ventre. Le libre mendiant est plus riche que « le plus riche serf : le serf n'a rien à lui, ni soi-même, ni ce « qu'il possède ; l'homme libre s'appartient. La liberté, le plus « doux des biens, donne à tous les autres biens leur saveur. « Nul mets, s'il n'est assaisonné par elle, ne me goûte. La « liberté est la nourriture de l'âme et la vraie volupté. Quand « on l'a, on a la souveraine opulence. Je ne veux point vendre « mon libre arbitre pour un gain honteux. Celui qui vend ce « trésor-là tombe dans l'indigence. [1] »

Il a des mots qui font songer à Dante. Ainsi, il termine son apologue du *Cerf réfugié chez les bœufs* (dans La Fontaine *l'Œil du maître*) par ce distique bien différent des deux charmants vers de La Fontaine : « A chacun son lot en ce monde : celui de l'exilé est de ne s'appartenir pas, celui du maître est de veiller, celui des serviteurs est de dormir, celui de l'homme pieux est de vouloir secourir son prochain. [2] »

1. Reddit verba lupus : Non mihi est copia tanti,
 Ut fieri servus ventris amore velim.
Ditior est liber mendicus divite servo;
 Servus habet nec se, nec sua; liber habet.
Libertas, prædulce bonum, bona cætera condit.
 Qua nisi conditur, nil sapit esca mihi.
Libertas animi cibus est et vera voluptas;
 Qua qui dives erit, ditior esse nequit.
Nolo velle meum pro turpi vendere lucro :
 Has qui vendit opes, hoc agit ut sit inops.

Voyez aussi t. II, p. 149 et 150.

2. Exsulis est non esse suum, vigilare potentis,
 Stertere servorum, velle juvare pii.

Ces accents fiers ou mélancoliques sont très-remarquables, surtout se faisant entendre au XIe siècle ou au XIIe. Ils sont tout nouveaux dans l'apologue.

Les fabulistes latins se succèdent pendant le moyen âge. Leur lignée ininterrompue va directement rejoindre celle des humanistes de la Renaissance. Au nom d'Ugobardus, on peut ajouter les noms d'Alexandre Neckam, Baldo, Odo de Cerington, Adolphus, dont MM. Th. Wright et Ed. du Méril ont publié d'importants fragments. Ces écrivains traduisent soit en distiques, soit en vers léonins, soit en quatrains monorimes, soit enfin en prose barbare, le fonds d'apologues transmis par l'antiquité. Ils remanient ces anciens apologues et ils en inventent de nouveaux, qui s'adaptent au nouvel ordre social, ou qui expriment mieux que les anciens les idées régnantes. Voici un spécimen de ces derniers : « Une buse a déposé son œuf dans le nid d'un autour. Un busard sort de cet œuf couvé, en même temps que des autres œufs sortent de petits autours. Ceux-ci, naturellement nobles, poussent leurs ordures hors du nid, tandis que le busard le salit vilainement. L'autour s'en aperçoit et demande : « Qui est-ce qui salit ainsi « le nid ? » Les petits autours montrent leur compagnon. L'autour le jette à bas du nid, disant : « Je t'ai fait sortir de « l'œuf, je n'ai pu te faire sortir de ta nature ; *de ovo te eduxi,* « *de natura non potui.* »

Ce qui domine dans ces productions de la longue décadence gréco-latine, c'est l'esprit lourdement didactique et scolastique. Le titre commun qui leur convient est celui-ci qu'elles portent fréquemment : *Esopus moralisatus cum bono commento.* Ces inventions légères de la sagesse antique ont revêtu la pesante armure de l'école. Les quelques fables versifiées par Ugobardus de Sulmone ne paraissent au jour qu'avec un avis [1] sur les causes matérielle, formelle, efficiente

1. In principio hujus operis attenduntur quatuor : causa materialis, formalis, efficiens et finalis. — Causa efficiens est duplex, scilicet inveniens

et finale du recueil. Le poëte intervient comme partie de « la cause efficiente » à titre de « cause compilante. » Si l'ancien compatriote d'Ugobardus, l'élégant auteur des *Métamorphoses*, Ovide, avait lu cet avis bizarre, quel n'eût pas été son étonnement !

Cette tendance scolastique et didactique s'accuse plus fortement encore, s'il est possible, dans une déviation singulière de l'apologue que présente la même période. Le besoin du symbolisme et de l'allégorie enfante le *Physiologus*, où toutes les traditions fabuleuses recueillies par Pline et les anciens naturalistes servent à exprimer un sens moral ou mystique. Ces sortes d'ouvrages remontent très-haut dans la décadence grecque et latine. Il y en a un qui a été attribué à saint Épiphane ; un autre, entaché d'hérésie, fut mis faussement sous le nom de saint Ambroise. Les versions latines abondent dès le VIII[e] et le IX[e] siècle. A la naissance de l'architecture gothique, ils fournissent la plupart des motifs de la décoration des églises et des monuments. Les orateurs, les prédicateurs y puisent leurs exemples. Ces allégories n'ont pas moins de popularité que l'apologue proprement dit. Elles en restent distinctes toutefois. Elles ne contiennent pas une scène dramatique comme la fable, mais seulement une description. De plus, la prépondérance de l'imagination et de l'invention sur l'observation y est telle, qu'elles dénaturent souvent l'animal et ne laissent subsister que des êtres sans réalité et purement fantastiques. Nous allons, du reste, les retrouver bientôt dans notre littérature française.

et compilans. Inveniens : fuerunt Sulmonenses pingentes istas historias. Causa compilans : Ugobardus Sulmonensis qui ipse compilavit metra.

LA FABLE AU MOYEN AGE.

Nous passons maintenant à la période de l'histoire qui est plus spécialement désignée sous le nom de moyen âge, celle où les langues modernes se dégagent de l'enveloppe du latin et où commencent avec elles les littératures nationales. C'est au XIIe siècle de notre ère que se dessine ce grand mouvement intellectuel, et c'est la France qui en a l'initiative. Les autres nations y participent, mais l'activité féconde est en France. Elle forge la première son idiome; elle lui donne une sorte d'universalité, elle le répand dans toute l'Europe avec les nouvelles productions de son génie littéraire. Elle est à la tête de la renaissance qui s'opère alors et qui nous apporte deux beaux siècles de vitalité vigoureuse et expansive.

Dans ce grand travail de régénération et de création intellectuelles, la fable n'est pas négligée. Elle afflue, au contraire, de toutes parts avec une extraordinaire abondance. Elle a une triple source, d'où sort un triple courant, dont les eaux se mêlent peu à peu, sans jamais se confondre entièrement.

I. — PRINCIPALES FAMILLES DE FABLES AU MOYEN AGE.

Les fables du moyen âge se divisent distinctement en trois familles principales.

Il y a d'abord la série des imitations en langue vulgaire de la fable grecque et latine. Tout ce que l'antiquité avait connu, tout ce qu'y avaient ajouté les siècles de décadence, se renouvelle en changeant de langage.

En second lieu, toute la tradition orientale, celle du *Pantcha-Tantra*, du *Calila et Dimna*, arrive de bonne heure en Europe par les Arabes d'Espagne et les Juifs de Cordoue. Peu après, les croisades mettent l'Europe et l'Asie en présence sur toute la ligne d'Alexandrie à Trébizonde et amènent les prompts et nombreux échanges dont témoignent visiblement toutes les branches de notre littérature primitive. Il sort de là une suite d'ouvrages où l'apologue est plus mêlé au conte et lui ressemble plus que dans la tradition ésopique : tels sont la *Disciplina clericalis*, les Castoiements, le Dolopathos, le *Dialogus Creaturarum* de Nicolas de Pergame, le *Comte Lucanor*, etc. Mais surtout, il en sort comme un flot nouveau de fables qui se déversent dans l'usage, qui se répandent dans les romans, dans les sermons, dans les chroniques, partout enfin.

D'autre part, et troisièmement, il advint, ici comme ailleurs, qu'en même temps qu'il charriait ce lourd afflux des temps antérieurs, le moyen âge était replacé, par l'évolution sociale dont il recommençait et accomplissait le cours, dans l'état où l'apologue naît et se développe spontanément. En même temps que la primitive épopée, malgré toutes les réminiscences de l'antiquité qui flottent encore sur le monde, retrouve son milieu naturel et se déploie dans son énergie et sa grandeur, la fable revient aussi à son point de départ et se montre ce qu'elle a dû être dans la jeunesse des civilisations. Elle se déroule en longs récits où figurent de nombreux personnages conservant toujours le même caractère et le même rôle. C'est le groupe original que nous allons d'abord faire connaître.

II. — CYCLE DU RENARD.

La fable, dans cette forme qui est propre au moyen âge, se groupe autour d'un héros principal, comme l'épopée. Comme les cycles épiques se rangent autour du roi Charlemagne ou du roi Arthur, l'épopée des animaux se déploie autour du renard, le symbole de l'astuce et de la malice. En regard de la bête rusée, la force brutale est personnifiée dans le loup Ysengrin, « la bête de fer, » suivant l'étymologie probable de ce nom, le brigand affamé et féroce, mais souvent dupe de sa voracité.

Ce sont là les deux premiers acteurs du drame, les deux ennemis, heureusement rivaux, de la bergerie et des pasteurs. Le monde animal, qui se meut à l'entour, est hiérarchisé comme le peuple humain, divisé en princes et barons, en gens d'Église, en bourgeois, en vilains et en rustres. [1]

Les spectacles de l'humanité se reflètent, pour ainsi dire, dans cette comédie du monde bestial. Le régime féodal y revit avec ses mœurs, ses passions, ses usages. Les cours de justice,

1. Noble, le lion, est roi, et sa femme dame Orgueilleuse est reine. Beaucent le sanglier, Bruiant le taureau, Brun l'ours (un savant), Brichemer le cerf (un juge, un Dandin), sont les conseillers royaux. Citons encore les trois chevaliers hardis et vaillants Espinart le hérisson, Grinbert le blaireau et, par ironie, le limaçon Tardieu ; le bon sire Belin le mouton ; Chanteclair le coq ; l'archiprêtre Bernard l'âne, l'abbé damp Petitpas le paon; frère Thibert le chat, frère Hubert le milan, confesseur ; le jongleur Martin le singe, etc. Le légat du pape est le chameau, une bête que l'on croyait ultramontaine. De même que les légats pontificaux avaient excommunié Philippe Ier et Philippe-Auguste outrageant les lois du mariage, de même le chameau, dans le procès d'Ysengrin contre Renard, accusé d'avoir outragé dame Hersent la louve, se montre le défenseur du lien conjugal et discute canoniquement l'affaire dans un jargon moitié latin et moitié provençal :

Quare, mesire, me audite :
Nos trobat en decrez escrite
Legem expresse publicate
De matrimonie violate, etc

les croisades, les tournois, les fêtes de l'Église, tout s'y retrouve. La veille des fêtes, la gent animale va à confesse déposer le fardeau de ses péchés.[1]

Ainsi la fable des animaux revêt, dans ces récits, une couleur locale très-prononcée. Mais, en même temps, elle reste généralement fidèle aux mœurs des espèces; les personnages sont observés d'après nature et presque toujours peints d'un trait vif et pittoresque. Voici, par exemple, deux de ces personnages :

> Messire Chanteclair le coq
> Moult fièrement leur va devant (devant les poules)
> La plume au pied, le col tendant.

Et celui-ci :

> Tybert le chat, qui se déduit,
> De sa queue se va jouant,
> Et entour soi feste faisant.

On ne saurait les dépeindre l'un et l'autre en moins de mots, ni plus vivement.

Les épisodes qu'enchaîne les uns aux autres la coordination qui s'opère alors sont souvent formés d'anciennes fables : on rencontre, par exemple, la fable du Renard et du Corbeau, celle du Cheval et du Loup, celle du Renard et du Bouc dans la branche intitulée : « Si comme Renart fit avaler (descendre) Ysengrin dedans le puits, » celle du Renard et du Chat qui n'a qu'un tour dans son sac, et bien d'autres. Mais tout cela s'est fondu dans l'ensemble et concourt à une action commune. On dirait que l'ancien lien qui renouait ces éléments épars de la fable ésopique s'est reconstitué de lui-même, comme sous l'influence des mêmes causes se reforment, dans l'ordre naturel, les mêmes agglomérations.

1. Instabat festiva dies; animalia bruta
Conveniunt, culpas depositura suas.
(Dans le poëme intitulé *Asinarius* ou l'Anier.)

La fable, ainsi renouvelée, jouit de la popularité la plus étendue. Tel surnom d'animal qu'elle met en vogue, Renard par exemple, remplace le nom générique (*vulpis*, goupil) qui était auparavant employé; tels autres, comme Ysengrin, Hersent, servent de qualificatifs injurieux dans le discours usuel. Les allusions aux aventures qu'elle raconte sont perpétuelles dans les documents de l'époque les plus graves aussi bien que les plus frivoles; on en parle comme si personne n'était censé les ignorer; on se contente de les rappeler d'un mot. « Il lui prit, dit un chroniqueur en parlant d'un duc de Normandie, fantaisie d'hurler et de crier comme il arriva un jour à Ysengrin, ce qui attira les ennemis sur sa trace. » On sait, par le témoignage de Gauthier de Coinsy, que les faits et gestes de Renard et d'Ysengrin fournissaient le sujet habituel des tapisseries et des peintures qui décoraient l'intérieur des maisons. On les représenta jusque dans les sculptures extérieures des églises, jusque sur les boiseries du chœur et des stalles des chapitres. Parfois, le motif de ces décorations a été singulièrement choisi : par exemple, sur le principal portail de l'église de Brandebourg, on voit Renard, en habit de moine, qui prêche des oies.

Mais, de même que le souffle puissant qui créa l'épopée du moyen âge ne se soutint pas longtemps et qu'elle ne tarda pas à s'affaisser, à dégénérer, de même cette forme originale et quasi épique de la fable arriva de bonne heure à la période de décomposition et de décadence. Voici ce qui se passe alors :

Ou les conteurs rapprochent de plus en plus l'animal de l'homme, confondent absolument les deux natures et sortent ainsi du genre de la fable. Dès la deuxième époque des compositions françaises, cette tendance se fait jour. Dans les branches du cycle relativement récentes, comme *la Mort de Renard*, *le Couronnement de Renard,* surtout dans *Renard le Nouvel,* plus encore dans *le Roman de Fauvel,* qui est une contrefaçon des Romans de Renard, l'altération est manifeste : l'individualité de chaque animal, le caractère et les mœurs de son espèce

ont presque entièrement disparu pour ne laisser subsister que le type humain ou le type social dont il est la personnification. Ce ne sont plus guère que des satires dont les acteurs ont des noms d'animaux. On a alors une suite de romans qu'on peut comparer à ce que J.-J. Grandville a fait de notre temps dans ses *Métamorphoses du jour*, ses *Proverbes illustrés*, etc.

Ou bien la fragmentation s'opéra comme elle dut s'opérer dans l'antiquité pour produire l'apologue ésopique. Les épisodes des romans de Renard s'isolèrent et devinrent de simples apologues avec une moralité au commencement ou à la fin : par exemple, on fera de l'épisode de Renard, feignant de vouloir se confesser et étranglant Tiercelin le corbeau, son confesseur, une fable à part, qui enseigne à se défier du prétendu repentir des pervers. Les épisodes puisés dans la tradition ésopique et qui n'avaient fait que s'agréger au cycle en se modifiant plus ou moins présentèrent, en s'isolant de nouveau, des variantes souvent singulières et fournirent des leçons inattendues. Telle est l'aventure du Bouc demandant l'hospitalité à Renard et, comme on le pense bien, se trouvant mal de la confiance qu'il lui accorde. Quand on fait de cet épisode une seconde fable à côté de l'ancienne fable du Renard et du Bouc, on en tire cet enseignement dont les Grecs ne s'étaient pas avisés : qu'il faut éviter les gens qui ont le poil roux et ne faire société qu'avec ceux que recommandent leur bonne réputation et la couleur de leurs cheveux. [1]

III. — LES BESTIAIRES.

Nous avons dit qu'il faut distinguer trois principales familles de fables dans l'abondante production du moyen âge :

1. Monet nos hæc fabula rufos evitare;
Quos color et fama notat, illis sociare.
Latin stories, edit. by Th. Wright, p. 168.

celles de la tradition gréco-latine, celles de l'Indo-Perse, et celles que créa ou développa le génie original du temps. On peut, en outre, signaler la veine parallèle des *Bestiaires* issus du *Physiologus*, ces traités de zoologie allégorique, cette histoire naturelle fantastique, où l'architecture, la sculpture et la peinture puisent la plupart de leurs emblèmes. Les versions françaises de ces traités apparaissent dès le XII[e] siècle. La plus ancienne est celle de Philippe de Thann, qui fut composée vers 1121. Après lui vient un clerc normand nommé Guillaume, et, à la suite de ces deux versions rimées, une traduction en prose dont l'auteur est nommé Pierre. On ne verra peut-être pas sans intérêt quelque spécimen de ce genre, voisin de la fable, qui a disparu avec le moyen âge. Voici, par exemple, ce que Guillaume le Normand nous rapporte sur la *turtre* ou la tourterelle :

« Je vous dirai d'un autre oiseau qui est très-courtois et très-beau. Il est très-aimant et très-aimé. Son séjour est dans les rameaux des bois. C'est la tourterelle dont je veux parler. Ils s'assemblent, mâle et femelle, toujours deux à deux ensemble; et si, par aventure, la femelle perd son compagnon, jamais plus, en nulle saison, elle ne cessera de s'affliger. Elle attendra son retour. Elle ne voudra d'aucun autre, tant elle est constante et loyale. Quand on voit cet oiseau se maintenir si chastement toute sa vie, comment ne pas s'étonner que l'homme, que la femme violent si facilement leurs vœux? Il y a bien de ces parjures qui ne ressemblent pas à la tourterelle : époux ni épouse ne gardent leur foi; l'un vient à peine d'enterrer l'autre et a fait à peine deux repas, qu'il veut en avoir un autre dans ses bras. Ils devraient prendre exemple sur la tourterelle, qui toujours pense à son premier ami, toujours espère qu'il reviendra lui tenir compagnie, et mourra sans se soucier d'en prendre un second.[1] »

1. Je vous dirai d'un autre oisel
Qui mult par est cortois et bel

C'était ce modèle d'attachement inaltérable qu'invoquaient les prédicateurs lorsqu'ils voulaient affermir dans la foi conjugale les dames dont les époux étaient à la croisade. La réalité n'est, dans cet exemple, qu'embellie. L'imagination des auteurs des *Bestiaires* s'est donné souvent une plus large carrière. Reproduisons encore, mais cette fois d'après le prosateur Pierre, une de ces pages d'où la vérité est absente, mais non la poésie. Voici ce qu'il dit de la huppe :

« L'oiseau appelé huppe est de la grandeur du geai: son plumage est de plumes de diverses couleurs; il a au sommet de la tête une crête pareille à celle du paon. La huppe, quand elle a des œufs, les couve très-volontiers, et quand ses poussins sont éclos, elle les aime beaucoup et prend le plus grand soin d'eux, jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes

Et mult aime et mult est amé.
Le plus sejorne en bois ramé.
C'est la turtre dunt nus parlons...
La femele al madle s'asemble,
Toz jorz dui et dui ensemble ;...
Et si, par aventure, perd
La femelle son compainnon,
Jamès plus, en nule saison,
N'est heure que ne s'en doille...
Toz jorz son pareil attendra...
Quant ceste maintient chastée
Et se garde tout son aée
En léalté vers son pareil,
D'home, de femme m'esmerveil
Qui chastée à Dieu promet
Et pois après son vœu malmet.
Mult i ad de la gent vilaine
Qui n'aiment pas d'amor certaine
Ainsi que fet la turturele
Qui ses amors ne renovele...
Quand l'un vient de l'autre enterrer,
Ainz que mangié ait deux repas,
Veult aultre avoir entre ses bras.
La turtre ne fait mie ainsi :
Toz jorz esgarde à son ami,
Toz jorz esgarde qu'il revienne
Et que compainie lui tienne.

à leurs besoins. *Physiologus* nous dit que les huppelots sont de telle nature que, lorsqu'ils voient leur père et leur mère vieillir, ils sont tout tristes. La huppe, avec l'âge, perd la vue et ne peut plus voler. Les jeunes, voyant leur père et leur mère en cet état, leur arrachent leurs vieilles plumes, les nourrissent sous leurs ailes, tant que de nouvelles plumes leur repoussent et que leurs yeux se renluminent comme devant. Alors le père et la mère rendent grâces à leurs oiselets pour le service qu'ils leur ont rendu, et les oiselets leur répondent : « Ainsi « comme vous nous avez nourris dans notre enfance et avez « pris grande peine pour nous, ainsi nous devons faire pour « vous en votre vieillesse. [1] »

Voilà *le Physiologus* ou *le Bestiaire,* dans sa simplicité et sa naïveté. L'observation exacte y trouve beaucoup à redire, mais le sentiment et l'intention morale sont excellents. Allez maintenant dans quelque vieille cathédrale, vous verrez très-probablement, au milieu de l'ornementation des ogives, de petits oiseaux huppés couvant avec ardeur des oiseaux plus grands qu'eux et dépouillés de leurs plumes. C'est l'exemple du *Physiologus* interprété par le sculpteur, c'est une leçon de piété filiale que tout le monde comprenait au moyen âge.

Bientôt cette forme de l'apologue fut détournée de son but primitif, exclusivement théologique et moral. Richard de Four-

1. Uns oiseaus est qui est apelés hupe. Si est de la grandor du geai et est de moult diverses plumes pintelés. Il porte une creste comme paons en som la teste. La hupe, quant ele a ses oes, les aime moult et keuve volentiers; et quant ses oes escloent ele aime moult ses pocins et les tient chièrement et soef tant que il soient grant et se sacent bien porchasier. *Phisiologes* nos dist que li hupelot sont de tele nature que, quant il voient lor pere et lor mere envieillir, il en sont tot tristes. Et nature de la hupe est tele qu'ele pert le voler et le voir por vieillesse. Et quant li joene hupelot voient lor pere et lor mere si à meschief, ils esrachent les vieilles pennes de lor pere et de lor mere, si les norrissent sous lor ailes, tant que lor pennes soient creues et lor œil renluminé, et renovelé tot lor cor, qu'il poent bien voir et voler comme devant. Dont rendent li pere et li mere graces à lor oiselés qui tant bonnement les ont servis. Et li oiselet lor dient : « Si comme vous nous noristes d'enfance et meistes grant poine en nous, si vous devons nous servir en vostre vieillesse. »

nival, chancelier de l'église d'Amiens, composa un *Bestiaire d'amour* pour exhorter les dames à aimer, par des exemples tirés du règne animal. Une réplique au *Bestiaire* de Richard eut pour but, au contraire, de les exhorter à être chastes. Les *Bestiaires* ne sont plus dès lors que de curieux et parfois spirituels badinages. Ils finissent et disparaissent avec le XIII[e] siècle.

IV. — LA FABLE PROPREMENT DITE. LES YSOPETS.

Nous venons de distinguer les divers règnes, pour ainsi dire, que présente la fable au moyen âge. Les romans de Renard et les Bestiaires forment des genres à part et qui sont particuliers à cette époque, ou du moins dont l'équivalent, qui a pu exister dans les âges antéhistoriques, ne nous est point parvenu. D'un autre côté, avons-nous dit, la fable, telle qu'elle existait dans l'antiquité, telle qu'elle existera dans les temps modernes, persiste à travers toute cette période; elle continue, en langue vulgaire, la tradition gréco-latine; elle s'enrichit d'importations considérables de l'Orient. Cette fable, proprement dite, est expressément rattachée à sa principale origine par le nom qui est communément donné aux recueils qu'on en compose. C'est sous l'invocation du vieil Ésope qu'ils sont placés : on les appelle dans notre langue du XIII[e] siècle des *Ysopets*. [1]

Les manuscrits de nos bibliothèques contiennent un grand nombre de ces recueils. Les éléments dont ils sont composés sont très-divers; ils ont été fournis par Bidpaï ou par Ésope, par Phèdre, par Avianus ou par Romulus; il en est dont la source est inconnue, il en est enfin dont l'invention appartient évidemment au moyen âge. Quelle que soit la provenance

1. *Ysopet*, petit Ésope. Les trouvères jouent volontiers sur ce mot et sur le nom de l'hysope, plante médicinale.

des matériaux qu'ils mettent en œuvre, les *Ysopets* ont presque tous la même forme : les apologues sont en vers de huit syllabes à rimes plates; c'était le mètre généralement employé pour tout ce qui n'était pas *chanson de geste*, c'est-à-dire poëme épique. La règle n'est pas toutefois sans exception. A mesure qu'ils se rapprochent de l'époque moderne, les trouvères essayent de nouveaux rhythmes. C'est ainsi que l'auteur d'un des *Ysopets* publiés par M. Robert,[1] et qui semble dater de la seconde moitié du XIV[e] siècle, emploie régulièrement les sixains ou les quatrains en rimes croisées.[2]

L'extrême localisation, la complète appropriation aux mœurs du temps que nous avons constatée dans les *Romans de Renard*, se remarque également dans les *Ysopets*. Ainsi, on y voit le bœuf qui assiste à la messe, le loup qui jeûne pendant le carême, le lion qui assemble son parlement, etc. Dans la fable du Chat et du vieux Rat, le chat, au lieu de faire le mort, au lieu de s'enfariner, dit aux souris qu'il est leur évêque et qu'il veut leur donner sa bénédiction. Mais les souris se dérobent sagement à cette faveur apostolique.

Les trouvères rattachent volontiers leur récit à un événement dont l'impression est toute récente. L'un d'eux, racontant l'aventure du Chêne et du Roseau, dira, par exemple : « Ce fut lors de la fameuse crue de la Seine en 1318, la

1. *Fables inédites* des XII[e], XIII[e], XIV[e] siècles, etc. 1825.

2. Voici, pour donner une idée de ce mètre, la première et la dernière strophe de l'épilogue du livre :

Cils qui ce roman tist
Moult de sa peine y mist,
De quoi il se repent :
Car les fols qui l'orront
Communement diront
Que il ne vault néant...

Dieu doinst benéiçon
Au clerc ou au clerçon
Qui lira ces escripts,
Se il dist pour mon pere,
Pour moi et pour ma mere :
Requies si eis!

nuit de la fête de saint Mathieu, lorsque le grand pont de pierre fut emporté et que l'église Saint-Pierre fut entièrement abattue par l'ouragan. » Il précise tout : le lieu, l'époque, l'heure; l'aventure est arrivée ici près, au bord de telle rivière, dans telle circonstance fameuse qu'on se rappelle bien.

La moralité de la fable populaire du moyen âge mérite généralement moins de reproches que celle de la fable antique et même que celle de la fable moderne. Presque partout où la leçon morale qui ressort de l'apologue laisse à désirer, soit dans Ésope ou dans Phèdre, soit dans La Fontaine, on la trouve rectifiée dans les *Ysopets*. D'où vient cette sévérité et cette droiture plus grande? Il faut l'attribuer, selon nous, au régime scolastique par lequel la fable avait passé; elle sortait de l'étau où elle avait été momentanément emprisonnée et elle en sortait redressée, pour ainsi dire.

S'échappant de l'étroite prison, elle use largement de sa liberté nouvelle; elle s'étend, prend ses aises, babille et cause, ne craint pas les paraphrases ni les parenthèses. La digression, dans les *Ysopets*, est sans limites. A l'occasion de la fable ésopique du Serpent et de la Lime, l'auteur d'un de ces *Ysopets* se met à rapporter un événement judiciaire qui faisait du bruit au moment où il écrivait, et cela sans avoir besoin d'une autre transition que celle que lui fournissait l'instrument qui figure dans la fable. Il raconte que des écoliers de la Nation de Picardie, se trouvant dépourvus d'argent, avisèrent au moyen de s'en procurer. L'un d'eux se fait porter dans un coffre à Saint-Mathurin. Il y dérobe les châsses et les écrins. Mais il y oublie sa lime. Pendant qu'ils sont à se baigner et à se jouer aux étuves avec les profits de ce beau coup, l'official, averti du vol commis, envoie à la place Maubert un petit garçon avec la lime. Le garçon offre la lime à vendre pour trois sous parisis. Un serrurier la reconnaît pour l'avoir forgée et se moque du petit garçon : « Je l'ai faite pour deux sols parisis, dit-il; tu veux donc gagner à revendre? » L'official, aus-

sitôt qu'on lui rapporte ces paroles, fait arrêter le serrurier, qui dénonce les écoliers pour qui il a fabriqué la lime. Ainsi les voleurs furent découverts et punis. L'aventure du serpent voulant ronger la lime a rappelé au fabuliste cette anecdote contemporaine, et il s'est mis à la conter tout au long, comme elle lui était venue.

Les auteurs des *Ysopets* sont généralement anonymes, comme la plupart des trouvères qui ont créé toute cette vaste littérature du moyen âge, dont une partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Il est cependant un de ces auteurs dont la personnalité est un peu plus distincte, c'est Marie de France, qui devient par là le représentant de ce genre de poésie pendant cette période, et, par conséquent, réclame une attention spéciale.

MARIE DE FRANCE.

Marie ai nom, si suis de France,

dit cette femme auteur dans l'épilogue de son livre de fables. Un témoignage à peu près contemporain, celui de Jehan Dupain, dans *l'Évangile des Femmes,* précisant l'indication qu'elle a donnée elle-même, ajoute que Marie était de Compiègne. Elle vécut quelque temps à la cour d'Angleterre, sous le règne de Henri III; elle y composa des *lais* ou nouvelles rimées qui furent accueillis avec beaucoup de faveur dans cette cour où la langue française était encore la langue officielle et littéraire. Un poëte qui était également au service d'Henri III, Denys Piramus, le charmant auteur de *Partenopeus de Blois,* atteste le succès de son émule. « Comtes, barons et chevaliers, dit-il, l'aiment et l'ont chère à cause de ses écrits. Ses *lais* plaisent surtout aux dames, qui les écoutent avec plaisir. [1] »

1. On peut juger aujourd'hui encore que ce succès n'était pas immérité,

Marie était soucieuse de sa renommée. Elle ne veut pas qu'on lui dérobe l'honneur de ses compositions. A la suite du vers où elle a révélé son nom et sa patrie, elle dit : « Peut-être bien que plusieurs clercs voudraient prendre et usurper mon labeur. Je ne veux pas qu'ils le puissent faire : c'est un tort que de s'oublier soi-même. [1] » Elle revient plus d'une fois sur cette pensée; au début d'un de ses lais, elle dit aussi : « Écoutez, seigneurs, ce que va vous conter Marie, qui, en son temps, ne s'oublie pas. On doit la louer de ce qu'elle fait parler d'elle en bien. » Les effusions de l'amour-propre d'auteur n'allaient pas plus loin à cette époque, et encore, dans ces termes mêmes, sont-elles fort rares, comme nous le disions tout à l'heure.

Marie quitta l'Angleterre, revint en France ou plutôt en Flandre, où elle mit en rimes françaises un recueil de fables que le roi anglais Henri Ier, surnommé *Beau clerc*, avait traduites du latin de Romulus en anglo-saxon. Elle accomplit ce travail pour l'amour du comte Guillaume,

> Pur amur le comte Willyaume,
> Le plus vaillant de cest royaume.

L'auteur contemporain de la branche du *Couronnement de Renard* nous apprend que ce personnage est Guillaume de Dampierre II, comte de Flandre et marquis de Namur, qui, en 1251, fut tué par trahison dans un tournoi à Trasegnies. « Voilà pour quels motifs, dit ce trouvère en terminant l'éloge de ce prince, j'ai consacré mon prologue à la louange du comte Guillaume, à l'exemple de Marie qui traduisit pour lui les fables d'*Ysopet*. » Cela est décisif et coupe court à toutes les hypothèses.

puisque ces poëmes nous sont parvenus. Ils forment le premier volume des *OEuvres de Marie de France*, éditées par B. de Roquefort, en 1832.

1. Puet bien estre ke clers plusur
Si prenroient sor eus mon labur;
Ne voil ke nus sor lui le die :
Cil œuvre mal qui sei oublie.

Marie de France, ou mieux de Compiègne, a donc une courte biographie. C'est dans notre littérature un précurseur de La Fontaine quatre siècles avant La Fontaine. Il y a aussi dans son œuvre un talent, un caractère personnels. L'âme féminine s'y fait sentir. Marie exprime, dans ses moralités, une généreuse pitié pour les victimes des iniquités et des misères dont ce temps-là n'était pas plus exempt qu'un autre; voyez, par exemple, la moralité de la fable du Loup et de l'Agneau : « C'est ainsi, dit-elle après avoir conté l'apologue, c'est ainsi que font les riches voleurs, les vicomtes et les juges, de ceux qu'ils ont en leur justice. Ils cherchent par convoitise un prétexte pour les confondre. Ils les font citer devant leur tribunal; ils leur ôtent la chair et la peau, comme le loup fit à l'agneau.[1] » La conclusion de la fable du Loup et de la Grue est également énergique : « Il en est de même du méchant seigneur. Si un pauvre homme lui rend service et demande ensuite son salaire, il n'en aura que des injures. Tant qu'il est sous sa puissance, il doit le remercier d'avoir la vie sauve.[2] »

Quoique assez inattendue, la moralité que tire Marie de la fable des Lièvres et des Grenouilles respire un sentiment de touchante mélancolie : « A cela doivent bien songer, dit-elle, ceux qui veulent se mettre en voyage et s'éloigner de leur con-

1. Ci funt li riche robéur,
Li vescunte et li Jugéur
De ceax k'il unt en lor justise :
Fausse aqoison, par cuveitise,
Truevent assez pur ax cunfundre.
Suvent les funt as plais semundre,
La char lur tolent et la pel
Si cum li lox fist à l'aingniel.

2. Autresi est dou mal seignur :
Si povres hum li fet henur (lui rend service)
Et puis demant le guerredun,
Jà n'en aura se maugrei nun.
Por tant k'il soit en sa baillie,
Mercier le doit de sa vie.

trée natale. Que peut-il leur en advenir? Jamais ils ne rencontreront aucun pays, jamais ils n'arriveront en aucune terre, où ils puissent être sans peur, ou sans travail, ou sans douleur.[1] » Marie avait changé souvent de terres et de pays; c'est un retour sur elle-même qui lui a fait écrire cette réflexion; elle parle par expérience. Il y a là un accent personnel auquel on ne saurait se méprendre.

Ni cette réflexion ni les moralités précédentes ne devaient être pareilles dans l'ouvrage du roi anglo-normand.

Marie fait parfois des corrections ingénieuses aux apologues antiques, mais il est difficile en ce cas de déterminer la part qui lui revient dans ces corrections et celle qui peut appartenir au texte antérieur qu'elle suivait et qui nous est inconnu. Ainsi, dans la fable du Chien qui lâche la proie pour l'ombre, le chien, dans la fable de Marie, passe la rivière sur un pont, au lieu de la traverser à la nage comme dans la fable de Phèdre; c'est un fromage qu'il tient à la gueule et non un morceau de viande; le fromage tombant à l'eau est aussitôt dissous, tandis que le chien, s'apercevant de sa méprise, aurait pu chercher à repêcher le morceau de viande. Ces changements de détail rendent l'aventure plus vraisemblable. Marie n'admet pas non plus, malgré l'autorité d'Ésope, la métamorphose de la chatte en femme. Elle modifie l'anecdote comme il suit : « Un chat, après grand martyre, avait appris à tenir une chandelle. Son maître montrait ce chat savant au peuple, qui s'émerveillait. Un des spectateurs, pour jouer un tour à ce jongleur, prend une souris, la met dans un filet et la laisse aller par terre. Le chat se trouble, oublie sa leçon, laisse

1. De ce se deivent purpenser
Cil qui se voelent remuer
Et lor ancien leu guerpir,
Que lor en puet après venir :
Jamais pays ne troverunt
N'en cele terre ne venrunt
K'il puissent estre sans paour
Ou sanz travail ou sanz dolour.

tomber la chandelle et court après la souris. » La conclusion reste à peu près la même : l'éducation fait des merveilles, mais le naturel l'emporte toujours.[1]

V. — AGE RAPSODIQUE ET RENOUVELLEMENT DE LA FABLE.

Quel que soit l'intérêt que donnent à Marie de France ses qualités distinctes et les quelques renseignements que l'on possède sur elle, ce serait un tort de s'exagérer l'importance de cet auteur au milieu des autres fabulistes dont les noms sont ignorés. A dire vrai, la fable n'est pas alors le privilége, la spécialité de quelques poëtes. Elle est dans le domaine universel. Tout le monde raconte des fables : on en rencontre dans les chansons de geste, dans les chroniques, dans les traités de toute sorte, dans les sermons surtout, qui étaient le grand et principal moyen d'instruction des masses. Ce fut comme un système, chez un grand nombre de prédicateurs, de prodiguer les fables ou les exemples. Plus leur auditoire était simple et illettré, plus ils multipliaient ces récits qui faisaient pénétrer l'enseignement moral dans des têtes peu subtiles bien plus aisément que ne l'aurait pu faire « le glaive affilé de l'argumentation. » Ils étaient obligés souvent d'y recourir pour captiver l'attention prompte à s'échapper. L'orateur athénien cité par La Fontaine[2] connaissait le « pouvoir des fables. » Les orateurs sacrés du moyen âge en faisaient aussi la fréquente expérience. Plus d'un a confessé que son unique secret pour retenir la foule inattentive était de commencer un apologue. Aussitôt on se pressait aux pieds de la chaire pour en entendre la suite.

1. On fait maint bon par norreture,
Mais tout adès passe nature.

2. Fable IV, liv. VIII.

Aussi retrouve-t-on dans les sermonnaires de cette époque presque tout ce que le génie de l'apologue a enfanté et mis en circulation. Nous n'en avons que les textes latins, car on sait que les sermons, même ceux prononcés en français, étaient ordinairement rédigés en latin, et que la plupart ne nous sont parvenus que sous cette forme. Mais on devine sans peine la narration française sous la rédaction latine abrégée. Voici, par exemple, en quels termes la fable de la Laitière et du Pot au lait est rapportée dans un sermon de Jacques de Vitry : « Tels dissipateurs sont semblables, dit-il, à une bonne vieille qui, portant son lait au marché dans un vase de terre, se prit à songer comment elle pourrait s'enrichir. Comptant avoir de son lait au moins trois oboles, elle se dit que de ces trois oboles elle achèterait un poussin et l'élèverait. Ce poussin deviendrait une poule, qui pondrait des œufs. Des œufs de cette poule, elle en achèterait beaucoup d'autres. Elle les vendrait ensuite et achèterait un porc. Lorsqu'il serait engraissé, elle le vendrait à son tour et achèterait un poulain qu'elle élèverait jusqu'à ce qu'on pût monter dessus. Et elle commença à dire à part elle : Je monterai ce poulain pour le conduire au pâturage, et je lui crierai : Ho, ho! En songeant ainsi, elle remuait les pieds comme si elle eût des éperons aux talons, et elle frappait les mains de joie. Ces mouvements firent tomber le vase qui se brisa, et, le lait s'étant répandu par terre, il ne lui resta plus rien et elle se trouva plus pauvre que devant. [1] »

1. Similes sunt (dissipatores isti) cuidam vetulæ quæ, dum in urceo terreo ad forum lac portaret, cœpit cogitare in via quomodo posset fieri dives. Attendens autem quod de suo lacte tres obolos habere posset, cœpit cogitare quod de illis tribus obolis emeret pullum gallinæ, et nutriret, ita quod fieret gallina, ex cujus ovis multos pullos acquireret. Quibus venditis, emeret porcum; quo nutrito et impinguato, venderet illum ut inde emeret pullum equinum, et tamdiu nutriret ipsum quod aptus esset ad equitandum. Et cœpit intra se dicere : « Equitabo equum illum et ducam ad pascua et dicam ei : io, io! » Cum autem hæc cogitaret, cœpit movere pedes et, quasi calcaria in pedibus haberet, cœpit talos movere et præ gaudio manibus plaudere; ita quod motu pedum et plausu manuum urceum fregit, et, lacte in terra effuso, in manibus suis nihil invenit, et sicut prius pauper fuerat, ita

A travers le résumé du scribe, nous entrevoyons le développement pittoresque et animé que l'orateur avait donné au conte. La chute du pot au lait s'explique d'autant mieux que la laitière, chevauchant déjà son poulain en imagination, l'excite de la voix et des mains et le frappe du talon. Le tableau est vivement tracé et peut se comparer sans trop de désavantage au récit de La Fontaine.

L'emploi de l'apologue était habituel et comme journalier dans les mœurs de ce temps. Les chroniques nous montrent combien on y recourait complaisamment et avec bonhomie. Il fait alors partie, sinon de l'éloquence officielle, comme dans les temps barbares, au moins de la causerie familière. Lorsque la *Chronique de Reims* rapporte la visite de l'archevêque de Rouen, Odo Rigauld,[1] au roi saint Louis et à la reine Marguerite de Provence qui venaient de perdre leur fils aîné, voici les paroles qu'elle prête à l'archevêque :

« Ainsi comme le roi menoit son deuil de son enfant qu'il avoit moult aimé, voilà l'archevêque Rigauld qui le vint voir et conforter. Il lui dit moult de bons mots de l'Écriture et de la patience de Job, et lui conta un exemple d'une mésange qui fut prise au jardin d'un paysan. Quand le paysan la tint, il lui dit qu'il la mangeroit. « Hé, dit la mésange, si tu me « mangeois, tu ne serois guère repu de moi, car je suis une « petite chose; mais si tu me voulois laisser aller, je t'appren- « drois trois sens qui te feroient grand profit, si tu les mettois « en pratique. — Par ma foi, dit le paysan, je consens à te « rendre la liberté. » Il ouvrit la main et la mésange vola sur une branche et fut joyeuse à merveille de s'être échappée.

postea pauperior fuit. (*Sermones vulgares* domini Jacobi Vitricensis, Tusculanensis episcopi, dans le mst. latin 17509 de la Bibliothèque nationale. Voyez la *Chaire française au moyen âge*, par A. Lecoy de la Marche. Paris, 1868, Didier et Cie.)

1. Le nom de cet archevêque s'est perpétué dans l'expression populaire : boire à tire-larigot. Il avait donné à sa cathédrale une cloche qui portait son nom et qu'on sonnait, qu'on *tirait* les jours de fête. Boire à tire-larigot, c'était boire comme en un jour de fête carillonnée.

« Écoute, dit-elle au paysan, voici les trois sens que j'ai pro-« mis de t'enseigner : Ce que tu tiens en ta main, ne le jette « pas à tes pieds. Ne crois pas tout ce que tu entends dire. Ne « t'afflige pas pour ce que tu ne saurois recouvrer. — Qu'est-« ce? dit le vilain. Ne me diras-tu rien de plus ? Par le cœur « Beu, si je te tenois, tu ne m'échapperois cette fois ! — En « nom de moi, repartit la mésange, tu aurois droit, car j'ai « en ma tête une pierre aussi grosse qu'un œuf de geline, « laquelle vaut bien cent marcs. » Quand le paysan entendit cela, il tordit ses mains et arracha ses cheveux, et fit le plus grand deuil du monde. La mésange lui dit en riant : « Sot vi-« lain, tu as mal entendu et mal pratiqué les trois sens que je « t'ai enseignés, et de tous trois tu as été déçu. Tu me tenois « en ta main et tu m'as laissée envoler. Tu m'as crue lorsque « je t'ai dit que j'avois dans la tête une pierre aussi grosse « qu'un œuf. Et maintenant tu te désoles à cause de moi que « tu ne rattraperas jamais, car je me garderai mieux que je « ne me suis gardée. Tu as donc fait trois folies pour une. » Sur ce elle battit des ailes et partit. Sire, ajouta l'archevêque, le dernier conseil de la mésange s'adresse à vous. Vous voyez bien que vous ne pouvez recouvrer votre fils. Croyez donc qu'il est en paradis, et confortez-vous et relâchez un peu de votre deuil. » On voit combien la fable se produisait naturellement et s'appliquait couramment aux diverses circonstances de la vie.

C'est pendant cet âge que l'apologue revêt un nouveau caractère. Non-seulement il dépouille la lourdeur et la symétrie scolastiques, mais il prend un tour libre et animé, un mouvement pittoresque, des détails familiers, qu'il n'avait pas eus dans l'antiquité classique. Il se pénètre en quelque sorte de l'esprit de la race. Il acquiert au plus haut point « la naïveté, » le don naturel, la saveur originale, la qualité propre à ce qui est natif ou naturalisé sur notre sol. Lorsqu'on étudie une fable dans ses migrations successives à travers les siècles, qu'elle nous vienne d'Ésope ou du *Pantcha-Tantra,* il y a tou-

jours un moment où, s'acclimatant chez nous, elle se colore d'une lumière plus vive et plus riante. Dans cet éternel remaniement des mêmes productions de l'esprit humain, le rajeunissement est alors sensible. Si la forme est encore imparfaite, l'âme de l'apologue est comme renouvelée, et elle ne périra plus jusqu'à ce qu'elle trouve le souverain poëte qui la recueillera et qui la gravera, pour ainsi dire, définitivement.

LA FABLE DANS L'AGE MODERNE.

Ce que nous avons appelé l'âge rapsodique de la fable, cette sorte d'existence traditionnelle et populaire que nous avons essayé de définir et qui est commune du reste à toute notre littérature, s'achève, pour la fable comme pour les autres genres de poésie, avec le XIVe siècle. Elle devient dès lors une œuvre plus personnelle, œuvre de lettré et d'écrivain, tendant à se rapprocher de plus en plus des modèles classiques de l'antiquité.

Mais, si la France avait été la première au grand départ des littératures nationales, il n'en était plus de même à l'époque où commença cette nouvelle transformation. L'Italie et l'Espagne avaient cette fois l'avance sur nous.

I. — LA FABLE EN ITALIE ET EN ESPAGNE.

Deux grandes familles de fables, avons-nous dit, se distinguent entre toutes celles que l'humanité a recueillies, ce sont les fables ésopiques et les fables indiennes. Les premières règnent en Italie dès que s'y fait sentir l'esprit de la Renaissance; l'influence des autres est plus sensible en Espagne.

L'Italie n'avait jamais perdu de vue aussi complétement que nous l'antiquité grecque et latine ; elle y revint plus tôt. Ses écrivains et ses poëtes professèrent les premiers une sorte de culte pour les admirables monuments du génie athénien et du génie romain. Il faut voir avec quelle vénération les Pétrarque, les Boccace traitaient les œuvres des anciens ; quel prix ils attachaient aux manuscrits, avec quel zèle ils les transcrivaient de leur propre main, lorsqu'ils ne pouvaient se les procurer autrement ! Grâce à cet entraînement général des esprits, l'apologue d'Ésope et de Phèdre ressuscita comme la plupart des autres œuvres du génie antique. La vie d'Ésope et la collection des fables ésopiques revues par Planude avaient été sans doute apportées par ce moine byzantin à Venise, quand il y fut envoyé en 1327 par l'empereur Andronic II. Phèdre existait encore dans quelques manuscrits. Au milieu du XVe siècle, Nicolas Perotti, archevêque de Manfredonia, en possédait un. Il transcrivit les fables du poëte latin pour l'instruction de son neveu Pyrrhus. Il les imita dans des apologues qu'il composa lui-même, et, mêlant les vers du contemporain d'Auguste à ses propres essais, il chercha à exercer et à éprouver la sagacité de son élève, à qui il tendait ces sortes de piéges :

Sæpe versiculos interponens meos,
Quasdam tuis quasi insidias auribus.

C'est là certes une éducation nouvelle et qui indique une révolution accomplie dans les études. Mais le zèle du savant italien ne donne pas au fabuliste latin l'ample publicité que celui-ci attendra plus d'un siècle encore et qu'il recevra de la France.

D'habiles humanistes, Ranutius d'Arezzo, Laurentius Valla, Abstemius, s'empressent de compiler et de rédiger en latin les recueils ésopiques. Plus tard, Gabriel Faerno, chargé par le pape Pie IV de donner une forme poétique à l'apologue, retrouva presque l'art de l'antiquité en écrivant les cent fables en vers ïambiques qui furent imprimées après sa mort, en 1564.

Les fables de Faerno paraîtraient aisément à nos yeux d'une latinité plus correcte et plus pure que celle de Phèdre, que, du reste, il devait connaître.

Nous passons vite sur cette renaissance de la fable antique, qui s'étend rapidement à toute l'Europe et qui exigerait, pour être présentée avec quelques détails, un tableau plus vaste que celui que nous traçons ici. On trouvera plusieurs fois le nom d'un Allemand rival de Faerno, Pantaleo Candidus (Weiss), cité dans notre commentaire. L'apologue en vers latins fleurit longtemps dans le monde érudit. On doit remarquer en France, parmi ceux qui le cultivèrent avec succès, Jacques Régnier de Beaune, qui précéda de quelques années La Fontaine, et le P. Commire, qui fut son contemporain. Revenons à l'Italie.

Les fabulistes en langue italienne vinrent à la suite des humanistes. Bernardino Baldi publia un choix d'apologues en prose vulgaire; Cesare Pavesi, Giovan Marco Verdizotti, d'autres poëtes les mirent en vers avec la grâce et l'élégance particulières à l'idiome et à la nation, sans autre originalité toutefois que cette élégance et cette grâce mêmes. C'est la tradition d'Ésope et de Phèdre, avons-nous dit, qui règne principalement dans cette littérature. La tradition indienne y a toutefois ses représentants : Angelo Firenzuola et le Doni; l'un a composé d'après l'ancienne version du *Calila et Dimna,* de Jean de Capoue, un livre *dei Discorsi degli animali,* et l'autre un traité de philosophie morale, *la Filosofia morale tratta degli antichi scrittori.* Le Champenois Pierre de La Rivey a traduit ces deux ouvrages en français et les a publiés sous le titre de *Deux livres de filosophie fabuleuse,* à Lyon en 1579.

L'apologue espagnol appartient plutôt à Bidpaï et à la tradition hindoue. Le *Calila et Dimna* arabe avait pénétré d'abord en Europe par l'Espagne, et il y conserva une longue autorité. Les recueils dont il fournit la matière se multiplient au moyen âge et quelques-uns sont au nombre des livres qui ont joui en Espagne de la plus haute faveur et qu'elle a répandus chez tous les peuples voisins, comme la *Disciplina clericalis* de

Pierre Alphonse et le *Comte Lucanor* de don Juan Manuel.

L'apologue indien, avons-nous dit, forme un genre moins défini que l'apologue grec, il est plus mêlé au conte et à l'allégorie. Il s'ensuit que, là où il domine, comme dans la littérature ancienne de l'Espagne, il y a peu de fabulistes spéciaux. Les apologues se mêlent aux anecdotes et aux « exemples » dans les traités de morale, livres de conseils et d'instructions variées.

Il est, plus rarement que l'apologue gréco-latin, concentré et renfermé dans des recueils exclusifs. Son caractère est plutôt de se répandre, d'envahir toutes les branches de la littérature. C'est ce qui arriva en Espagne. Les meilleures fables que le génie espagnol ait imitées ou produites, il nous les faut chercher dans les œuvres les plus diverses, dans l'*Endrina* de Juan Ruiz, archiprêtre de Hita, dans le *Marc-Aurèle* d'Antonio de Guevara, dans les romans picaresques, dans les comédies et les poëmes de Lope de Vega et de ses illustres contemporains.

MM. de Puibusque, de Puymaigre et Baret, dans leurs travaux sur l'ancienne littérature espagnole, nous ont fait connaître les fables qui se trouvent dans le poëme de Juan Ruiz, et l'intérêt qu'elles présentent. « Le rat de ville et le rat des champs, dit M. de Puibusque, deviennent pour Juan Ruiz le rat de Monferrado et le rat de Guadalaxara, sa ville natale. Le loup ne plaide pas contre le renard par-devant le singe, mais par-devant don Singe, alcade de Buxia. La moralité du Coq et la Perle ne se résume point dans la préférence donnée par le roi des basses-cours à un grain de millet qui peut le nourrir sur une perle dont il ne sait que faire; une seconde explication ajoute un nouveau sens à l'apologue : le coq, c'est l'ignorance qui dédaigne les choses dont elle ne peut apprécier la valeur; Juan Ruiz conclut par un trait satirique contre ceux qui ne savent ni lire, ni comprendre ce qu'il y a dans les livres. Les autres fables, venues d'Ésope ou de Bidpaï, sont modifiées avec la même liberté. »

Voici comment l'archiprêtre de Hita a traité le sujet de la fable ésopique : les Grenouilles qui demandent un roi. Juan Ruiz commence par apostropher ainsi l'Amour :

« Tu es père du feu, parent de la flamme. Celui qui te suit, Amour, tu consumes son corps et son âme. Tu le détruis comme le feu détruit la branche sèche. Heureux ceux qui ne te connaissent pas! Ils vivent dans le repos. Ils ignorent la tristesse. Dès que l'on te rencontre, on perd tout bien. Ceux qui t'appellent font comme les grenouilles qui demandèrent un roi.

« Les grenouilles dans un lac chantaient et jouaient; rien ne les gênait. Elles étaient parfaitement libres. Elles crurent aux mauvais conseils du diable, et pour leur disgrâce demandèrent un roi à don Jupiter. Elles demandèrent du souci.

« Jupiter leur envoya un soliveau, le plus grand qu'il put trouver. Le soliveau tomba dans l'étang et le bruit qu'il produisit fit taire les grenouilles; mais elles trouvèrent bientôt que ce n'était point là le roi qu'il leur fallait. Elles montèrent sur le morceau de bois autant qu'elles purent monter, puis dirent : « Ce n'est pas là le roi qui nous convient. » Elles demandèrent à Jupiter un nouveau souverain.

« Don Jupiter s'ennuya de leurs clameurs; il leur donna une vorace cigogne. Celle-ci se mit à parcourir le lac et le rivage, allant le bec ouvert et avalant sans peine deux grenouilles d'un coup. Se plaignant à don Jupiter, les grenouilles dirent : « Seigneur, Seigneur, viens à notre secours, toi qui « frappes et consoles! Le roi que tu as accordé à nos impru-« dentes sollicitations nous donne de cruelles nuits et des jours « plus mauvais encore. Son ventre nous ensevelit, son bec nous « dévore, il nous mange par paires et nous détruit. Seigneur, « protége-nous! Tu nous as fait payer notre faute assez chère-« ment; ôte-nous cette plaie! »

« Don Jupiter leur répondit : « Gardez ce que vous avez « désiré, gardez le roi demandé par tant de cris : il me venge

« de votre folie. Il vous pesait d'être libres et sans soins : souf-
« frez, puisque vous l'avez voulu.[1] »

L'Horloge des princes ou Marc-Aurèle (*Relox de principes o Marco Aurelio*) d'Antoine de Guevara, prédicateur de Charles-Quint, a fourni à La Fontaine le sujet du Paysan du Danube.

Les anciens romans espagnols sont remplis d'apologues. L'auteur de *Gil-Blas*, René Le Sage, en remaniant pour la France du XVIIIe siècle les romans picaresques de l'Espagne, a supprimé presque tous les apologues qui se rencontrent dans les récits originaux. Ces apologues sont pourtant curieux et d'une invention souvent singulière. J'en prends un pour exemple dans le fameux roman de *Gusman d'Alfarache*, Mateo Alaman, l'auteur de *Gusman d'Alfarache*, se moque des vieillards qui, à la fin de leur vie, font les galants, s'habillent d'une façon ridicule et veulent singer la jeunesse. A ce propos, il raconte la fable que voici :

L'Homme, l'Ane et le Singe.

« Quand Jupiter créa cet univers, avant l'homme il donna l'être à tous les animaux, entre lesquels l'âne, dès qu'il eut les yeux ouverts, se mit à penser mélancoliquement à ce qu'il deviendrait et à quelle fin il avait été créé. En ce pressant souci, il s'en vint à Jupiter et le supplia de lui dire à quoi il l'avait destiné. Jupiter lui répondit que c'était pour faire service à l'homme, et il lui déduisit par le menu les choses où il serait employé, ce qui lui fut si douloureux et si sensible, qu'il en tomba des quatre pieds et donna du nez en terre, demeurant depuis en la tristesse profonde où nous le voyons d'ordinaire plongé, car le genre de vie qui lui était ordonné lui semblait plus que misérable. Et comme il demanda le temps qu'il durerait en cette peine et qu'il lui fut répondu : trente ans, il renouvela son deuil et ses plaintes, trente années lui semblant

1. Traduction de M. de Puymaigre.

un espace sans fin. Aussi fit-il humble requête et prière fervente à Jupiter d'avoir pitié de lui et de ne permettre pas qu'il vécût si longuement; qu'il n'avait rien démérité pour souffrir tant de peine; qu'il lui plût de se contenter de dix ans, lesquels il promettait de servir en âne de bien, doucement et fidèlement; et que pour les vingt de surplus Jupiter les donnât à qui les voudrait prendre, lui y renonçait volontiers. Jupiter, touché de sa prière, lui octroya ce qu'il demandait.

« Le singe, se trouvant là par hasard, suivit son naturel imitateur, et pria Jupiter de lui faire connaître quelle serait son existence. La réponse qui lui fut donnée ne le satisfit guère plus que l'âne; et, quand il lui fut dit que cette existence durerait trente ans, il se désespéra et fit tant qu'il obtint une diminution comme son prédécesseur.

« L'homme ayant été créé en dernier lieu, se voyant si beau, si accompli, si artistement et mystérieusement organisé, si bien doué d'intelligence et d'esprit, s'imagina que l'immortalité lui était tout acquise ou qu'il s'en fallait de bien peu. Aussi supplia-t-il Jupiter de lui dire l'étendue de sa vie. Jupiter lui répondit qu'ayant résolu la création de tout ce qui a vie et sentiment, il s'était proposé de donner à chaque animal trente années d'existence, et que l'homme était sujet à ce décret comme les autres. L'homme s'étonna grandement qu'un ouvrage si rare eût été formé si peu durable : il lui sembla que c'était passer du berceau au tombeau, sans avoir le temps de jouir du délicieux séjour qui lui était réservé. Ayant ouï parler, là-dessus, de ce qui était arrivé à l'âne et au singe, il s'en fut retrouver Jupiter et lui remontra humblement que ces animaux avaient, comme brutes qu'ils étaient, refusé vingt ans de l'existence qui leur appartenait, et il le supplia par sa miséricordieuse bonté de lui en faire grâce et de l'en investir à leur défaut.

« Jupiter lui octroya sa requête, mais aux conditions suivantes : premièrement l'homme vivrait ses propres trente ans; ceux-ci passés, il commencerait les vingt de l'âne, dont il

ferait la fonction, pâtissant, charriant, amassant et portant au logis ce qui serait nécessaire pour l'entretien de la maison. Après ces vingt ans, il vivrait les années du singe, contrefaisant le passé, se parant, se requinquant, tranchant du vaillant et de l'amoureux, parodiant les actions qu'il ne peut plus faire, et méritant presque toujours par sa folie d'être moqué et bafoué de tout le monde, comme le pauvre singe qui, avec ses grimaces, est le jouet et la risée de la foule.

« Et c'est ainsi, en effet, que depuis lors s'écoule l'existence des mortels. [1] »

L'apologue espagnol tient de ses principaux modèles, les recueils de la sagesse hindoue, le penchant à moraliser et à philosopher sur la vie humaine. Il est plus dogmatique et symbolique que la fable italienne, issue directement d'Ésope et de Phèdre. Ce caractère ressort, avec exagération, dans le « Lion merveilleux (*Leon prodigioso*), apologue moral composé, » de Gomez Tejada (1634). Nous emprunterons à Tejada un dernier spécimen propre à donner une idée de l'esprit particulier que l'Espagne porta dans la fable. Voici le résumé d'un des épisodes de ce livre :

La Colère et la Folie.

« La Colère et la Folie, filles de la Lune, sont envoyées par leur mère en un certain pays. Instruit de leur débarquement, le roi ordonne de les arrêter, de peur qu'elles ne nuisent à ses sujets. Les alcades se mettent à leur poursuite. L'un d'eux est prêt à saisir la Colère, assise à la table d'un grand seigneur et mangeant avec lui ; mais, à l'aspect de cet officier, elle se cache sous la figure du Rire, et les traits qu'elle avait contractés se détendent pour prendre l'expres-

1. Nous supprimons un des acteurs de l'apologue, le chien, qui nous a paru inutile.

sion de la gaieté. Ceux qui sont à la recherche de la Folie ne sont pas plus heureux. On la leur indique partout. Elle est ici, elle est là, leur dit-on ; vous la trouverez chez mon voisin, chez mon parent, chez mon domestique. Ils s'y présentent vainement. Chacun de ceux qu'on leur a désignés comme ses hôtes prétend qu'elle ne loge pas céans et assure même ne l'avoir point connue. [1] »

Il ne faut pas conclure, toutefois, des distinctions que nous venons de faire que la fable ésopique resta inconnue à l'Espagne, pas plus que la fable orientale ne fut ignorée de l'Italie. Il s'y fit, au contraire, plusieurs traductions d'Ésope ; une notamment fut faite, sous Philippe II, par le savant et zélé Simon Abril et fut souvent réimprimée. Nous avons seulement voulu signaler les deux influences prédominantes auxquelles obéit visiblement l'apologue, dans les deux littératures où se déploya d'abord le génie moderne, chez les deux nations européennes qui parvinrent les premières au plus haut point de culture où elles devaient jamais atteindre.

II. — LA FABLE EN FRANCE JUSQU'A LA FONTAINE.

La France cependant n'était pas inactive. Notre littérature s'avançait, par de laborieux détours, vers les hauteurs où elle devait s'élever sous Louis XIV. La fable obéit à l'évolution générale de notre littérature. A la fin du XIV[e] siècle, elle entre

1. Robert, *Fables inédites*, etc., tome I, page CCX. Une idée analogue a été mise à la scène dans une comédie intitulée *les Fous*, représentée au Gymnase dramatique en 1862. Un fou s'est échappé d'une maison d'aliénés. Ceux qui sont à sa poursuite arrivent au milieu d'un repas où ils savent qu'il assiste, mais ils ne le connaissent pas. L'hôte leur dit : « Attendez, écoutez la conversation, il ne tardera pas à se trahir lui-même. » Ils écoutent, mais à chacun des convives qui prend la parole, ils croient reconnaître leur homme ; et leur embarras ne fait que croître à mesure qu'ils entendent de nouveaux convives.

dans un âge de prose, prose diffuse, mais souvent spirituelle et amusante. C'est l'âge où les contes en prose succèdent aux fabliaux rimés, où les conteurs écrivent le *Petit Jehan de Saintré*, les *Quinze joyes de mariage*, les *Cent nouvelles nouvelles du roi Louis XI*, etc.

Le premier spécimen de l'apologue en prose facile, abondante et spirituelle que nous rencontrons est l'apologue du Datilier et de la Courge (le Dattier et la Citrouille) qui se trouve dans un manuscrit des premières années du XVe siècle, à la suite du petit poëme intitulé *l'Apparition de Jean de Meung*. Voici cet apologue, qui mérite d'être reproduit :

Le Datilier et la Courge.

Un datilier estoit en un jardin, et sy avoit prez de cent ans qu'il y estoit et encore ne portoit fruit ; car de sa nature il ne fructifie jusques à cent ans, et puis dure mil ans en bonne vertu et tousjours portant fruit. Sy advint que ly jardiniers planta au pié du datilier une courge, laquelle dedans pou de jours monta au plus haut du datilier et avec ses filés commença à lyer toutes les branches de ce datilier, et par tous les angles et branches de ce datilier se commença à espandre. Après commença de flourir incontinent, et bien soudainement vecy venir courjons ; et bien tost ilz furent gros et furent courges, et pesèrent très-malement, tant que les branches de ce datilier se commencèrent à ployer. Mais, quant le datilier senty le grant fays, il regarda dame courge et sy lui dist : « Ma dame belle, qui estes-vous, qui ainsy m'avez emprisonné, et tant d'annuy me faictes et tant de charge ? — Compains, fist-elle, je suy dame courge. — Ha ! dame, fist ly datilier, je vous prie pour Dieu mercy que vous ne me vueilliez chargier ne gecter de mon lieu, là où je me suy nourris et en suy en saisine et possession paisiblement et de très long-tempz et sy l'ay prescript. » Lors dist la courge :

« Et comment, datilier, vous en convient-il parler? par Dieu, je gecterai tant de courjons, que je vous creveray dessoubz, ne je ne m'en lairay pour homme qui en parle. » Lors ly datilier qui bien vit qu'il avoit afaire à personne vilaine, oultrageuse et rigoureuse, et qui avoit tant d'enfans et courges pendans sur luy comme campanes, mena bien long-temps grant dueil; en soupirant et plourant tousjours demandoit paix à ceste courge, mais c'estoit pour néant, car tousjours elle croissoit de courjons et de fleurs et de charge. Et quant ly datilier vit que jà paix ne trouveroit avec luy, sy luy dist bien humblement: « Je vous prie, belle dame courge, pour ce que je ne oys oncques parler de vous, et sy ay tant d'eage, que vous me dictes combien il y a que vous estes venue cy. — Certes, dom datilier, dist-elle, il y a bien deux moys et demy. » Adont ly datilier commença à rire tant grandement que ce fust merveilles, et se commença à mocquer, truffer et rigouler de dame courge et de luy faire grimaces et grans despis. Sy luy dist dame courge: « Datilier, de quoy vous ryés vous ne menés tel joie? — Par ma foy, dame courge, ce dist ly datilier, vous m'avez faict tant grant paour que bien pensoye estre perduz, car oncques ne vis monter chose tant hault en sy pou de temps ne venir en tant grant estat; mais quant vous dictes qu'en pou de temps estes venue, je ne vous craing ne riens ne vous prise et sy m'en ris, car aussy en bien pou de temps vous vous en yrez. »

L'auteur de cette jolie fable n'est pas connu. Le fabuliste qui représente la période dont nous parlons est Guillaume Tardif, du Puy en Velay, lecteur du roi Charles VIII, qui traduisit les fables d'Ésope sur la version latine récemment faite par Laurentius Valla. Guillaume Tardif, qui écrivit ses fables entre les années 1491 et 1498, se laisse aller comme les conteurs ses contemporains à une imagination vive et enjouée. Il bat un peu la campagne; mais il rencontre des détails heureux et des traits piquants.

Julien Machaut, moine augustin de Lyon, traducteur d'un

recueil de fables latines (1484), peut être placé à côté de Tardif.

La fable en prose continue de déployer sa fantaisie souvent excessive dans nos écrivains du XVIe siècle, dans Rabelais, par exemple, dans Bonaventure des Perriers, Noël Du Fail, etc. Elle revêt parfois beaucoup de naïveté et de charme dans Amyot, le traducteur de Plutarque.

Parallèlement à la fable en prose, la fable en vers ressuscite avec une forme plus régulière. Les auteurs d'apologues rimés se succèdent à courts intervalles. L'influence des lettres grecques et latines prévaut chez nous comme en Italie. Nos poëtes composent des recueils à l'imitation des recueils de l'antiquité. Gilles Corrozet, libraire et versificateur, rime une centaine de fables d'après Ésope. [1] Guillaume Haudent en met en vers un nombre presque quadruple. [2] Guillaume Guéroult n'en insère qu'un petit nombre dans ses *Emblèmes,* [3] mais la plupart assez remarquables. Enfin Philibert Hégemon, vers la fin du XVIe siècle, orne de vingt-deux fables sa *Colombière ou Maison rustique.* [4]

Quel est le progrès accompli par cette fable rimée du XVIe siècle? Quand on compare les productions qu'elle fait naître aux vieilles fables des *Ysopets* et aux Romans de Renard, on n'est nullement frappé de la supériorité de ces productions; on croirait plutôt à une décadence. A ne considérer que l'agrément de la narration, il est certain que l'apologue du XIIIe et du XIVe siècle l'emporte souvent sur celui du XVIe.

Lisez, par exemple, la fable de l'*Ysopet* de 1333 : « Du cerf

1. *Les Fables du très-ancien Ésope Phrigien,* premièrement escriptes en grec et depuis mises en rithme françoise. A Paris, de l'imprimerie de Jean Denis, 1542.

2. *Trois cent soixante et six apologues d'Ésope,* traduits nouvellement du latin en rithme françoise. Rouen, 1547.

3. *Le Premier livre des emblèmes*... à Lyon, chez Balthazar Arnoullet, 1540.

4. Paris, Robert Le Fizelier, 1583.

qui issi du bois et se cuida sauver cheux un villain, » et la fable de Gilles Corrozet : le Cerf et les Bœufs. Le récit du vieil *Ysopet* est plus vivant, plus dramatique. Il n'y manque presque aucun des piquants détails du récit de La Fontaine. Un bœuf qui était vieux, qui par conséquent avait de l'expérience, avertit le fugitif de chercher un meilleur asile.

> Lors dist un buef qui estoit vieux :
> Biaus amis, il te vaulsist mieux
> Au bois estre que ci encore!

Le cerf les supplie de le laisser se cacher et de ne pas le trahir :

> Li cerf respond : Seigneur, merci! (pitié!)
> Pour Dieu, laissiez me mucer ci;
> Mais que vous ne m'encusiez mie,
> Si m'aurez-vous sauvé la vie!

Le bouvier vient, apporte herbe fraîche et fourrage, renouvelle la crèche, sans apercevoir l'habitant des forêts. Comme dans La Fontaine, le cerf croit que le danger est passé et rend déjà grâces à ses hôtes. Le vieux bœuf ne partage pas ce trop prompt espoir; il dit en ruminant :

> Eschapper t'est legière chose,
> Se nos maistre ne vient, Argus,
> Qu'on dit qui a cent yeux ou plus.
> Cent en a il bien voirement,
> Car tout l'ostel communement,
> Fils et filles et autres gents,
> Valets, bajasses et sergents (servantes et serviteurs)
> Et la mesgnie par lui seul veille.

> Mais quoi, l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue!

dit La Fontaine. Argus vient en effet, il trouve la crèche mal garnie; il veut y ajouter du fourrage. Pendant qu'il remet du foin dans le râtelier des bœufs,

> Du cerf qui là se reponnoit,
> Vit les cornes qui furent grans.

Le tableau est complet. Quant à l'affabulation, elle ne vaut pas sans doute les deux vers de La Fontaine :

Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

Mais elle a pourtant son originalité et son énergie :

Sçais-tu qui fait la grasse crotte,
Et bon le fiens (le fumier) de l'estable,
Et au cheval fait bonne table,
Et le fait en biauté greigneur?
Ce fait le regard du seigneur.

Voyons maintenant Gilles Corrozet :

Un cerf fuyoit devant les chiens couranz;
Pour se sauver se meit en une estable;
Céans estoient plusieurs bœufs demouranz,
Auxquelz requist qu'on lui fust favorable,
Et qu'on permist qu'en ce lieu secourable
Il se mussast. L'un des bœufs lui va dire :
« Tu n'es pas bien, il n'est pas de lieu pire
Que cestuy-ci pour y trouver mercy;
Car, si tu es trouvé caché icy,
Tu souffriras la mortelle poincture. »
Le cerf fuytif, de crainte tout transi,
Y demoura, print le hazart aussi
De vie ou mort pour dernière adventure.
Le serviteur, pour appaiser la faim
De tous ces bœufs, leur vint donner repas.
Le cerf estoit caché dedans le fein (foin)
Si très avant qu'il ne le trouva pas.
Le maistre aussi vint après, pas à pas,
Lequel, ainsi que dans le fein cherchoit,
Trouva le cerf qui dessoulz se cachoit.
Là il fut pris et occis tout à l'heure.

Ce récit est froid, écourté. La conclusion, la morale ne s'en dégage pas clairement. Sans contredit, il a moins de vivacité et de charme que l'autre.

Quel mérite nouveau introduisent donc dans ces compositions rimées d'après l'antique les versificateurs de la Renais-

sance? Ils y introduisent l'idée d'art, d'un art voulu et raisonné. Le trouvère du moyen âge s'abandonne purement et simplement à son instinct naturel. Il n'a nulle notion de proportions exactes ni d'une juste mesure. Il conte lentement, à sa guise, passant et repassant par les mêmes sentiers. Quand il tient une réflexion morale, il la répète et la ressasse jusqu'à la gâter. Il attache à toutes les circonstances le même intérêt et il s'y attarde à plaisir. Il ne se doute pas que chaque détail doit concourir à l'unité du récit et que toutes les parties ne sont pas susceptibles d'un égal développement. C'est ce qu'apprennent les versificateurs de la Renaissance en revenant aux modèles anciens. Leur narration, au lieu des contours indécis et flottants de l'apologue des trouvères, présente des lignes nettes et arrêtées. L'auteur s'enferme strictement dans son thème. Cette forme serrée et concise est d'abord peu favorable à l'imagination et au sentiment. Il y a là de la roideur et de la sécheresse. La gêne se fait sentir. Ce n'est que plus tard, avec le progrès des temps et à l'heure la plus brillante de notre civilisation, que la nature et l'art se rencontreront, se rejoindront sans se nuire, et que nous aurons alors, en ce genre comme en bien d'autres, le dernier mot du génie français.

Déjà, cependant, parmi les apologues versifiés du XVI[e] siècle, il en est où cette sécheresse et cette contrainte se font moins sentir. Dans les quelques fables de Guillaume Guéroult, par exemple, les traits d'une libre et piquante observation ne manquent pas. On cite ordinairement de cet auteur la fable du Lion, du Loup et de l'Ane. Elle offre, en effet, un terme de comparaison indispensable; elle marque bien la transition entre l'apologue du moyen âge et l'apologue de La Fontaine.

Le sujet de cette fable est le même que celui de l'admirable fable de La Fontaine : les Animaux malades de la peste. Il y manque toutefois le début :

Un mal qui répand la terreur, etc.

Il ne s'agit pas d'une assemblée solennelle qui veut par un

sacrifice conjurer le fléau de la peste.[1] Le lion, le loup et l'âne, dans la fable de Guéroult, se rencontrent par hasard :

Le Lion, le Loup et l'Ane.

Le fier lion, cheminant par la voie,
Trouva un loup et un âne bâté,
Devant lesquels tout court s'est arrêté,
En leur disant : « Jupiter vous convoie ! »

Le loup, voyant cette bête royale
Si près de soi, la salue humblement :
Autant en fait l'âne semblablement,
Pour lui montrer subjection loyale.

« O mes amis, maintenant il est heure,
Dit le lion, d'ôter les grands péchés
Desquels nos cœurs se trouvent empêchés :
Il est besoin que chacun les siens pleure.

Et pour avoir de la majesté haute
Du dieu des cieux pleine rémission,
Il sera bon qu'en grand contrition
Chacun de nous confesse ici sa faute. »

Ce conseil fut de si grand véhémence,
Qu'il fut soudain des autres approuvé,
Dont le lion fort joyeux s'est trouvé ;
Et ses péchés à confesser commence :

Disant qu'il a par bois, montagne et plaine,
Tant nuit que jour, perpétré divers maux,
Et dévoré grand nombre d'animaux,
Bœufs et chevreaux, et brebis portant laine,

Dont humblement pardon à Dieu demande,
En protestant de plus n'y retourner.
Ce fait, le loup le vient arraisonner,
Lui remontrant que l'offense n'est grande.

« Comment, dit-il, seigneur plein d'excellence,
Puisque tu es sur toutes bêtes roi,

1. Voyez sur la double origine de la fable de La Fontaine notre commentaire à la suite du livre VII.

Te peut aucun établir quelque loi,
Vu que tu as sur icelle puissance? [1]

Il est loisible à un prince de faire
Ce qu'il lui plait, sans contradiction :
Pourtant, seigneur, je suis d'opinion
Que tu ne peux, en ce faisant, mal faire. »

Ces mots finis, le loup, fin de nature,
Vint réciter les maux par lui commis;
Premièrement, comme il a à mort mis
Plusieurs passants, pour en avoir pâture;

Puis, que souvent, trouvant en lieu champêtre
Moutons camus de nuit enclos ès parcs,
Il a bergier et les troupeaux épars,
Pour les ravir, afin de s'en repaître :

Enfin qu'il a, ensuivant sa coutume,
Fait plusieurs maux aux juments et chevaux,
Les dévorant et par monts et par vaux,
Dont il en sent en son cœur amertume.

Sur ce répond, en faisant bonne mine,
Le fier lion : « Ceci n'est pas grand cas ;
Ta coutume est d'ainsi faire, n'est pas?
Outre, à cela t'a contraint la famine. »

Puis dit à l'âne : « Or, conte-nous ta vie,
Et garde bien d'en omettre un seul point;
Car, si tu faux, je ne te faudrai point, [2]
Tant de punir les menteurs j'ai envie. »

L'âne, craignant de recevoir nuisance,
Répond ainsi : « Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faits,
Et toutefois j'en reçois déplaisance.

Quelque temps fut que j'étois en servage
Sous un marchand qui bien se nourrissoit,
Et au rebours pauvrement me pansoit,
Combien il eût de moi grand avantage.

Le jour advint d'une certaine foire,
Où, bien monté sur mon dos, il alla;

1. C'est-à-dire, quelqu'un peut-il t'imposer aucune loi, lorsque tu es plus puissant que la loi, lorsque tu es au-dessus de la loi.
2. Si tu manques, je ne te manquerai pas.

Mais arrivé, jeun il me laissa là,
Et s'en va droit à la taverne boire.

Marri j'en fus (car celui qui travaille
Par juste droit doit avoir à manger);
Or je trouvai, pour le compte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille :

Je la mangeai sans le su de mon maître.
En ce faisant j'offensai grandement,
Dont je requiers pardon très-humblement,
N'espérant plus telle faute commettre.

— O quel forfait ! ô la fausse pratique !
Ce dit le loup fin et malicieux ;
Au monde n'est rien plus pernicieux
Que le brigand ou larron domestique.

Comment! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents !
Et si le pied eût été là dedans,
Sa tendre chair eût été dévorée !

— Pour abréger, dit le lion à l'heure,
C'est un larron, on le voit par effet;
Pour ce, il me semble, et j'ordonne de fait,
Suivant nos lois anciennes, qu'il meure. »

Plus tôt ne fut la sentence jetée
Que maître loup le pauvre âne étrangla ;
Puis de sa chair chacun d'eux se soûla.
Voilà comme elle fut exécutée.

Parquoi appert que des grands on tient compte,
Et, malfaisants, qu'ils sont favorisés;
Mais les petits sont toujours méprisés,
Et les fait-on souvent mourir de honte.

Il n'est pas besoin de faire ressortir les excellents traits de ce récit : la flatterie du loup exaltant les droits illimités du prince, le ton protecteur et familier avec lequel le lion réplique au loup, et le ton sévère et menaçant qu'il prend en s'adressant à l'âne, la sincérité et la maladresse de celui-ci :

Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faits;

et, dans le réquisitoire du loup, cette plaisante exclamation :

Comment! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents!
Et si le pied eût été là dedans,
Sa tendre chair eût été dévorée!

Tout cela, sans contredit, est du meilleur comique, et si nous sommes loin encore de la magnifique composition de La Fontaine, celle-ci est dignement préparée par l'apologue de Guéroult et par d'autres dont nous parlerons dans notre commentaire sur les origines de cette fable.

Quelques poëtes de la même époque, sans être des fabulistes proprement dits, ont introduit des apologues dans leurs ouvrages. Clément Marot a fait son épître à Lion Jamet avec la fable du Lion et du Rat, excellemment traitée. Marot reste en possession de ce récit, même après La Fontaine, au même titre qu'Horace est demeuré maître du sujet du Rat de ville et du Rat des champs. Si vous voulez avoir dans sa forme la plus ingénieuse le récit du double repas du rat citadin et du rat villageois, vous allez droit au satirique latin. Si vous voulez voir comment maître rat paya sa dette de reconnaissance au roi des animaux, allez droit à l'épître de Clément Marot.

Mathurin Régnier a également inséré plus d'un apologue dans ses satires. C'est dans ces satires de Régnier que l'apologue poétique avant La Fontaine présente chez nous la forme littérairement la plus avancée. Nous en donnerons en preuve la fable de la Lionne, du Loup et du Mulet, qui est ainsi racontée dans la satire III :

Sçais-tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir?
C'est s'affiner le goût de connoître et de voir,
Apprendre dans le monde et lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de philosophie,
Et qu'avec la science il faut un bon esprit.

Or entends à ce point ce qu'un Grec en escrit.
Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne

Rugissante à l'abord, et qui montroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse, elle approche; et le loup qui l'advise,
D'un langage flatteur lui parle et la courtise;
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
Lui, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,
La bête l'attaquât, ses ruses il employe.
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table prête,
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup, qui la connoît, malin et défiant,
Lui regardant aux pieds, lui parloit en riant :
« D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? »
Le mulet, étonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et, comme les Normands sans lui répondre voire :
« Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire;
Et comme sans esprit ma grand mère me vit,
Sans m'en dire autre chose au pied me l'escrivit. »
Lors il lève la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup, qui l'aperçoit, se lève de devant,
S'excusant de ne lire avec cette parole
Que les loups de son temps n'alloient point à l'école;
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et, du grand coup qu'il tire,
Lui enfonce la teste, et d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, lui apprit sa leçon.
Alors le loup s'enfuit, voyant la bête morte,
Et de son ignorance ainsi se réconforte :
« N'en déplaise aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins. »

Cet apologue offre des traits que La Fontaine n'a pas tous surpassés; [1] il est plein de vivacité et d'animation. On sent qu'on approche de La Fontaine, et pourtant entre La Fontaine

1. Conf. La Fontaine, livre V, fable VIII, et livre XII, fable XVII.

et Régnier, mort en 1613, il y a près d'un demi-siècle encore.

Dans l'intervalle s'étend comme un espace aride. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, on ne trouve plus que l'apologue en prose, servant de prétexte à des dissertations et à des déclamations. On peut signaler : les *Fables d'Ésope Phrygien moralisées ou les fables d'Ésope illustrées de discours moraux, philosophiques et politiques,* par Jean Beaudoin (Pierre Boissat), dont la première édition est de 1633. Puis parurent les *Fables héroïques* d'Audin[1] en 1648. Ces pesantes productions donnent, pour ainsi dire, la note contemporaine des grands romans, de l'*Astrée,* de la *Clélie* et de *Faramond.*

C'est encore pendant cette période que fut publiée, en France, une traduction du *Calila et Dimna,* d'après la version persane appelée l'*Anwari-Sohaïli* (les Étoiles de Canope). Elle fut publiée sous ce titre : *Livre des lumières, ou la Conduite des roys, composé par le sage Pilpay, Indien, traduit en françois par David Sahid d'Hispahan, ville capitale de Perse.*[2] Cette publication était bien d'accord avec le caractère général que revêtait l'apologue en ce moment et que nous venons d'indiquer.

L'apologue, comme genre poétique, avait à peu près disparu. Aussi, lorsque La Fontaine veut restaurer ce genre presque oublié, se considère-t-il comme formant une entreprise vraiment nouvelle ; et il dit avec sincérité : « Je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte. »

Avec La Fontaine, l'apologue français atteint à sa perfection, et par cette perfection il obtient les mêmes résul-

1. *Fables héroïques, comprenans les véritables maximes de la politique chrétienne et de la morale, avec des discours enrichis de plusieurs histoires tant anciennes que modernes;* le tout de l'invention du sieur Audin, prieur des Thermes et de La Fage. Paris, 1648, in-8.

2. A Paris, chez Siméon Pigel, 1644, in-8. Cette traduction de David Sahid paraît avoir été revue par Gaulmin. Elle ne contient que quatre chapitres sur quatorze de l'ouvrage original ; mais une version turque, intitulée *Homayoun-Nameh,* fut entièrement traduite sous le titre de *Contes et Fables indiennes de Pilpay,* et publiée à Paris en 1678, en trois vol. in-12.

tats que l'apologue primitif et populaire. Il se grave dans l'esprit de la nation; il enrichit le langage; il est d'une application perpétuelle aux événements journaliers. Il fournit quelque citation à tout propos, avec la certitude que le nom seul d'un personnage ou le moindre hémistiche font apparaître aussitôt dans la mémoire des auditeurs un petit tableau significatif achevant d'expliquer la pensée. Mais ce tableau se retrace à leur mémoire, non plus seulement, comme aux temps primitifs, dans son idée essentielle, mais encore dans son expression complète. Le poëme, exécuté avec l'art le plus délicat et le plus merveilleux, joue exactement le même rôle que l'anecdote naïve et impersonnelle, livrée, dans son expression mobile, au souvenir des hommes. Il circule à travers les siècles, il se répand dans toutes les classes de la société; il est la propriété universelle, la monnaie courante; seulement cette monnaie n'est plus la piécette de cuivre à l'empreinte effacée, mais bien la pièce d'or que, par la munificence du génie, les générations se passent de main en main.

LA FONTAINE ET SES FABLES.

I. — CE QUE LA FONTAINE A CONNU DE LA TRADITION ANTÉRIEURE.

Comme les mille ruisseaux épars dans une contrée se réunissent par une disposition favorable des terrains et forment une large rivière, ainsi toute l'histoire de la Fable vint s'absorber dans l'œuvre de La Fontaine.

On s'est demandé fréquemment dans quelle mesure le fabuliste du XVIIe siècle avait connu le vaste travail de ses prédécesseurs. Il en connut certainement une très-grande partie; il connut la fable indienne par le *Livre des lumières* de David Sahid d'Ispahan et par le *Specimen sapientiæ Indorum veterum* de P. Poussines, sans parler de ce qui s'en était antérieurement répandu dans les littératures européennes; il connut la fable grecque et latine, Ésope, Phèdre, Babrius dans les quatrains d'Ignatius Magister, Avianus; de plus, grâce aux copieux recueils du XVIe siècle, grâce surtout à la collection de Nevelet (1610 et 1660), il connut les barbares, Romulus, Ugobardus (anonyme), aussi bien que les humanistes, Abstemius, Faerno, etc.

Il avait lu les modernes, les Italiens, Gelli, Verdizotti, Doni; les Français, Corrozet, Guillaume Haudent, Hégemon; le latiniste Jacques Régnier. Il est évident que, malgré l'indolence qu'on se plaît à lui attribuer, il prit à cœur d'étudier ce genre de l'apologue dans toutes les productions qu'il put se

procurer. On s'aperçoit même, en cherchant les origines de ses fables, qu'il eut sous les yeux des livres qu'on ne se serait guère attendu à trouver entre ses mains, comme le *Narrationum sylva* de Gilbertus Cognatus, et d'autres lourdes compilations de l'école.

Mais ce qui est intéressant, c'est de savoir jusqu'à quel point il a été renseigné sur notre ancienne fable française, avec laquelle la fable telle qu'il l'a conçue offre un air de famille si frappant. De tous les écrivains du règne de Louis XIV, La Fontaine est celui peut-être dont les lectures remontèrent le plus haut dans notre vieille littérature. Il avait un goût prononcé pour les poëtes et les conteurs du XVI[e] siècle; Rabelais et Marot sont ses auteurs favoris, il les sait par cœur; Baïf, Louise Labbé, Bonaventure des Perriers, Noël du Fail, Guillaume Bouchet, etc., lui sont familiers. Il a même parcouru (les deux premiers vers de la fable onzième du livre IV en sont la preuve) le roman de Merlin, dans les éditions gothiques de Pierre Vérard ou de Jehan Petit.

Il va au delà du XVI[e] siècle et s'éloigne jusque dans le XV[e]; il a imité, comme on le voit dans le dernier tome de cette édition, les *Arrests d'amour* de Martial d'Auvergne et le *Blason des faulses amours* de Guillaume Alexis, contemporains de Charles VII et de Louis XI.

Mais a-t-il franchi cette limite? a-t-il abordé la littérature du moyen âge antérieure à Villon? a-t-il connu les fabliaux et les *Ysopets?*

Quelques-uns l'ont voulu soutenir. On a signalé de curieuses rencontres, par exemple le vers :

Tenoit en son bec un fromage,

qui se retrouve littéralement dans l'*Ysopet* de 1333. A dire vrai, ces rencontres peuvent fort bien avoir été fortuites. Un trait plus significatif :

Otons-nous, car il sent,

dans la fable de l'Ours et les deux Compagnons, existe déjà dans la même fable de l'*Ysopet-Avionnet* publié par M. Robert :

Il se doute qu'il ne pue.

Mais les deux auteurs n'ont fait que traduire d'une manière expressive l'*olidum credens* d'Avianus. En dernier jugement, on s'accorde à reconnaître que La Fontaine n'a pas pénétré si avant dans nos origines littéraires. Notre littérature du XIIIe siècle était alors tout entière inédite, et il est par trop invraisemblable de supposer que le poëte ait été remuer dans la poussière des bibliothèques les manuscrits que personne (sauf quelques rares érudits) ne songeait à consulter.

Il est évident d'ailleurs que, s'il avait pris cette peine, il en eût profité plus abondamment et que nous apercevrions des traces plus nombreuses de ses recherches. Il ne saurait y avoir de doute sur ce point. Il n'eût pu lire quelques-uns de nos fabliaux, quelques-unes des branches du Roman de Renard, sans en être vivement frappé, et sans nous communiquer les impressions qu'il eût ressenties de sa découverte. Il a reproduit les qualités originales des anciens trouvères sans les avoir connus, comme revivent en nous les traits d'ancêtres dont le souvenir est effacé. La Fontaine est de la vieille souche française, il en a conservé tous les dons naturels, en y joignant l'art exquis dont la Grèce est l'immortelle maîtresse.

II. — PUBLICATION DES FABLES.

Les fables de La Fontaine n'ont point paru toutes ensemble et en une seule fois. Elles ont été publiées successivement. Il est intéressant de pouvoir déterminer avec précision à quel moment le public a été en possession de telle fable ou de telle série de fables, quelle est la date authentique de la mise au jour de chacune d'elles. Quand on aura fixé cette date, il y aurait encore à se demander s'il n'est pas possible de remon-

ter parfois au delà de la publication en librairie, et de rechercher quelle a pu être l'époque de la composition de certaines fables, ou de cette première divulgation qui avait lieu au XVIIe siècle par les copies manuscrites. Mais cette recherche ne saurait avoir lieu que pour telle ou telle œuvre en particulier. C'est l'impression qui doit établir comment et à quels intervalles a été construit l'impérissable monument du fabuliste.

Voici l'ordre dans lequel les fables de La Fontaine virent le jour.

Les six premiers livres parurent d'abord dans les deux éditions de 1668, l'une in-4°, l'autre in-12, en deux volumes.

Huit fables parurent ensuite dans le recueil intitulé *Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine,* 1671, un vol. in-12.

Ces huit fables sont :

1. Le Lion, le Loup et le Renard.
2. Le Coche et la Mouche.
3. Le Trésor et les deux Hommes.
4. Le Rat et l'Huître.
5. Le Singe et le Chat.
6. Du Gland et de la Citrouille.
7. Le Milan et le Rossignol.
8. L'Huître et les Plaideurs.

Le Soleil et les Grenouilles, imitée de la fable latine du P. Commire, fut, selon une indication de M. P. Lacroix, publiée pour la première fois en 1672, chez F. Muguet, imprimeur du roi et de monseigneur l'archevêque, 3 pages in-8°, signées des initiales D. L. F.

Les deux premières parties (six premiers livres) furent réimprimées en 1678 et 1679, en même temps que deux nouvelles parties, comprenant cinq nouveaux livres (les livres VII, VIII, IX, X et XI des éditions modernes).

Les huit fables publiées en 1671 figuraient dans ces cinq nouveaux livres.

Le tout forme quatre volumes in-12 dont les deux premiers furent achevés d'imprimer le 3 mai 1678, et les deux derniers le 15 mai 1679.

Dans la séance publique de l'Académie française qui fut tenue pour la réception de Boileau, le 1er juillet 1684, La Fontaine lut la fable du Renard, du Loup et du Cheval (fable XVII, livre XII).

Dix nouvelles fables (y compris celle-là) furent publiées dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* deux volumes in-12, en 1685. Ces dix fables sont :

1. La Folie et l'Amour.
2. Le Renard, le Loup et le Cheval.
3. Le Rat, le Corbeau, la Gazelle et la Tortue.
4. La Forêt et le Bûcheron.
5. Le Renard et les Poulets d'Inde.
6. Le Singe.
7. Le Philosophe scythe.
8. L'Éléphant et le Singe de Jupiter.
9. Un Fou et un Sage.
10. Le Renard anglais.

Plus *Daphnis et Alcimadure,* qui n'y est pas présentée comme une fable, mais donnée simplement comme une imitation de Théocrite.

Parurent ensuite dans le *Mercure galant :*

Les Compagnons d'Ulysse, décembre 1690.
Les deux Chèvres, février 1691.
Le Thésauriseur et le Singe, mars 1691.
La Ligue des Rats, décembre 1692.

En 1693, la fable du Soleil et des Grenouilles était réimprimée dans le *Recueil de vers choisis,* du P. Bouhours, en même

temps que le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire y paraissait pour la première fois.

La Fontaine publia, en 1694, un nouveau volume in-12 qui avait été achevé d'imprimer le 1er septembre 1693. Ce volume comprenait les fables parues depuis 1679, soit dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, soit dans le *Mercure galant*, excepté la Ligue des Rats, laissée de côté; plus le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire, extraite du recueil du P. Bouhours auquel il n'empruntait pourtant pas le Soleil et les Grenouilles; enfin quelques fables nouvelles complétant ce qui forme aujourd'hui le douzième livre. En outre, Daphnis et Alcimadure, Philémon et Baucis, la Matrone d'Éphèse, Belphégor, les Filles de Minée, déjà mis au jour, étaient insérés entre la fable du Renard anglais et celle du Juge arbitre, de l'Hospitalier et du Solitaire, qui terminait le volume, de sorte que la table des matières les présente ainsi :

Fable 23. Le Renard anglais.
— 24. Daphnis et Alcimadure.
— 25. Philémon et Baucis.
— 26. La Matrone d'Éphèse.
— 27. Belphégor.
— 28. Les Filles de Minée.
— 29. Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

Quatre fables figurent dans les *Œuvres posthumes de La Fontaine*, publiées en 1696 par Mme Ulrich, mais elles avaient déjà été imprimées; ce sont:

1. Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

2. Les deux Chèvres.

L'une et l'autre étaient dans le volume de 1694.

3. Le Soleil et les Grenouilles.

4. La Ligue des Rats, qui parut alors pour la première fois sous le nom de La Fontaine, et qui par conséquent n'a pas été avouée par lui de son vivant.

Ces deux dernières fables ont ensuite été jointes au douzième livre par les éditeurs.

Ainsi s'est constitué le corps des fables de La Fontaine tel que nous le possédons.

III. — JUGEMENTS ET TÉMOIGNAGES SUR LES FABLES DE LA FONTAINE.

Il n'y a qu'une opinion, qu'un sentiment sur les fables de La Fontaine. C'est à peine, en effet, s'il est nécessaire de tenir compte des rares détracteurs qu'elles ont eus. Ceux de ces détracteurs qui méritent d'être signalés le seront cependant dans la revue que nous allons passer. On peut dire que ces quelques voix discordantes ne troublent pas le concert d'admiration unanime dont l'œuvre du fabuliste a été l'objet. Les jugements de la critique ne présentent entre eux que les différences de ton et d'accent résultant des modes divers d'apprécier les productions de la littérature et de l'art qui se sont succédé depuis La Fontaine jusqu'à nos jours. C'est un même thème repris avec des variations nouvelles, selon le goût et les préoccupations de chaque époque.

LES CONTEMPORAINS.

Constatons d'abord que de son vivant La Fontaine fut estimé à toute sa valeur par ses contemporains. Ce ne fut pas un poëte méconnu, non plus que Molière, Racine ni Boileau. Le goût ne faisait pas facilement fausse route dans la société française du temps de Louis XIV. Les témoignages abondent.

Avant tout, il convient de rappeler le mot de Molière à Descoteaux, un jour que Racine et Boileau avaient taquiné trop vivement le fabuliste : « Nos beaux esprits, dit-il, ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

Il y a ensuite le témoignage, souvent cité, de Mme de Sévigné, dès 1671 : « Mais n'avez-vous point trouvé jolies,

écrivait-elle à sa fille le 13 mars de cette année, les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés ? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld : nous apprîmes par cœur celle du Singe et du Chat ; » puis elle en écrit quelques vers, et ajoute : « Et le reste. Cela est peint ; et la Citrouille, et le Rossignol, cela est digne du premier tome. »

Et plus tard, à propos de la querelle de Furetière et de La Fontaine, elle qualifie d'esprits durs et farouches ceux qui n'admirent pas ce dernier ; elle déclare que nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer, et qu'elle leur ferme sa porte à jamais. « Ce que vous écrivez, dit-elle à son cousin Bussy-Rabutin, pour défendre Benserade et La Fontaine contre ce vilain factum, m'a donné une véritable joie. Je l'avois déjà fait en basse note à tous ceux qui vouloient louer cette noire satire. Je trouve que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de La Fontaine ; cette porte leur est fermée, et la mienne aussi ; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver et d'être improuvés aussi des gens d'esprit. Nous avons beaucoup de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire ; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied ; il y auroit trop d'affaires à le réparer ; et enfin nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour eux, car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. C'est le sentiment que j'aurai toujours pour un homme qui condamne le beau feu et les vers de Benserade, dont le roi et toute la cour a fait ses délices, et qui ne connoît les charmes des fables de

La Fontaine. Je ne m'en dédis point; il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui. [1] »

Enfin, sur l'ensemble de l'œuvre du fabuliste, elle s'exprime ainsi : « Les fables de La Fontaine sont divines ; on croit d'abord en distinguer quelques-unes, et, à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume pas. »

Furetière, cet ennemi de La Fontaine, dans la préface d'un volume de fables publié en 1671, avait porté sur les fables de La Fontaine le même jugement que tous les gens de goût contemporains. Après avoir parlé des fables d'Ésope et de Phèdre, il ajoutait : « Mais il n'y a personne qui leur ait fait tant d'honneur que M. de La Fontaine, par la nouvelle et excellente traduction qu'il en a faite, dont le style naïf et marotique est tout à fait inimitable et ajoute de grandes beautés aux originaux. »

Le rédacteur du *Mercure galant,* de Visé, publiant les *Compagnons d'Ulysse* dans sa livraison de décembre 1690, fait précéder cette publication de ces mots : « Il n'y a rien de plus estimé que les fables de M. de La Fontaine, et c'est avec beaucoup de justice, puisque tout ce qui a paru de lui en ce genre peut être appelé inimitable. Vous verrez par la lecture de celle que je vous envoie que, malgré l'excuse qu'il prend de son âge, les années n'ont rien diminué en lui de ce feu d'esprit qui lui a fait faire de si agréables ouvrages. »

François de Maucroix, apprenant la mort de son ami, écrivait : « Ses fables, au dire des plus habiles, ne mourront jamais et lui feront honneur dans toute la postérité. »

Daniel Huet, dans ses Mémoires latins *De rebus ad eum pertinentibus*, parle en ces termes de La Fontaine : « J'eus le bonheur, cette même année (1687), de voir s'accroître encore le nombre de mes amis. Jean La Fontaine, le spirituel, le déli-

1. Lettre du 14 mai 1686.

cieux, le malin fabuliste, avait su que je voulais voir une traduction italienne de Quintilien, faite par Horace Toscanella ; non-seulement il me l'apporta et m'en fit présent, mais il y joignit une charmante pièce de vers à mon adresse, où il se moquait des gens qui opposent et préfèrent même notre siècle à l'antiquité. En quoi il donnait une preuve de sa candeur; car, encore qu'il fût au premier rang de nos meilleurs écrivains, il aimait mieux plaider en quelque sorte contre soi-même que de frustrer les anciens de l'honneur qui leur appartient.[1] »

L'abbé de La Chambre, directeur de l'Académie française, dans sa réponse au discours de réception de La Fontaine (le 2 mai 1684), malgré les admonitions blessantes qu'il se permit, ne fut pas moins explicite relativement au génie du poëte : « L'Académie reconnoît en vous, monsieur, un de ces excellents ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle Gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France et pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles. Elle reconnoît en vous un génie aisé, facile, plein de délicatesse et de naïveté, quelque chose d'original, et qui, dans sa simplicité apparente et sous un air négligé, renferme de grands trésors et de grandes beautés. »

La Bruyère, dans son discours de réception à l'Académie française prononcé le 15 juin 1693, signale La Fontaine parmi ses nouveaux et illustres confrères ; il le caractérise ainsi : « Un autre, plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire ; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise ; qui a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. »

Charles Perrault, dans ses *Éloges des hommes illustres qui ont paru pendant ce siècle,* publiés en 1696, c'est-à-dire l'année

1. Traduction de M. Charles Nisard.

qui suivit la mort du poëte, s'exprime ainsi : « Le talent merveilleux que la nature lui donna lui a fait produire des ouvrages d'un agrément incomparable. Il s'y rencontre une simplicité ingénieuse, une naïveté spirituelle, et une plaisanterie originale qui, n'ayant jamais rien de froid, cause une surprise toujours nouvelle. Ces qualités si délicates, si faciles à dégénérer en mal et à faire un effet tout contraire à celui que l'auteur en attend, ont plu à tout le monde, aux sérieux, aux enjoués, aux cavaliers, aux dames, et aux vieillards de même qu'aux enfants. Jamais personne n'a mieux mérité d'être regardé comme original, et comme le premier en son espèce. Non-seulement il a inventé le genre de poésie où il s'est appliqué, mais il l'a porté à sa dernière perfection ; de sorte qu'il est le premier, et pour l'avoir inventé, et pour y avoir tellement excellé que personne ne pourra jamais avoir que la seconde place dans ce genre d'écrire. Les bonnes choses qu'il faisoit lui coûtoient peu, parce qu'elles couloient de source, et qu'il ne faisoit presque autre chose que d'exprimer naturellement ses propres pensées, et se peindre lui-même. Son plus bel ouvrage et qui vivra éternellement, c'est son recueil des fables d'Ésope qu'il a traduites ou paraphrasées. Il a joint au bon sens d'Ésope des ornements de son invention, si convenables, si judicieux et si réjouissants en même temps, qu'il est mal aisé de faire une lecture plus utile et plus agréable tout ensemble. Il n'inventoit pas les fables, mais il les choisissoit bien, et les rendoit presque tousjours meilleures qu'elles n'étoient. »

Perrault avait dit antérieurement :[1] « On a beau vanter le sel attique, il est de même nature que les autres sels ; il n'en diffère que du plus au moins ; mais celui de M. de La Fontaine est d'une espèce toute nouvelle, il y entre une naïveté, une surprise et une plaisanterie d'un caractère qui lui est tout particulier, qui charme, qui émeut, et qui frappe tout d'une

1. *Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde la poésie*, 1692.

autre manière. » Et, après avoir cité des exemples, il ajoute : « Il y a dans toutes ses fables une infinité de choses semblables, toutes différentes entre elles, et dont il n'y a pas une seule qui ait son modèle dans les écrits des anciens. »

Enfin, il faut rappeler la sorte d'oraison funèbre que Fénelon fit au fabuliste. Quand Fénelon eut appris que La Fontaine avait cessé d'exister, il traça de ce grand poëte un éloge en langue latine, et le donna à traduire au duc de Bourgogne, afin d'attacher un intérêt puissant à un exercice d'étude, et aussi pour faire bien comprendre à l'enfant royal toute l'étendue de la perte que la France et les lettres venaient de faire dans la personne de ce bon vieillard, que ce prince affectionnait, auquel il donnait tout ce qu'il pouvait donner, et qui amusait son jeune âge par des récits en apparence si simples et si faciles. « La Fontaine n'est plus ! dit Fénelon. Il n'est plus ! et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces naïves et les doctes muses. Pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir tous les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêt : il n'est plus, cet homme à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant ! Pleurez donc, nourrissons des muses ; ou plutôt, nourrissons des muses, consolez-vous : La Fontaine vit tout entier, et vivra éternellement dans ses immortels écrits. Par l'ordre des temps, il appartient aux siècles modernes ; mais par son génie il appartient à l'antiquité, qu'il nous retrace dans tout ce qu'elle a d'excellent. Lisez-le, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce ; si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants ; si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité ; si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux.[1] »

1. Traduction de Walkenaer. Voici le texte latin, que le traducteur n'a pas serré de près :

« Heu! fuit vir ille facetus, Æsopus alter, nugarum ludo Phædro superior,

Ces témoignages, que nous pourrions multiplier, suffisent à prouver que le XVIIe siècle reconnut complétement le génie de La Fontaine et la valeur inestimable de son œuvre principale. Passons maintenant aux appréciations successives de la critique.

J.-J. ROUSSEAU ET VOLTAIRE.

Les deux grands écrivains du XVIIIe siècle, Voltaire et Rousseau, ont été tous deux sévères pour La Fontaine. Rousseau l'a attaqué sur sa morale, en considérant surtout le livre des fables comme un livre mis habituellement entre les mains des enfants. Il soutient dans son *Émile* (livre II) que la fable du Corbeau et du Renard est pour l'enfant une leçon de basse flatterie ; que celle de la Cigale et de la Fourmi est une leçon d'inhumanité ; celle de la Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion, une leçon d'injustice ; celle du Loup maigre et du Chien gras, une leçon d'indocilité. « Composons, M. de La Fontaine, dit-il. Je me permets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet ; mais pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon

per quem brutæ animantes, vocales factæ, humanum genus edocuere sapientiam. Heu ! Fontanius interiit. Proh dolor ! interiere simul joci dicaces, lascivi risus, gratiæ decentes, doctæ camenæ ! Lugete, o quibus cordi est ingenuus lepos, natura nuda et simplex, incompta et sine fuco elegantia. Illi, illi uni per omnes doctos licuit esse negligentem. Politiori stylo quantum præstitit aurea negligentia ! Tam caro capiti quantum debetur desiderium ! Lugete, musarum alumni ! Vivunt tamen, æternumque vivent carmini jocoso commissæ veneres, dulces nugæ, sales attici, suadela blanda atque parabilis ; neque Fontanium recentioribus juxta temporum seriem, sed antiquis, ob amœnitatem ingenii adscribimus. Tu vero, lector, si fidem deneges, codicem aperi. Quid sentis ? Ludit Anacreon. Sive vacuus, sive quid uritur Flaccus, hic fidibus canit. Mores hominum atque ingenia ut Terentius ad vivum depingit. Maronis molle et facetum spirat in hoc opusculo. Heu ! quandonam mercuriales viri quadrupedum facundiam æquiparabunt ! »

pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe il ne se formera pas sur le fripon. »

Ce reproche suppose que la conscience morale n'existe pas dans l'enfant, qu'il ne sait pas discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, et qu'il ne faut pas l'habituer à faire ce discernement, même quand le succès n'est pas du bon côté ; qu'il faut lui montrer au contraire le mal toujours puni, le bien toujours récompensé. Il est évident qu'à ce point de vue la fable a souvent tort. Elle n'a point le dénoûment toujours le plus conforme à la raison et à la vertu. Comme dans la comédie, ou, pour mieux parler, comme dans la vie humaine, la leçon y ressort tantôt du triomphe de l'innocence, tantôt du triomphe même du crime et de l'impression que ce triomphe produit sur l'esprit qui le réprouve et le condamne. Dans les commentaires qui suivent chacun des livres des fables, nous indiquons, toutes les fois qu'il y a lieu, les objections qu'ont faites des moralistes exigeants ; nous relevons leur méprise, quand ils nous paraissent s'être mépris ; et parfois aussi, en deux ou trois passages, nous reconnaissons avec eux qu'une trop grande impartialité, une trop grande indifférence, si l'on veut, entre le bien et le mal, peut être reprochée à La Fontaine.

Voltaire, dans sa lettre écrite sous le nom de M. de La Visclède à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie de Pau, rend justice à La Fontaine, mais avec des restrictions :

« Il avait, dit-il, ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talents que le siècle de Louis XIV sera distingué à jamais de tous les siècles, dans notre France si longtemps grossière. Il y aura toujours de l'esprit ; les connaissances des hommes augmenteront ; on verra des ouvrages utiles. Mais des talents, je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de *Cinna*, celui d'*Iphigénie*, d'*Athalie*, de *Phèdre*, celui de l'*Art*

poëtique, celui de *Roland* et d'*Armide;* celui qui força en chaire, jusqu'à des ministres, de pleurer et d'admirer la fille de Henri IV, veuve de Charles Ier, et sa fille Henriette, Madame... Nous avons quelques comédies très-agréables; mais un Molière! je vous prédis très-hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour La Fontaine d'être mis presque à côté de tous ces grands hommes!...

« Quand je dis qu'il est presque égal, dans ses bonnes fables, aux grands hommes de son mémorable siècle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer

Maître corbeau sur un arbre perché
Tenoit en son bec un fromage,

et

La cigale ayant chanté tout l'été,

à ces vers de Cornélie qui tient l'urne de son époux :

Éternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié;

et à ceux de César :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis!

« Le Savetier et le Financier, les Animaux malades de la peste, le Meunier, son Fils et l'Ane, etc., tout excellents qu'ils sont dans leur genre, ne seront jamais mis par moi au même rang que la scène d'Horace et de Curiace, ou que les pièces inimitables de Racine, ou que le parfait *Art poëtique* de Boileau, ou que le *Misanthrope* et le *Tartuffe* de Molière. Le mérite extrême de la difficulté surmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans Racine, la perfection enfin dans un grand art, tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol

de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que La Fontaine a souvent réussi dans son petit genre autant que Corneille dans le sien. »

On pourrait répondre qu'il n'y a point de petit genre, quand le poëte est grand ; nous n'attachons plus à cette distinction des genres autant d'importance qu'on le faisait au siècle passé, et entre une tragédie, même de Racine, et une des belles fables de La Fontaine, il ne nous paraît pas y avoir cette distance incommensurable qu'apercevait Voltaire, toujours très-préoccupé de sa dignité d'auteur tragique. Pour nous, il ne s'agit pas de classer les chefs-d'œuvre entre eux, mais de les goûter et de les admirer également.

CHAMFORT ET LA HARPE.

Voltaire exprimait ainsi son jugement sur le fabuliste en 1775, l'année qui suivit le concours institué par l'Académie de Marseille pour l'éloge de La Fontaine. Ce concours avait fait grand bruit. Le prix avait été disputé par Chamfort et par La Harpe, et Chamfort l'avait emporté. Le discours de Chamfort est, en effet, plus piquant et plus spirituel que celui de La Harpe, mais il se tient plutôt dans l'appréciation générale du génie du poëte et de son style, tandis que La Harpe a fait plus nettement la part du fabuliste à côté de celle du conteur. Nous allons donc citer quelques-unes des pages de La Harpe, de préférence à l'Éloge de Chamfort, d'ailleurs plus communément reproduit dans les éditions. Voici ce qu'il dit tant dans son discours académique que dans son *Lycée* ou *Cours de littérature :*

A la moralité simple et nue des récits d'Ésope, Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connaît sa pureté, sa précision , son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu assez embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, et surchargées d'une morale prolixe, qui manque souvent

de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est surtout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez : j'y consens. Mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment souvent des résultats nouveaux, qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque presque partout une raison supérieure. Cet esprit simple et si naïf dans la narration est très-juste et souvent même très-fin dans la pensée, car la simplicité du ton n'exclut point la finesse du sens; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat et de l'allégorie la plus ingénieuse, lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des *Maximes*, au célèbre La Rochefoucauld. Je la cite de préférence, comme étant la seule qui appartienne notoirement à La Fontaine. Quoi de plus spirituellement imaginé pour louer un livre d'une philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain, qui craint tous les miroirs, qu'il n'a jamais trouvés assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits tels qu'ils sont; dont il veut enfin s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce que l'on appelle esprit? Oh! qu'il possédait un don plus éminent et plus précieux! cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte, en paraissant s'y intéresser si véritablement, ce charme singulier qui naît de l'illusion complète où il paraît être, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des monarchies et des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse; et qui n'aimerait à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a

transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi lion un Louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des courtisans, des médecins; et quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade absent, le renard, il est clair qu'il a assisté *au coucher*, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé : c'est un art inconnu à tous les fabulistes. Ce sérieux si plaisant ne l'abandonne jamais : jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies; c'est toujours *nosseigneurs les ours, nosseigneurs les chevaux, sultan léopard, dom coursier*, et *les parents du loup, gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire*. Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il se fait leur concitoyen, leur ami, leur confident? oui, sans doute, leur ami : il les aime, il entre dans tous leurs intérêts, il met la plus grande importance à leurs débats. Écoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier : est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie; on y invoque les dieux hospitaliers. C'est ainsi qu'il excite en nous ce rire de l'âme que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose, ou gravement occupé de bagatelles. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer La Fontaine. Écoutez cette bonne vache se plaignant de l'ingratitude du maître qu'elle a nourri de son lait :

Enfin me voilà seule : il me laisse en un coin,
Sans herbe. S'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il pu jamais pousser plus loin
L'ingratitude?

Est-ce qu'on ne plaint pas cette pauvre bête? N'est-ce pas là ce qu'elle dirait si elle pouvait dire quelque chose?

La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartuffe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il *l'aime comme ses yeux*, et qu'il était sorti pour *aller faire sa prière aux dieux, comme tout dévot chat en use les matins?* Dans cette fable admirable des *Animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'âne? Comme toutes

les circonstances sont faites pour atténuer sa faute, qu'il semble vouloir aggraver si bonnement!

> En un pré de moines passant,
> La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
> Quelque diable aussi me poussant,
> Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Et ce cri qui s'élève :

> Manger l'herbe d'autrui!...

L'herbe d'autrui! comment tenir à ces traits-là? On en citerait mille de cette force. Mais il faut s'en rapporter au goût et à la mémoire de ceux qui aiment La Fontaine : et qui ne l'aime pas?

Comment se fait-il que cet homme, qui paraissait si indifférent dans la société, fût si sensible dans ses écrits? A quel point il la possède, cette sensibilité, l'âme de tous les talents; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui est faite pour la tragédie, pour l'épopée, pour tous les grands ouvrages de l'imagination; mais cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenait si bien au genre d'écrire qu'il avait choisi, qui se fait apercevoir à tout moment dans sa composition, toujours sans dessein, jamais sans effet, et qui donne à tout ce qu'il a écrit un attrait irrésistible! Quelle foule de sentiments aimables répandus partout! Partout l'épanchement d'une âme pure, et l'effusion d'un bon cœur. Avec quelle vérité pénétrante il parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié! Qui ne voudrait être l'ami d'un homme qui a fait la fable des *Deux Amis?* Se lassera-t-on jamais de relire celle des *Deux Pigeons,* ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donnerait la palme sur tous les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avait la confiance de juger ou la force de choisir? Qu'elle est belle, cette fable! qu'elle est touchante! que ces deux pigeons sont un couple charmant! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux! comme on s'intéresse aux aventures du pigeon voyageur! quel plaisir dans leur réunion! que de poésie dans leur histoire! Et lorsque ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a

goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie! quel besoin d'aimer! on croit entendre les soupirs de Tibulle...

Je ne crois pas qu'on trouve dans La Fontaine, du moins dans les écrits qui ont consacré son nom, une ligne qui sente la recherche ou l'affectation. Il ne compose point; il converse : s'il raconte, il est persuadé; s'il peint, il a vu : c'est toujours son âme qui s'épanche, qui nous parle, qui se trahit. Il a toujours l'air de nous dire son secret et d'avoir besoin de le dire. Ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, tout naît du moment. Rien n'est appelé, rien n'est préparé. Tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile et familier : il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style. Il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poëte par l'expression, ce qu'il a vu de ressources dans notre langue, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule de locutions aussi nouvelles qu'elles sont heureusement figurées. Combien n'y en a-t-il pas dans la seule fable du Chêne et du Roseau! Veut-il peindre l'espèce de frémissement qu'un vent léger fait courir sur la superficie des eaux :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau.....

Ce mot de *rider* offre la plus parfaite ressemblance. Veut-il exprimer les endroits bas et marécageux où croissent ordinairement les roseaux :

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

S'agit-il de peindre la différence de l'arbuste fragile au chêne robuste, peut-elle être mieux représentée que dans ce vers d'une précision si expressive :

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Un vent d'orage, un vent impétueux et destructeur peut-il

être plus poétiquement désigné que dans cet endroit de la même fable :

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

Quelle tournure élégamment métaphorique dans ces deux vers sur les illusions de l'astrologie! Celui qui a tout fait, dit le poëte,

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieusement la langue; aucun surtout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie, qu'on reproche à notre versification, chez lui disparaît absolument : ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose et entremêle si habilement ses rimes, que le retour des sons paraît une grâce, et non pas une nécessité. Nul n'a mis dans le rhythme une variété si pittoresque; nul n'a tiré autant d'effets de la césure et du mouvement des vers : il les coupe, les suspend, les retourne comme il lui plaît. L'enjambement, qui semble réservé aux vers grecs et latins, est fort commun dans les siens, et ne serait pas un mérite s'il ne produisait des beautés; car s'il est vicieux dans le style soutenu, à moins qu'il n'ait un dessein bien marqué et bien rempli, il est permis dans le style familier, et tout dépend de la manière de s'en servir. J'avouerai aussi que les avantages que je viens de détailler dans la versification de La Fontaine tiennent originairement à la liberté d'écrire en vers de toute mesure, et aux priviléges d'un genre qui admet tous les tons : il ne serait pas juste d'exiger ce même usage de la langue et du rhythme dans la poésie héroïque et dans les sujets nobles. Mais aussi tant d'autres ont écrit dans le même genre que La Fontaine! pourquoi ont-ils si rarement approché de cette espèce de poésie? C'est lui qui possède éminemment cette harmonie imitative des anciens qu'il nous est si difficile d'atteindre : et l'on ne peut s'empêcher de croire, en le

lisant, que toute sa science en cette partie est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme, si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentiments, toutes les idées, tous les personnages ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. De lourds calculateurs aimeront mieux peut-être y voir des sons combinés avec un prodigieux travail; mais le grand poëte, l'enfant de la nature, La Fontaine aura plus tôt fait cent vers harmonieux que des critiques pédants n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Telle est la critique du XVIIIe siècle; elle dit à peu près tout ce qu'on a dit depuis, mais elle le dit en effleurant son sujet; elle se tient à la surface, elle ne pénètre pas dans les entrailles et ne fait pas de l'anatomie, comme on le veut à présent.

J. JOUBERT.

L'esprit qui, à la fin du dernier siècle, anima la Révolution française chercha à se reconnaître dans les fables et voulut voir un précurseur en La Fontaine. Il l'associa à Molière dans ce rôle auquel le Bonhomme se prêtait assez mal. Un fragment de M. J. Joubert offre à la fois un exemple de ces interprétations caractéristiques et de la contradiction qu'elles rencontrèrent bientôt :

Il n'est pas bon de donner à certains mots une valeur qu'ils n'ont pas et un sens qu'ils ne sauraient avoir, comme on l'a fait récemment du vers de La Fontaine :

Notre ennemi, c'est notre maître,

en disant de Louis XIV :

Il craint même, étrange faiblesse!
L'Homère du peuple bêlant,
Et mon La Fontaine le blesse
D'un mot de son âne parlant.

La fable de l'Ane et du Vieillard est plus ancienne que l'his-

toire. Connue en Grèce sous le nom d'Ésope, elle l'est, en Orient et aux Grandes-Indes, sous ceux de Lokman et de Pilpay. Elle a, de temps immémorial, circulé dans le monde, sans y causer aucun désordre, et sans inquiéter les esprits les plus ombrageux. Ni Crésus, ni Cyrus, ni Aureng-Zeb, ni Chah-Abbas, ni aucun potentat connu avant l'année 1700, ne s'en sont trouvés offensés. Il ne nous paraît pas probable que Louis XIV en ait eu peur, ni que le naïf La Fontaine ait fait trembler ce monarque pour un vers mal interprété, lui qui ne put fâcher personne lorsqu'il le voulut faire, et qui, malgré les trois querelles célèbres dans sa vie, n'eut jamais un seul ennemi qui ne l'appelât le *Bonhomme,* même après qu'il s'était vengé. Tant il se montra peu terrible dans ses plus vifs ressentiments! tant il eut un génie heureux! tant sa bonté fut fortunée! On dénigre l'enfant des Muses,

Un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise,

quand, pour lui faire honneur sans doute, mais à tort et à contretemps, on l'érige ainsi tout à coup en épouvantail politique. On dégrade un monarque illustre en le frappant d'un tel effroi. On déguise l'esprit du temps et on le fait méconnaître, lorsqu'on place sous un tel règne de pareils effarouchements. Le mot de l'âne n'attaque pas les empereurs plus que les pâtres, ni les rois plus que les meuniers. En se l'appliquant à lui seul, Louis XIV eût commis une usurpation dont son grand sens le rendit toujours incapable. Tous les âniers de son royaume y avaient autant de droits que lui; il tombe sur tout ce qui est maître, et qui ne l'est pas dans ce monde? L'aveugle est maître de son chien et, comme dit notre proverbe, charbonnier est maître chez soi. C'est, dans le monde, un mot d'humeur qu'exhale, dans ses lassitudes, la servitude impatientée, et qu'on lui pardonne aisément. C'est, en littérature, un mot comique par son genre qui est subalterne. C'est, dans l'auteur français, un mot plaisant, car La Fontaine l'égaya avec un art qui lui est propre, lorsqu'il donna à l'animal qui profère cet apophthegme, et dont la bouche le décrie, il faut l'observer en passant, une épithète qui est gaillarde et la bonne humeur d'un gourmand. Ce mot sert de pendant à

l'adage bourgeois : « Nos valets sont nos ennemis. » Ils se balancent et se contiennent l'un par l'autre. Le premier n'est pas plus un signe de rébellion que le second un signe d'oppression et de tyrannie. Ce sont des mots de situation, et non pas de doctrine; mots très-abusifs, très-malsonnants, mais sans aucune conséquence. En leur donnant de l'importance et une sorte de dignité, on s'expose à les introduire dans la société par l'histoire, et à les mettre ainsi à la portée de deux sortes d'esprits, qui peuvent être amusants, mais dont il ne faut pas entretenir la manie : je veux dire ceux qu'une bile mal réglée rend frondeurs par tempérament et ceux dont la légèreté, comme a si bien dit Saint-Lambert,

> Craint le pilote et non l'orage.

Gardons-nous d'ôter aux hommes un des plus grands plaisirs du bon sens et de la raison, celui d'admirer ce qu'il y a de plus beau dans les spectacles politiques, l'autorité suprême en des mains fortes et capables de la porter. Quand le XVII[e] siècle n'eût pas été éloigné par sa morale et par ses mœurs de faire servir la sagesse à blesser ceux qu'il respectait, il en eût été détourné par l'excellence de son goût. Tout ce que la disposition à l'insulte produit n'est jamais beau que d'une sorte de beauté sombre et qui ne peut donner un plaisir parfait ni à l'écrivain qui l'a produit, ni au lecteur même qui l'admire. En faisant cet emploi de leur talent, les écrivains de ce temps n'auraient pu se contenter. Aussi évitaient-ils avec soin ce genre de mérite, que leurs successeurs ont tant recherché. Auteur aussi modeste, lorsqu'à la fin de son livre, il disait de la leçon qui le termine :

> Je la présente aux rois, je la présente aux sages,

qu'habitant paisible du monde et citoyen soumis à la loi de tous les pays, lorsqu'à propos d'un autre âne et des deux voleurs il écrivait :

> L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
> Les voleurs sont tel et tel prince,
> Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois;
> Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois ;

La Fontaine fut de tous les hommes de son temps le moins enclin à tout attentat, même indirect, contre la majesté royale. Incapable de cet orgueil qui se repaît de sa propre audace et se sert à lui-même de spectacle, et de ce courage qui n'est que la peur surmontée d'un danger créé à plaisir, il ne songeait qu'à exprimer l'utile et l'agréable, sans aucun retour sur lui-même et sans aucune application directe. Le fablier se couvrit de ses fleurs, exhala ses parfums et porta ses fruits, sans blesser jamais d'aucune épine les mains qui s'empressaient à les cueillir.

M. D. NISARD.

Les années de la Restauration honorèrent La Fontaine par de grands travaux d'érudition, notamment par les éditions et la Biographie de Walkenaer, par l'importante publication de A. C. M. Robert. [1] C'était encore une excellente manière de faire l'éloge du poëte. Arrivons à de nouvelles manifestations de la critique et montrons-en d'abord l'expression la plus conforme à la tradition classique, celle qui continue doctrinalement l'école du XVIIIe siècle, en scrutant et approfondissant davantage les mêmes idées. M. Désiré Nisard, dans son *Histoire de la littérature française,* parle ainsi des fables de La Fontaine :

Faire de la fable un drame à cent actes divers, c'était la créer. La fable appartient à La Fontaine comme la comédie à Molière : l'idée en est venue après la chose. Tâchez donc de penser à la fable sans rencontrer La Fontaine! Il n'est pas d'ouvrages de l'esprit où notre diversité infinie de goûts ne trouve quelque chose à désirer ou à regretter : Molière même n'a pas contenté tout le monde. Il s'est vu des délicats, Fénelon par exemple, à

1. *Fables inédites des XIIe XIIIe et XIVe siècles et Fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient, avant lui, traité les mêmes sujets,* 1825. Les textes du moyen âge que renferme cette publication ont besoin d'être revus sur les manuscrits. Un autre *Ysopet* a été publié en 1834, d'après un manuscrit de chartes du XIIIe siècle.

qui l'art du *Misanthrope* et de *Tartuffe* a laissé des scrupules. Est-il quelqu'un que La Fontaine n'ait pas comblé? Je ne parle ni de Lessing ni de l'Allemagne : c'est un pays d'où il nous est venu des attaques contre Molière. L'idéal effarouche des esprits jaloux d'une liberté de spéculation illimitée; ils s'en défient comme d'une règle.

C'est par la forme dramatique que La Fontaine plaît si universellement. Comme il n'est pas de plaisir d'esprit plus vif que celui du théâtre, le livre qui nous donne quelque image de la scène est sûr de nous attacher. Le recueil de La Fontaine est un théâtre où nous voyons représentés en raccourci tous les genres de drame, depuis les plus élevés, la comédie et la tragédie, jusqu'au plus simple, le vaudeville. Les lecteurs sont spectateurs, et toutes les émotions qu'on éprouve au théâtre, la fable nous les donne en petit; émotions douces, en deçà du rire et des larmes, quoique telle fable gaie nous fasse plus que sourire, et que plus d'un visage se soit mouillé en lisant *les deux Pigeons*.

La curiosité est tenue en éveil par les incidents, dans la fable comme dans le drame. Les événements y sont plus réduits, les passions s'y précipitent plus vite, les discours y sont moins longs; mais cette loi du drame, qui, par des routes plus ou moins détournées, fait arriver chacun à ce qu'il a mérité, y est observée exactement et l'on y goûte à la fois un plaisir de surprise en la voyant contrariée, un plaisir de raison quand elle s'accomplit. Il est cependant telle de ces petites pièces dont le dénoûment nous laisse une impression de mélancolie, parce que le bien y a le dessous. Je ne vois là qu'une ressemblance de plus avec la vie. C'est pour réparer les échecs du bien dans ce monde qu'après la justice des événements humains, d'où le drame tire son principal intérêt, il en est une autre pour toutes les iniquités impunies, en laquelle l'homme croit et espère.

La forme dramatique n'est pas la seule dont se serve La Fontaine. Il craindrait qu'on ne s'en lassât, ou plutôt, en suivant son plaisir, et par cet instinct qui lui fait deviner le tour qui convient à chaque chose, il y mêle des formes de plusieurs sortes. Plus d'une fable n'est qu'un récit sans interlocuteur et sans dialogue. D'autres sont mélangées de description et de récit. Souvent le poëte intervient de sa personne, comme un auteur qui

interromprait les comédiens pour dire son avis sur la pièce : il s'amuse de ses propres inventions; il se met lui-même en scène; il sourit; il se plaint doucement; il regrette les années qui s'envolent. Que ne lui passerait-on pas? Il a rendu le *moi* aimable. C'est du caprice; mais ce caprice se montre si à propos et si en passant, qu'on est tenté de prendre le caprice pour une des lois du genre. Tel est le privilége du génie; la physionomie même par laquelle le génie est une personne, l'humeur, l'abandon y paraissent autant de conditions de la fable.

A des formes si variées l'uniformité d'un mètre unique n'eût pas suffi. La Fontaine y emploie des vers de toutes les mesures. C'est en ce point surtout qu'il s'est montré oseur. Je ne sache pas, avant lui, d'ouvrage populaire écrit en vers de tous les mètres. L'histoire littéraire en trouverait peut-être quelque échantillon médiocre dans des recueils ignorés. A l'époque où La Fontaine composa ses premiers poëmes, l'usage était d'écrire chaque ouvrage en vers, petits ou grands, soit dans la même mesure, soit en strophes formées symétriquement de vers inégaux. La Fontaine devait imaginer un mètre particulier pour ses fables. Ce mètre est une combinaison de tous les mètres, libre, mais non capricieuse, et distribuée avec un goût exquis.

Voilà sans doute un des plus grands charmes de La Fontaine. Le vers s'allonge ou s'accourcit, non pas au hasard, mais d'après des convenances très-délicates. Pour une description, pour un tableau, pour un récit où les événements n'ont pas à se presser, c'est d'ordinaire le grand vers de douze syllabes. L'esprit se prête alors à sa pompe et se met à son pas. Dans le dialogue, dans le récit pressé, ou quand le poëte y jette quelque réflexion, ce sont tous les mètres alternativement, mais sans confusion : l'alexandrin, en général, pour les choses importantes; le petit vers, pour les indifférentes; le vers de deux syllabes, si vers il y a, pour finir le sens. On croirait qu'un dessein profond a coupé ou allongé ses vers, et il est telle fable qui supporterait cette analyse effrayante. Mais ne raffinons pas. La Fontaine n'a pas dû, pour chaque vers, chercher le rapport de la pensée avec la longueur du mètre. Plus d'un vers s'est présenté tout fait à son esprit, dans l'inspiration, petit ou grand, à la place où il convenait, et il est allé s'y mettre de lui-même sans que le poëte l'eût

d'abord mesuré. Tout a contribué à cet arrangement, l'instinct, le goût délicat et rapide, le dessein, l'humeur, tout, sauf la paresse; car on sait que, pour aimer beaucoup le dormir et le rien faire, La Fontaine ne se ménageait pas au travail; sa paresse, dans l'intervalle de ces charmants chefs-d'œuvre, pourrait bien n'avoir été que du repos bien gagné.

La Fontaine n'a pas seulement connu notre fond; il a su de quelle manière et dans quelle mesure nous sommes attentifs. Les autres poëtes, soit dessein, soit par la loi de leurs genres, semblent vouloir exciter l'attention ou la tenir éveillée : lui se soumet à tous ses caprices. Nous ne savons pas s'il nous mène ou s'il nous suit. Il n'y a pas de poésie humaine qui nous donne plus d'aise, qui nous enveloppe plus doucement, qui nous domine plus en paraissant nous obéir.

Il est vrai qu'il n'y a pas de genre d'ouvrage qui s'accommode mieux que la fable à notre humeur de chaque moment. On ne lit pas une tragédie dans toute disposition d'esprit, ni même une comédie, quoique nous y soyons plus souvent prêts qu'à la tragédie. Mais en quel moment la fable n'est-elle pas la bienvenue? Nous savons ce qu'elle va nous demander. Elle nous laissera où elle nous a pris. C'est une distraction bonne en toute occasion, et qui ne donne pas, même aux plus paresseux, la peur d'avoir à apprendre quelque chose; le profit ne s'y annonce pas, il s'y glisse sous le plaisir. Les autres genres nous tendent plus ou moins l'esprit; c'est même là leur propriété et leur puissance.

Mais, si cette ardeur d'attention est trompée, quel risque que l'esprit trop tendu ne revienne sur lui-même avec déplaisir! La fable ne court pas ce danger; elle ne prétend que caresser notre esprit, et, en quelque position qu'elle le trouve, elle se garde bien de le déranger. Ce lui est même une bonne chance d'avoir affaire à un lecteur nonchalant; elle est bien sûre de s'en faire un ami en occupant sa paresse sans la troubler.

Est-ce bien de la fable que je parle, ou de La Fontaine? Le genre et le poëte se confondent. Quand je crois analyser le genre, c'est le poëte que je contemple.

Ces effets de la fable, dans le poëte qui la personnifie, m'amènent à considérer la cause la plus générale, la plus intime peut-

être de sa popularité, sa morale. Mais qu'est-ce que la morale de La Fontaine? La Fontaine a-t-il une morale? Ne donnons-nous pas ce nom à sa science profonde de la vie, science qui n'accuse ni ne condamne, qui n'absout pas non plus, mais qui fait voir toutes choses au plus vrai, et qui en porte des jugements dont peuvent s'autoriser également les gens sévères pour condamner, les indulgents pour absoudre? L'impartialité de cette morale lui ouvre toutes les consciences. Comme elle conseille et ne censure pas, elle ne rencontre ni objections ni défiances. Si La Fontaine blâme les abus, c'est sans aigreur, et peut-être avec l'arrière-pensée qu'ils ne sont guère moins nécessaires et vénérables que les bonnes choses. Sa sagesse n'est jamais grondeuse et ne quitte guère le ton de la réflexion oisive. Peu s'en faut qu'avant de vous blâmer, il ne vous demande si vous ne le trouvez pas trop sévère.

Si sa morale est si charmante, c'est qu'elle ne croit pas toujours à son efficacité, et qu'elle avoue ne pas connaître autant de remèdes qu'il y a de maladies. Quelquefois elle se cherche elle-même, mais sans subtiliser, sans faire d'effort pour se trouver :

> Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
> Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
> J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse. [1]

La morale qui décide, qui n'hésite pas, eût-elle raison, risque parfois d'effaroucher. Mais où ne réussit pas la morale qui abdique?

Tout ce qui d'ailleurs est bon à savoir et à pratiquer en morale domestique, l'indifférence pour les faux biens, l'attachement modéré aux vrais, rien de trop, [2] la discrétion, l'indulgence, le prix des vrais amis, la bienfaisance, toutes ces choses sont rendues aimables dans ses fables. Cette sagesse, au lieu d'être dogmatique, est douce et sereine; elle paraît plutôt la volupté d'un esprit excellent et d'un cœur droit qu'une conquête inquiète de la raison sur les mauvais penchants; elle n'est accom-

1. Livre XII, 2.
2. C'est le titre d'une de ses fables, livre IX, fable XI.

pagnée d'aucune colère contre ceux qui ne la pratiquent pas; aussi ne l'aperçoit-on pas toujours, mais on la sent. Examinez-vous après une lecture de La Fontaine; et s'il ne vous a pas fort ému contre vos défauts, du moins vous a-t-il doucement encouragé à être homme de bien.

Ce jugement est la dernière et la plus complète expression de la critique classique. Il nous faut voir à présent les écrivains qui ont apporté dans l'appréciation du fabuliste certains accents plus modernes et qui se sont moins défendus, comme dirait M. Nisard, d'avoir des complaisances au tour d'esprit de leur temps.

M. SAINT-MARC GIRARDIN.

M. Saint-Marc Girardin, tout fidèle qu'il est au XVII[e] siècle, est de ces écrivains. Écoutons quelques-unes de ses réflexions:

On a fait de La Fontaine, dit-il, un personnage singulier, moitié grand homme et moitié idiot, distrait, insouciant, paresseux, à qui un dieu complaisant envoie je ne sais combien de beaux vers, dont le poëte lui-même ne se doute pas. Ce personnage est une fiction. La Fontaine connaît son propre génie; il aime même à le définir et à l'expliquer, sans y mettre trop de modestie. Non-seulement il explique son génie et parle volontiers de l'ingénuité de son talent; il explique aussi sa manière de travailler, car il travaillait, et beaucoup, mais à sa façon, et sans trop de suite; surtout grand ami des anciens, et ne les quittant pas aisément, dès qu'il s'était mis à les lire. Personne, au XVII[e] siècle, après Fénelon, ne sent et n'estime les anciens mieux que ne fait La Fontaine, et non-seulement les poëtes qui pouvaient avoir avec lui quelque parenté de génie ou de goût, mais les philosophes comme Platon, mais les orateurs comme Démosthènes.

Personne, au XVII[e] siècle, non plus, n'a mieux compris et mieux exprimé le charme de la beauté et de la grâce que La Fontaine.

Avec cet heureux don qu'il avait de tout sentir et de tout

aimer, La Fontaine a renouvelé l'apologue. L'apologue antique ne s'intéressait qu'au sens et à la moralité; point au récit, point aux personnages. Il ne s'agissait que d'enseigner une vérité morale et de l'enseigner d'une façon vive et spirituelle. Peu importait l'aventure et peu les personnages. La Fontaine changea tout. Il se mit à se prendre d'intérêt pour les bêtes, pour les arbres, pour tout enfin; ou plutôt il prit intérêt à l'homme, qui est le vrai héros de toutes ses fables sous des noms divers, tantôt loup et tantôt agneau, tantôt chien et tantôt renard, tantôt cerf et tantôt cheval, mais toujours homme, c'est-à-dire victime de ses fautes et dupe de sa vanité.

Ce qui me frappe dans La Fontaine et dans le tour nouveau qu'il a donné à l'apologue, ce n'est pas seulement qu'il en a fait un conte et un drame, au lieu de le laisser ce qu'il était, je veux dire une moralité plus ou moins bien amenée; c'est le don vraiment merveilleux qu'il a d'animer la nature, de l'entendre, de la faire parler. L'entretien de La Fontaine avec les bois, les arbres, les eaux, avec toutes choses enfin, ce qu'il en entend, ce qu'il en répète, a quelque chose de profond et de mystérieux, sans que pourtant cet entretien cesse jamais d'être clair et aimable, sans que la pensée et le sentiment du poëte aillent jamais se perdre dans la contemplation mystique et confuse des grandeurs de l'univers :

> Oui, tout parle dans l'univers;
> Il n'est rien qui n'ait son langage,

dit La Fontaine. Mais, selon les interprètes, ce langage est tantôt vague et confus, tantôt gracieux ou élevé.

Il ne se cherche pas lui-même dans les plantes et dans les animaux qu'il fait parler; il y cherche l'homme et les passions générales de l'humanité. Il ne demande pas à la nature le secret de son génie et de son cœur, comme une énigme qui doit intéresser l'univers; il lui demande des emblèmes et des figures pour peindre les mœurs de l'homme; et si, pendant qu'il cause avec ses bêtes des champs et des bois, La Fontaine, par le don heureux qu'il a de tout sentir, sent qu'il y a, dans cette grande et belle nature, un charme qui l'attire; s'il trouve que l'univers

a un langage, et s'il jouit de l'entendre, ce n'est pas le petit moi, le moi inquiet et vaniteux, le moi mélancolique et mécontent qu'il essaye de retrouver dans l'univers et qu'il s'efforce de grandir : il cherche ce que j'appellerai le grand moi, c'est-à-dire la vie morale de l'homme et de la nature, vie pleine de grâce et de beauté, vie pleine de doux sons, de douces odeurs et de beaux jours, qu'il aime à chanter en même temps qu'il cause avec ses bêtes :

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduit en langage des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.

M. Saint-Marc Girardin a publié, sur *La Fontaine et les fabulistes*, deux volumes qu'il faudrait extraire du commencement jusqu'à la fin. Mieux vaut conseiller de les lire.

M. SAINTE-BEUVE.

Au tour maintenant de M. Sainte-Beuve. M. Sainte-Beuve a consacré deux articles à La Fontaine : l'un date de 1829, on le trouve dans le premier volume des *Portraits littéraires ;* l'autre est de 1853, il termine le tome septième des *Causeries du lundi*. Au premier de ces articles nous empruntons les deux pages suivantes :

Ce qu'est La Fontaine dans le *conte*, tout le monde le sait ; ce qu'il est dans la *fable*, on le sait aussi, on le sent ; mais il est moins aisé de s'en rendre compte. Des auteurs d'esprit s'y sont trompés ; ils ont mis en action, selon le précepte, des animaux, des arbres, des hommes, ont caché un sens fin, une morale saine sous ces petits drames, et se sont étonnés ensuite d'être jugés si inférieurs à leur illustre devancier ; c'est que La Fontaine entendait autrement la fable. J'excepte les premiers livres, dans lesquels il montre plus de timidité, se tient davantage à son petit récit, et n'est pas encore tout à fait à l'aise dans cette forme qui

s'adaptait moins immédiatement à son esprit que l'élégie ou le conte. Lorsque le second recueil parut, contenant cinq livres, depuis le sixième jusqu'au onzième inclusivement, les contemporains se récrièrent, comme ils font toujours, et le mirent fort au-dessous du premier. C'est pourtant dans ce recueil que se trouve au complet la fable, telle que l'a inventée La Fontaine. Il avait fini évidemment par y voir surtout un cadre commode à pensées, à sentiments, à causerie ; le petit drame qui en fait le fond n'y est plus toujours l'essentiel comme auparavant ; la moralité de quatrain y vient au bout par un reste d'habitude ; mais la fable, plus libre en son cours, tourne et dérive, tantôt à l'élégie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte : c'est une anecdote, une conversation, une lecture, élevées à la poésie, un mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse. La Fontaine est notre seul grand poëte personnel et rêveur avant André Chénier. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son âme, de ses caprices et de ses faiblesses. Son accent respire d'ordinaire la malice, la gaîté, et le conteur grivois nous rit du coin de l'œil, en branlant la tête. Mais souvent aussi il a des tons qui viennent du cœur et une tendresse mélancolique qui le rapproche des poëtes de notre âge. Ceux du XVIe siècle avaient bien eu déjà quelque avant-goût de rêverie ; mais elle manquait chez eux d'inspiration individuelle, et ressemblait trop à un lieu commun uniforme, d'après Pétrarque et Bembe. La Fontaine lui rendit un caractère primitif d'expression vive et discrète ; il la débarrassa de tout ce qu'elle pouvait avoir contracté de banal ou de sensuel : Platon, par ce côté, lui fut bon à quelque chose comme il l'avait été à Pétrarque ; et quand le poëte s'écrie dans une de ses fables délicieuses :

> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
> Ai-je passé le temps d'aimer ?

ce mot *charme*, ainsi employé en un sens indéfini et tout métaphysique, marque en poésie française un progrès nouveau qu'ont relevé et poursuivi plus tard André Chénier et ses successeurs. Ami de la retraite, de la solitude, et peintre des champs, La Fontaine a encore sur ses devanciers du XVIe siècle l'avantage d'avoir

donné à ses tableaux des couleurs fidèles qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blés où se promène de grand matin le maître et où l'alouette cache son nid; ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde; ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la rosée et parfument de thym leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie; j'en reconnais les fermes avec leurs mares, avec les basses-cours et les colombiers; La Fontaine avait bien observé ces pays, sinon en maître des eaux et forêts, du moins en poëte; il y était né, il y avait vécu longtemps, et, même après qu'il se fut fixé dans la capitale, il retournait chaque année vers l'automne à Château-Thierry, pour y visiter son bien et le vendre en détail; car *Jean,* comme on sait, *mangeait le fonds avec le revenu.*

Le second article de M. Sainte-Beuve fut écrit à propos d'une violente sortie qu'avait faite le poëte Lamartine contre La Fontaine dans le premier numéro du journal *le Conseiller du peuple* (janvier 1850).

Je n'ai pas la prétention, dit M. Sainte-Beuve, de classer les fables de La Fontaine; ce serait en méconnaître l'esprit et attenter à leur diversité. Mais, au premier rang dans l'ordre de la beauté, il faut placer ces grandes fables morales *le Berger et le Roi, le Paysan du Danube,* où il entre un sentiment éloquent de l'histoire et presque de la politique; puis ces autres fables qui, dans leur ensemble, sont un tableau complet, d'un tour plus terminé, et pleines également de philosophie, *le Vieillard et les trois Jeunes Hommes, le Savetier et le Financier,* cette dernière parfaite en soi comme une grande scène, comme une comédie resserrée de Molière. Il y a des élégies proprement dites : *Tircis et Amarante,* et d'autres élégies sous forme moins directe et plus enchanteresse, telles que *les Deux Pigeons.* Si la nature humaine a paru souvent traitée avec sévérité par La Fontaine, s'il ne flatte en rien l'espèce, s'il a dit que l'enfance est *sans pitié* et que la vieillesse est *impitoyable* (l'âge mûr s'en tirant chez lui comme il peut), il suffit, pour qu'il n'ait point calomnié l'homme et qu'il

reste un de nos grands consolateurs, que l'amitié ait trouvé en lui un interprète si habituel et si touchant. Ses *Deux Amis* sont le chef-d'œuvre en ce genre; mais, toutes les autres fois qu'il a eu à parler de l'amitié, son cœur s'entr'ouvre, son observation railleuse expire; il a des mots sentis, des accents ou tendres ou généreux, comme lorsqu'il célèbre dans une de ses dernières fables, en Mme Harvey,

> Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
> Et les affaires et les gens,
> Une humeur franche et libre, et *le don d'être amie*
> *Malgré Jupiter même et les temps orageux.*

C'est quand on a lu ainsi dans une journée cette quantité choisie des meilleures fables de La Fontaine, qu'on sent son admiration pour lui renouvelée et rafraîchie, et qu'on se prend à dire avec un critique éminent : « Il y a dans La Fontaine une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français. [1] »

Mais, laissant de côté ces choses connues, j'ai à cœur aujourd'hui de revenir sur la plus grande attaque qui ait été portée à la réputation de La Fontaine, et de discuter un moment l'opinion de M. de Lamartine.

C'est dans une page détachée de ses *Mémoires* que le célèbre poëte moderne, parlant des premiers livres qu'on lui donnait à lire dans son enfance, s'est exprimé ainsi : « On me faisait bien apprendre aussi par cœur quelques fables de La Fontaine; mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs, ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel... » J'abrége cette page injurieuse et je n'y veux voir que ce qui y est en effet, l'antipa-

1. *Pensées* de M. Joubert.

thie des deux natures et le conflit des deux poésies. Réduisant l'opinion de M. de Lamartine à son véritable sens, j'y cherche moins encore une erreur de son jugement qu'une conséquence de sa manière d'être et de sentir.

Voltaire, voulant expliquer le peu de goût de Louis XIV pour La Fontaine, a dit : « Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle. Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de La Fontaine comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements. » C'est à une antipathie de ce genre qu'il faut rapporter l'anathème lancé par M. de Lamartine contre La Fontaine. Lui aussi, il a naturellement le goût noble, celui de l'harmonie régulière et des grandes lignes en tout genre. Et de plus M. de Lamartine représente une poésie sentimentale, élevée, un peu métaphysique, qui était nouvelle en France au moment où il parut, et qui se trouvait opposée à l'esprit français en ce que celui-ci a toujours eu de positif, de malin, de moqueur.

Qu'on veuille bien se retracer avec netteté la différence des deux races : d'une part, nos vieux Gaulois, nos auteurs de contes et de fabliaux, Villon, Rabelais, Régnier, et tous ceux, plus ou moins connus, dont l'esprit vient se résumer et se personnifier en La Fontaine comme en un héritier qui les couronne et les rajeunit, si bien qu'on le peut définir le dernier et le plus grand des vieux poëtes français, l'Homère en qui ils s'assemblent une dernière fois librement et se confondent. D'une autre part, il y a eu en France, à divers moments, des tentatives pour introduire et naturaliser le genre élevé, romanesque, sentimental : mais toujours ce genre, après une vogue passagère, a plus ou moins échoué et a été sacrifié en définitive : l'esprit de la race gauloise première a prévalu. On a eu, du temps de d'Urfé, un essai de roman qui rappelle à quelques égards le genre métaphysique et analytique moderne. Cet essai a continué jusque dans les grands romans si chers à l'hôtel de Rambouillet. Au temps de Jean-Jacques Rousseau, la tentative a été reprise par une plume ardente, avec un talent supérieur et une appropriation directe à l'état des âmes. A partir seulement de cette date, on peut dire

que le sentimental, aidé de l'éloquence et secondé du pittoresque, a fait invasion dans notre littérature. La philosophie du XVIIIe siècle, en attaquant le christianisme, en avait, par contre-coup, ravivé le sentiment dans quelques âmes. Mme de Staël et M. de Chateaubriand, en survenant à l'heure propice, éveillèrent, chacun à sa manière, le goût du mystérieux ou de l'infini; il y eut une génération où plus d'un esprit ressentit de ces malaises et de ces désirs inconnus à nos pères. Le christianisme, quand il se retire des âmes, y fait, a-t-on dit, un vide et un désert qu'elles ne connaissaient point avant lui. C'est alors que Lamartine paraissant trouva en poésie des accents nouveaux qui répondirent à ce vague état moral des imaginations et des cœurs. Toute sa première tentative poétique, la seule qui compte véritablement pour l'originalité, la tentative des *Méditations*, a consisté à vouloir doter la France d'une poésie sentimentale, métaphysique et un peu mystique, lyrique et musicale, religieuse et pourtant humaine, prenant les affections au sérieux et ne souriant pas. Il est tout simple que le grand représentant de cette poésie qui avait toujours manqué à la France s'en prenne à La Fontaine, qui est l'Homère de la vieille race gauloise. C'est après tout, et sous une forme assez naturelle, le combat des dieux nouveaux contre les dieux anciens.

Voilà, ce me semble, le point du débat bien défini et dégagé de tout ce qui serait trop personnel et injurieux. Maintenant La Fontaine sera-t-il vaincu? Sortira-t-il de la lutte amoindri et tant soit peu diminué en définitive, et cette belle poésie première de Lamartine, qui a excité tant d'émotions, fera-t-elle baisser d'un cran la sienne, si naturelle, si précise et si parlante? Je ne le crois pas, et l'on peut déjà s'en apercevoir; la poésie des *Méditations* est noble, volontiers sublime, éthérée et harmonieuse, mais vague; quand les sentiments généraux et flottants auxquels elle s'adressait dans les générations auront fait place à un autre souffle et à d'autres courants, quand la maladie morale qu'elle exprimait à la fois et qu'elle charmait, qu'elle caressait avec complaisance, aura complétement cessé, cette poésie sera moins sentie et moins comprise, car elle n'a pas pris soin de s'encadrer et de se personnifier sous des images réelles et visibles, telles que les aime la race française, peu idéale et peu

mystique de sa nature. Nous ne savons pas bien, personne, quelle est cette figure vaporeuse et à demi angélique d'*Elvire*. Le poëte a essayé depuis de nous la montrer en prose, mais ses vers ne le disaient pas. *Le Lac*, si admirable d'inspiration et de souffle, n'est pas lui-même si bien dessiné que *les Deux Pigeons*; et, quand j'entends réciter aujourd'hui, à quelques années de distance, quelqu'une de ces belles pièces lyriques qui sont de Lamartine ou de son école, j'ai besoin, moi-même qui ai été malade en mon temps de ce mal-là, d'y appliquer toute mon attention pour la saisir, tandis que La Fontaine me parle et me rit dès l'abord dans ses peintures :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée...

Et le début de *Perrette* au pot au lait, et celui des *Deux Chèvres*, et celui de *la Perdrix* :

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle...

et cent autres débuts brillants de vie et de fraîcheur, comme ils nous prennent aujourd'hui aussi vivement qu'au premier jour! comme ils ne vieillissent ni ne pâlissent pas! Ici rien ne s'évanouit. Évidemment, La Fontaine ne se met à conter et à peindre que quand il a vu. Son tableau lui échappe pour ainsi dire, et nous saute aux yeux; et, dès les quatre premiers vers, il nous a fait tout voir. — Je laisse à chacun de poursuivre la comparaison, et de conclure, s'il y a lieu. Ma conviction bien paisible, c'est que La Fontaine, comme Molière, n'a rien qu'à gagner du temps; le bon sens, si profondément mêlé à son talent unique et naïf, lui assure de plus en plus l'avenir.

L'arrêt prononcé par M. Sainte-Beuve a reçu des années qui se sont écoulées depuis lors une pleine confirmation. Ce peu de temps a fait complète justice de l'attaque de Lamartine, qui de plus en plus a descendu derrière l'horizon, laissant le poëte du XVII[e] siècle dans toute la possession de sa popularité et de sa gloire.

MM. H. TAINE ET TH. DE BANVILLE.

De nouveaux critiques sont venus après les écrivains que nous avons cités et ont à leur tour parlé de La Fontaine et de ses fables. M. Henri Taine a publié sur le poëte une étude systématique où l'analyse est sans doute habile, mais qui ne donne peut-être pas nettement au lecteur le sens et l'impression du génie qu'elle définit et qu'elle explique. Si quelque jour les œuvres de La Fontaine avaient disparu, et qu'il ne restât que le volume de M. Taine, nos arrière-neveux auraient grand'peine, croyons-nous, à se figurer ce que pouvaient être ces œuvres, et n'en devineraient pas le naturel et la simplicité exquise. Extrayons quelques-unes des meilleures pages du volume de M. Taine :

La Fontaine était poëte, chose unique en France, et poëte de la même façon que les plus grands. Ce petit mot indique un homme qui peut se déprendre de soi-même, s'oublier, se transformer en toutes sortes d'êtres, devenir pour un moment les choses les plus diverses. C'est ce don qu'on attribuait à Shakspeare quand on disait qu'il avait « dix mille âmes.[1] » Les êtres entrent dans cette âme tels qu'ils sont dans la nature, et y retrouven une seconde vie semblable à l'autre. Ils s'y développent, ils y agissent par leurs propres forces et d'eux-mêmes; ils n'y sont point contraints par les passions ou les facultés qu'ils y rencontrent : ce sont des hôtes libres; tout le soin du poëte est de ne

1. *Myriad-minded.*

point les gêner; ils se remuent et il les regarde; ils parlent et il les écoute; il est comme un étranger attentif et curieux devant le monde vivant qui s'est établi chez lui; il n'y intervient qu'en lui fournissant les matériaux dont il a besoin pour s'achever et en écartant les obstacles qui l'empêcheraient de se former. A ce titre un paysan l'intéresse comme un prince, et un âne autant qu'un homme. Il s'arrête devant un taudis, s'occupe des vieilles poutres enfumées, du bahut luisant, des enfants rougeauds qui se traînent par terre en grignotant des tartines, de la ménagère qui caquette, le poing sur les hanches, et gourmande son homme penaud. Il suit toutes les liaisons de toutes ces choses, voit l'épargne et les querelles, sent les odeurs et la cuisine, et sort attristé, égayé, la tête comblée d'histoires villageoises, prêt à déverser le trop-plein de ses imaginations sur l'ami ou la feuille de papier qui va tomber sous sa main. — Le coche l'emporte à Versailles; il aperçoit un seigneur qui, au bord d'une pièce d'eau, fait une révérence et offre la main à une dame. Que cette révérence est belle! que l'habit est galant! et comme l'air avenant de la dame, son sourire complaisant et tout à la fois noble lui sied bien! Cependant les jets d'eau montent alentour, effilés comme des bouquets de plumes; les charmilles égalisées ressemblent à une haie de Suisses; les colonnades arrondissent leurs décorations comme un salon champêtre. Certainement la vie de cour est ce qu'il y a de plus beau au monde. Voilà son imagination remplie de figures majestueuses, de discours ornés et corrects, de politesses condescendantes, d'airs de tête royaux. — Sans doute un roi est beau, mais un chien l'est davantage. Justement en voilà un qui passe. Il y a toute une comédie dans ses allures. Quel être indiscret et pétulant! Il se jette dans les jambes, reçoit des coups de pied, heurte, flaire, lève la patte, curieux, hasardeux, bruyant, gourmand, fort en gueule, aussi varié dans ses accents, aussi prompt à donner de la voix qu'un avocat au parlement. On peut le prendre pour héros aussi bien que M. le Prince. — Cette promptitude aux métamorphoses intérieures fait l'artiste véritable. Il n'est d'aucune classe ni d'aucune secte; il n'a ni préjugés ni parti pris; il est accessible à toutes les émotions, aux plus hautes comme aux plus basses. Il trouve sa matière dans les bouges comme dans la salle du trône, dans l'adoration pure

comme dans le plaisir grivois. La même main a écrit *les Troqueurs* et à côté *les Deux Pigeons*. Le même homme persifle en gamin les petites gens qu'on foule, et dans *le Paysan du Danube* atteint le style d'un Démosthènes, pour invectiver contre les tyrans. Le même conteur gambade parmi les drôleries irrévérencieuses, et peint en vers magnifiques la majesté des dieux dont le regard perce en un éclair tous les abîmes du cœur. Il ressemble à la nature qui produit tout, le sublime, le vulgaire, et toujours les contraires, sans préférer l'un à l'autre, impartiale, indifférente, ou plutôt amie de tous, et, comme disent les anciens, mère et nourrice des choses, incessamment occupée à conduire les vivants de tout degré et de toute espèce sous la clarté du jour.

De là le charme de son style. Il n'a pas l'air d'un écrivain: il est à mille lieues des habitudes oratoires qui font loi autour de lui. Ce n'est pas lui qui apprendrait de Boileau à faire le second vers avant le premier, pour remplir ensuite le premier d'oppositions redondantes et d'épithètes explicatives. Il laisse ses voisins ordonner leurs tirades; il sent bien que par ces alignements d'idées on n'imite pas la nature. Il ne la force pas, il se livre à elle; il lui abandonne le détail de son vers comme l'ensemble de sa conception. Quelqu'un lui souffle tout bas ce qu'il met sur son papier. Il entend des accents nuancés, une voix qui se hausse et se baisse; il voit des bouts de paysages, des gestes, des figures comiques, touchantes, et tout cela comme dans un rêve. Pendant ce temps, sa main écrit des lignes non finies, terminées par des syllabes pareilles; et il se trouve que ces lignes sont la même chose que ce rêve; ses phrases n'ont fait que noter des émotions. Voilà pourquoi nous voyons des émotions à travers ses phrases. Il n'y a rien de plus rare en France que ce don. Notre style si exact et si net ne dit rien *au delà* de lui-même; il n'a pas de perspective; il est trop artificiel et trop correct pour ouvrir des percées jusqu'au fond du monde intérieur, comme fait la langue des artistes ou des simples, telle qu'on la trouve dans l'*Imitation* ou dans Shakspeare. Pascal et Saint-Simon seuls au XVII[e] siècle, et encore dans des écrits secrets qui sont des confidences, ont traversé la froide et brillante enveloppe des mots pour aller troubler le cœur. La Fontaine est le seul qui, sous prétexte de négligence, la traverse ouvertement. Sont-ce des vers que vous lisez ici ou un tableau

que vous avez sous les yeux, mieux qu'un tableau, puisque le sentiment y est avec les couleurs? On n'a pas besoin d'aller à Vaux regarder la peinture de la Nuit; la voici, et digne du Corrége :

> Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
> La tête sur son bras et son bras sur la nue,
> Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

Lisez encore ces trois lignes, vous emporterez avec leur souvenir de quoi songer toute une heure, car elles enferment toute une vie :

> J'étois libre et vivois content et sans amour;
> L'innocente beauté des jardins et du jour
> Alloit faire à jamais le charme de ma vie.

Alfred de Musset est le seul qui, depuis La Fontaine, ait retrouvé des vers de ce genre, une douzaine de mots ordinaires, assemblés d'une façon ordinaire et qui ouvrent un monde. C'est ce qui met à part, et au-dessus de tous, les pauvres fous, malheureux ou naïfs, qui les trouvent; on appellera les autres « grands hommes si l'on veut, mais poëtes, non pas. » Nous en avons eu un (ce n'est guère), un seul, et qui, par un hasard admirable s'étant trouvé Gaulois d'instinct, mais développé par la culture latine et le commerce de la société la plus polie, nous a donné notre œuvre poétique la plus nationale, la plus achevée et la plus originale; c'est pour cela que j'en ai parlé si longuement, trop longuement peut-être. Et pourtant je ne voudrais pas finir ainsi, conter qu'il est mort, qu'il s'est confessé, et le reste. Cela ne convient pas pour achever le portrait d'un poëte, surtout le portrait de celui-ci. J'aime mieux copier une page de son Platon, une page que certes il a bien souvent lue, et qui le peint comme il voudrait l'être. Quand on pense à ces vers si gracieux, si aisés, qui lui viennent à propos de tout, qu'il aime tant, à ce doux et léger bruit dont il s'enchante et qui lui fait oublier affaires, famille, conversation, ambition, on le trouve semblable aux cigales de Phèdre.

« On dit que les cigales étaient des hommes avant que les Muses fussent nées. Lorsqu'elles naquirent et que le chant parut,

il y eut des hommes si transportés de plaisir, qu'en chantant ils oublièrent de manger et de boire, et moururent sans s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit la race des cigales, et elles ont reçu ce don des Muses, de n'avoir plus besoin de nourriture sitôt qu'elles sont nées, mais de chanter dès ce moment, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'elles meurent. Ensuite elles vont annoncer aux Muses quels hommes ici les honorent. »

Il faut tâcher de croire que c'est là aujourd'hui le sort de La Fontaine.

Enfin M. Théodore de Banville, dans le tome deuxième du *Recueil des poëtes français* publié sous la direction de M. E. Crépet en 1861, a écrit sur La Fontaine une notice qu'on peut considérer comme le témoignage d'une nouvelle école poétique. Nous lui empruntons ce qu'il dit du mètre et du vers de La Fontaine :

A propos du fabuliste, dit M. de Banville, l'aimable mot naïveté vient tout de suite sous la plume. Il est très-vrai qu'il arrive à la naïveté à force d'art ; mais de là mille écrivains ont conclu que La Fontaine était un homme naïf, s'ignorant lui-même et produisant les fables à la grâce de Dieu, comme un champ produit des coquelicots et des pâquerettes. Ce n'est pas là-dessus, hélas ! qu'on trompera un versificateur de profession, qui peut apprécier les formidables efforts qu'a demandés la création du *vers libre,* où le lecteur vulgaire ne voit qu'une succession de vers inégaux assemblés sans règle et au caprice du poëte ! Cette fusion intime de tous les rhythmes, où le vêtement de la pensée change avec la pensée elle-même, et qu'harmonise la force inouïe du mouvement, c'est le dernier mot de l'art le plus savant et le plus compliqué, et la seule vue de difficultés pareilles donne le vertige... Quelle astuce, quelle fermeté, quelle volonté inébranlable ne fallut-il pas à La Fontaine pour jouer toute sa vie un rôle, pour faire croire à tous et laisser croire à ses meilleurs amis qu'il était original faute de pouvoir faire mieux, et pour accepter le reproche de sa prétendue incorrection ! Mais ne luttait-il pas seul contre une mer démesurée qui allait ensevelir tout le passé, l'esprit français, le moyen âge, Marot, Rabelais,

Ronsard lui-même et tout ce XVIe siècle que, pareil à Camoëns, La Fontaine tenait élevé dans sa main, combattant de l'autre le flot envahissant! Sans doute, il portait seul la destinée de nos conteurs, de nos poëtes épiques, de toute notre vieille France, et à la même heure il est le seul fils légitime d'Homère, car lui seul écrivait en ce temps-là *le Lion terreur des forêts, le Héron au long bec, Phébus aux crins dorés*, mêlant au style familier la grande épithète homérique, et donnant ces grands vers moulés d'un seul jet qui ne furent retrouvés que deux cents ans plus tard, tels que *la Femme du Lion mourut*, ou *Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux*; ni Racine ni Boileau n'auraient fait dire à Progné : « Depuis le temps de Thrace, » car ils demandaient aux tragédies le sens de l'antiquité que La Fontaine va chercher à la source même, à la source épique. Mais qui peut relire le Loup et l'Agneau, les Deux Amis, le Chêne et le Roseau, le Paysan du Danube, sans être touché du côté grandiose qui domine dans La Fontaine, et n'est-on pas tenté d'appliquer à son œuvre même le portrait de l'arbre démesuré,

De qui la tête au ciel étoit voisine
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts?

On aperçoit, en lisant ces extraits, le mouvement progressif, la marche ascensionnelle de la critique. La Harpe indique bien à peu près tout ce que diront M. Taine et M. de Banville, mais, avec Voltaire, il semble convenir tacitement de l'infériorité du genre, et subalterniser ainsi le fabuliste. Le point de vue s'élève dans les leçons de MM. Saint-Marc Girardin, et dans les causeries de M. Sainte-Beuve : le peintre et l'interprète de la nature, le poëte personnel et rêveur y est mieux senti, mieux goûté. Pour M. Taine, La Fontaine est plus encore, il est notre unique poëte français, son livre est notre véritable épopée nationale; et M. de Banville, bravant les objurgations de La Harpe, refuse de voir une œuvre presque instinctive dans la versification savante de La Fontaine; il y découvre un labeur immense et déclare que La Fontaine a été le plus astucieux comédien de paresse et de nonchaloir.

Ce qui ressort de ces citations, c'est que l'admiration pour le poëte et pour ses fables ne fait que s'accroître à mesure que le temps s'écoule, que les écoles se succèdent, et que le goût littéraire se modifie. Nous pouvons donc répéter aujourd'hui, avec plus de certitude, ce qu'a dit un des premiers écrivains qui ont jugé le fabuliste, l'abbé d'Olivet, qui fut presque son contemporain : « Tout décèle en lui un grand maître. Aussi est-il regardé par tous les gens de goût comme l'un de nos cinq ou six poëtes pour qui le temps aura du respect, et dans les ouvrages desquels on cherchera les débris de notre langue, si jamais elle vient à périr. »

FABLES

DE

LA FONTAINE

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.[1]

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[2] a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge[3]

1. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, et mourut à Meudon le 14 avril 1711.

Cette épître dédicatoire fut insérée, du vivant même de La Fontaine, comme un modèle en son genre, dans le recueil intitulé *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois, avec des notes*, par Pierre Richelet, Paris, 1689, in-12, p. 151.

2. Socrate.

3. Le Dauphin avait six ans et cinq mois lorsque La Fontaine fit paraître le recueil de fables où se trouve cette épître dédicatoire. Ce recueil, qui parut d'abord in-4°, fut achevé d'imprimer le 31 mars 1668.

où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables; car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui[1] sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible monarque vous

1. Le Dauphin eut d'abord pour précepteur le président de Périgny. C'est de lui qu'il s'agit ici. Ce président était un homme de cour, poëte madrigalesque, auteur de ballets. On le rencontre en lutte avec Benserade dans la composition des vers et des devises pour les fêtes de Versailles. Nous l'avons vu notamment se distinguer à l'occasion des divertissements du mois de mai 1664 (*Œuvres de Molière*, tome III, page 332). On comprend qu'il ait mérité le compliment que lui adresse ici La Fontaine. Mais quand il mourut en 1670, et qu'un nouveau précepteur fut à nommer pour le Dauphin parvenu, comme on dit, à l'âge de raison, Louis XIV choisit Bossuet.

a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde, sans s'étonner, l'agitation de l'Europe [1] et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre, dès sa première démarche, jusque dans le cœur d'une province [2] où l'on trouve à chaque pas des barrières [3] insurmontables, et qu'il en subjugue une autre [4] en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces mar-

1. Allusion à la triple alliance que l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande formèrent à cette époque contre la France.

2. Cette province est la Flandre, où le roi fit la guerre en 1667, et prit Douai, Tournai, Courtrai, Oudenarde, Ath, Alost, et Lille.

3. Strada, *Histoire de Flandre,* dit que le dieu Mars a voyagé partout, et qu'il n'y a qu'en Flandre où il se soit arrêté pour se bâtir des places imprenables, qui sont comme autant de barrières à ceux qui veulent faire la conquête de ce pays. *In alias terras peregrinari Mars ac circumferre bellum, hic sedem fixisse videtur.* F. Strada, *De bello Belgico, decas* I, lib. I. (RICHELET.)

4. C'est la Franche-Comté, que Louis XIV conquit du 1er au 15 février 1668.

ques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables [1] me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence [2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers; il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, et banniroient de la plupart de ces récits la brèveté, [3] qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte,

1. Ces mots prouvent qu'antérieurement à l'année 1668, époque de la publication de ce premier recueil, La Fontaine avait déjà fait paraître quelques-unes de ses fables, ou qu'elles avaient circulé en manuscrit.

2. La Fontaine désigne ici Patru, célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie française, son ami et celui de Boileau. Patru était considéré comme un des hommes les plus éloquents de son temps, et comme un des meilleurs critiques. Ses décisions faisaient autorité; et cependant, si Boileau et La Fontaine eussent déféré en tout à ses conseils, le premier n'aurait pas composé son *Art poétique*, et le second n'aurait pas écrit ses fables. (Voyez l'*Histoire de l'Académie françoise*, par d'Olivet, édition de Ch. L. Livet, 2 vol. in-8°, 1858, tome II, p. 155.)

3. On disait alors brèveté ou briéveté, mais déjà la première forme de ce mot, celle qu'emploie ici La Fontaine, était la moins commune.

puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate[1] trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ?[2] Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration.

1. Ces fables étaient connues depuis longtemps lorsque Socrate vint au monde.

2. Bayle (*Dictionnaire*, article *Ésope*, p. 1113) accuse avec raison La Fontaine d'avoir dénaturé le récit de Platon. Ce récit se trouve dans le *Phédon* ou *Dialogue sur l'âme*.

Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction ; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament : c'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples, non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un

autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations.[1] Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la

1. Voici, je crois, le passage de Quintilien auquel notre poëte fait allusion : *Ego vero narrationem, ut si ullam partem orationis, omni qua potest gratia et venere exornandam.* Quint., *Inst. orat.*, lib. IV, cap. II.

gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables,[1] et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des

1. C'est au contraire ce qu'ils paraissent avoir fait; car Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius* (liv. V, chap. XV), raconte qu'Ésope, étant berger, priait souvent Mercure de lui accorder la sagesse; mais d'autres personnes demandaient à ce dieu la même grâce. Mercure donna à l'un la philosophie, à l'autre l'éloquence, à un troisième la science de l'astronomie, à un quatrième l'art de faire des vers; puis, s'apercevant qu'il avait oublié Ésope, il lui fit présent de la faculté de composer des fables, la seule chose qui restât à distribuer. (WALKENAER.)

abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre; car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que des fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'au-

tres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants; ils ne se connoissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut

appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes[1] ne l'a gardée; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable étoit contée simplement; la moralité séparée et toujours en suite. Phèdre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en

1. Le mot *fabuliste* est de l'invention de La Fontaine. C'est La Motte qui nous l'apprend. Lorsque cet auteur ingénieux fit paraître ses fables en 1709, c'est-à-dire plus de quarante ans après la publication de cette préface, il remarquait (page xij de l'édition in-4°) que le mot *fabuliste* était encore nouveau, et il n'osait s'en servir qu'en s'appuyant de l'autorité de notre poëte. En effet, on ne trouve ce mot ni dans les auteurs de notre ancien langage, ni dans le Dictionnaire de Nicot; et l'Académie française ne l'avait point admis encore dans la seconde édition de son Dictionnaire, qui fut publiée après la mort de La Fontaine. (W.)

vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon :

> Et quæ
> Desperat tractata nitescere posse, relinquit.[1]

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne?

1. Horat., *Ars poet.*, v. 150.

Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : « Vie d'Ésope. » Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, [1] vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devroit mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable

1. Var. Première édition in-4° : *C'est dont il y a*, etc.

sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé.[1] Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium.* Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa

1. Nous renvoyons à l'étude sur les origines de la Fable, pour corriger ce qu'il y a d'aventureux dans la science du bon La Fontaine : entre Ésope et Planude il y a un intervalle de plus de dix-huit siècles.

maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades, puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bègue et paroissoit idiot. Les châtiments dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen, Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns

disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut; et en s'éveillant : « Qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison, que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant, car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si, pour de l'argent, il le vouloit accommoder de quelque

bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas; je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la Bête. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire. « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grâce : on en feroit un épouvantail ; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. » Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui

aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit longtemps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître : Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage; c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre

produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui : il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie. » Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément :

« Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent.

« Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? — Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien, dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier. »

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère[1] des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. — Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place; et, voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous de-

1. VAR. Première édition in-4° : *Vomit des blasphèmes.*

mandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisoit : ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savois-je qu'on me feroit aller où je vas? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva

Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusques à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et

puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. « Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais, quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux

monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole : mais il reculoit toujours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀπόϐας βήματα, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, « vous trouverez un trésor. » — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez

rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps,[1] et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit[2] de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. « La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave; si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il

1. VAR. Première édition in-4° et in-12 : *Demanda temps.*
2. VAR. Première édition in-4° et in-12 : *Jugeroit.*

seroit battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige, et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de

paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. — Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et je ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.[1]

1. C'est à la cour de Crésus que, selon Hérodote et Plutarque, Ésope se lia avec Solon. Alexis le Comique (*apud Athen.*, p. 431) avait composé une comédie intitulée *Ésope*, dans laquelle il y avait une scène entre Ésope et Solon. Plutarque, dans la vie de Solon, rapporte que ce sage ayant dit des vérités à Crésus qui l'offensèrent, « Æsopus, celui qui a composé des fables, estant pour lors en la ville de Sardes, où il avoit été mandé par le roy, qui lui faisoit faire bonne chère, fut marry de veoir que le roy eût fait si mauvais accueil à Solon, si lui dit par manière d'admonestement : « Oh! Solon, ou il ne fault point du tout approcher des princes, ou il leur « fault complaire et agréer. — Mais au contraire, répondit Solon, ou il ne « fault point s'en approcher, ou il leur fault dire la vérité. » *OEuvres de Plutarque,* traduites par Amyot, t. I, p. 381 de l'édition de 1801, in-8°.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, [1] roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à soudre [2] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves [3], il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva

1. Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycérus.

2. C'est-à-dire, à résoudre. *Souldre* se trouve encore dans Nicot (*Thrésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 605) qui cite ces phrases: *souldre une question: qu'ai-je affaire ne que souldre avec toi?*

3. VAR. Première édition in-4° : *Que sans autre enquête.*

la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des

aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. [1] Il proposa toutefois ceci à Ésope : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement [2] des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; et retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains

1. Var. Première édition in-4° : *Que Lycérus l'emportoit.*

2. Dans toutes les éditions données par La Fontaine, on trouve *hannissement*, conformément à la prononciation de ce mot, mais non pas conformément à la manière de l'écrire en usage de son temps, qui était et fut toujours la même qu'aujourd'hui. (W.)

des enfants et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? — Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir,[1] et conçoivent pour les entendre? »

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. « Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme,

1. *Hannir,* dans les éditions données par La Fontaine. (Voyez la note précédente.)

qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé; celle-là qui, des libéralités de ses amants,[1] fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration; c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.[2]

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus

1. Var. Édition in-4°, 1668 : *De ce que lui donnoient ses amants.*

2. Hérodote (II, 134) nie que Rhodopé ait fait construire cette pyramide; mais il confirme le fait de son esclavage avec Ésope. Voici comment s'exprime cet historien : « Rhodopé était originaire de Thrace, esclave d'Iamon, fils d'Hephestopolis, de l'île de Samos, compagne d'esclavage d'Ésope le fabuliste; car Ésope fut aussi esclave d'Iamon. On en a des preuves; et une des principales, c'est que les Delphiens ayant fait demander plusieurs fois, par un héraut, suivant les ordres de l'oracle, si quelqu'un voulait venger la mort d'Ésope, il ne se présenta qu'un petit-fils d'Iamon, qui portait le même nom que son aïeul. » Traduct. de Larcher, seconde édition, t. II, p. 110.

avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui

servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter[1] des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

« La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que

1. VAR. *Rapporter*, dans la réimpression de 1692, sous la date de 1678.

d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES

DE

LA FONTAINE

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois :

Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.[1]

1. Properce, liv. II, élégie X :

Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit : in magnis et voluisse sat est.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté
    Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût,[1] foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.

1. Avant la moisson, qui se fait au mois d'*août*, qu'on prononce *oût*.

Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
— Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.

FABLE II.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau ! [1]
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie :
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur

1. Il y a dans ce vers deux défauts en apparence; le premier est le pléonasme qu'y voyait J.-J. Rousseau; le second, l'atténuation de l'idée qui rend le pléonasme plus choquant. En effet le premier hémistiche est positif :

Que vous êtes joli !

le second n'est que relatif :

Que vous me semblez beau !

mais si l'on y réfléchit, on verra que le premier est un tour général, et que le second renferme une formule adroite et intéressée par laquelle le renard rappelle sur lui-même l'attention du corbeau. Cette redondance est fort heureuse, parce que le renard cherche moins à convaincre le corbeau de sa beauté que de l'admiration qu'elle lui inspire. Il y a d'ailleurs d'un mot à l'autre une gradation suffisante. (NODIER.)

Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

FABLE III.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout.—M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis veut avoir des pages.

FABLE IV.

LES DEUX MULETS.

Deux mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.[1]
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette:
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris.
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

1. Impôts sur le sel.

FABLE V.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli,[1] qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères,[2] et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?

1. Le mot *poli* se prend ici au simple, et signifie luisant de graisse.
2. *Hères*, pour pauvres hères, pauvres sires.

Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. —Quoi! rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

FABLE VI.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire :
Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
        C'est que je m'appelle lion :
        A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
        Je l'étranglerai tout d'abord.

FABLE VII.

LA BESACE.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
        Il peut le déclarer sans peur :
        Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
        De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi, dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
        L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
        Il jugea qu'à son appétit
        Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
        Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,[1]
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

1. « C'est une autre lamie, laquelle en maisons estranges voyant plus pénétrament qu'un lince, en sa maison propre estoit plus aveugle que taulpe. » RABELAIS, liv. IV, chap. v.

FABLE VIII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre[1] se sème,
Elle vit un manant[2] en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :

1. *Chanvre* s'employait autrefois au féminin comme au masculin; et dans certaines provinces on fait encore ce mot féminin, mais à tort : il était passé en usage de ne l'employer qu'au masculin lors de la publication de la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie*, en 1696. (W.)

2. Un habitant de la campagne, selon la signification primitive de ce mot, qui actuellement ne se prend plus qu'en mauvaise part.

Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur! babillarde! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglettes[1] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;

1. *Reginglette*, comme le vers suivant l'indique assez, est le nom d'une machine à prendre les oiseaux.

C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire ;
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

FABLE X.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;[1]
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

1. VAR. Dans les manuscrits de Conrart, tome XI, page 533 (Bibliothèque de l'Arsenal), les huit vers qui suivent manquent, et on lit :

Ne me cherche point de raison ;
Car tout à l'heure il faut que je me venge.
La-dessus, au fond des forêts, etc.

Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.[1]
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
—Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

1. Maledicere non timuisti
Tu mihi, jam menses preteriere novem.
Agnus ait : Nondum me credo fuisse creatum,
Testari mater ut mea sæpe solet.
ALEXANDER NECKAM.

FABLE XI.

L'HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.[1]

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux[2]
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? Il va se confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.

1. François, duc de La Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il était l'ami et le protecteur de La Fontaine, qui lui a encore dédié la fable XVI du livre X.

2. Quin sine rivali teque et tua solus amares.
HORAT., *Ars poet.*, v. 441.

Mais quoi ! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le Livre des Maximes.[1]

1. Le *Livre des Maximes* parut pour la première fois en 1665, et avait eu deux éditions lorsque La Fontaine publia cette fable en 1668.

FABLE XII.

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du Grand Seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le chiaoux,[1] homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois [illegible] moins on s'effraie.
Je n'en eus toute[illegible] que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure

1. Corruption du mot *tchaouch*. Les tchaouchs sont des espèces de messagers d'État, qui portaient les ordres du Grand Seigneur.

Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
        Me voilà saisi derechef
        D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
        Je soutiens qu'il en est ainsi
        De votre empereur et du nôtre.

FABLE XIII.

LES VOLEURS ET L'ANE.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.[1]

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc, et le Hongrois.

1. On lit dans le procès de Gilles de Rais (xve siècle) : « Il fera venir maistre Aliborum, entendant le diable par ce mot, *intelligendo diabolum per illud vocabulum.* » Une pièce de vers de la fin du xv[e] siècle est intitulée : *les Dits de maistre Aliborum qui de tout se mesle.* Rabelais a employé également ce mot : « Que diable, dit Panurge parlant de Nazdecabre, veult prétendre ce maistre Aliboron? » (Livre III, chap. xx.) Dans ces exemples, Aliboron sert à désigner tantôt le diable, tantôt un pauvre sire qui se croit apte à tout faire et n'arrive à rien, tantôt un ignorant, un maladroit. Il paraît qu'Aliboron, et c'est là probablement la première origine de ces acceptions diverses, figura dans les mystères dramatiques de la Passion parmi les diables plus ou moins effroyables ou plus ou moins comiques qui formaient l'escorte de Lucifer. La plupart des noms de ces diables étaient pris dans la démonologie orientale. L'étymologie donnée par Grimm qui fait venir ce mot d'*Altboran,* ancien ennemi, n'est donc pas aussi invraisemblable qu'on l'a dit. Elle vaut au moins celle de Le Duchat, qui a écrit deux pages pour démontrer que ce mot était une corruption du nom du fameux docteur Albert le Grand.

Depuis La Fontaine, il n'y a plus d'incertitude sur ce nom de fantaisie : il signifie un âne, et toute autre acception a disparu.

Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart[1] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

1. *Quart* pour *quatrième*, déjà vieux du temps de La Fontaine. Il serait inutile d'insister sur la hardiesse de cette affabulation.

FABLE XIV.

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disoit : j'y souscris, quant à moi;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits:
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlète; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étoient gens inconnus;
Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Élève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étoient signalés davantage :
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avoit promis d'en payer un talent :
Mais, quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste :
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je veux vous traiter cependant :
Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les Gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle. On doubla le salaire

Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'il nous font grâce :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient frères et bons amis.

FABLES XV ET XVI.

LA MORT ET LE MALHEUREUX.
LA MORT ET LE BUCHERON.

Un malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort! lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il : ôtez-moi cet objet.
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.[1]

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci

1. Var. Dans les manuscrits de Conrart (Bibliothèque de l'Arsenal), tome XI, page 539, on lit :

Va-t'en, de grâce, ô Mort! car je t'en dis autant.

Dans la réimpression de 1692, sous la date de 1678, on lit :

Ne viens jamais, ô Mort! on s'en dit tout autant.

pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.



Imp. Mangeon, Paris

L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES

La vieille, à tout moment, de sa part emportait
Un peu du poil noir,
La jeune saccageait les poils blancs à son tour

Garnier frères, Éditeurs

C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du[1] poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

figuré, beaucoup plus populaire, et aujourd'hui inconnue; il signifiait battre, ou donner des coups sur la tête. C'est pour faire une allusion plaisante à cette autre signification que La Fontaine donne son explication. »

1. VAR. Il y a *de*, dans les réimpressions de l'édition de 1678.

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LA CICOGNE.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cicogne au long bec n'en put attraper miette:
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très-fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.[1]

1. Fallacia alia aliam trudit.

TERENT.

FABLE XIX.

L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux, et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.

En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger;
Tu feras, après, ta harangue.

FABLE XX.

LE COQ ET LA PERLE.

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit malaisé de décider la chose :
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes étoient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours ?[1]

1. Expression proverbiale qui veut dire ici : N'a-t-il pas assez grossi le procès et les profits qu'il en espère ? « Un procès, dit Bridoye au chap. XLII

FABLE XXII.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.[1]

1. . . . . Quæ quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 291, 292.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE PREMIER.

SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

Le caractère général du premier livre, c'est de nous présenter la fable pure et simple, ne sortant pas des limites strictes du genre et se conformant aux modèles antiques. La moralité de chaque apologue est bien en rapport avec le sujet, en découle directement. La personnalité du poëte n'ose pas encore se donner carrière, comme elle le fera plus tard avec tant de grâce et de charme.

FABLE I. *La Cigale et la Fourmi. Fabulæ variorum auctorum* Neveleti, Francof. 1660; Æsopi fab., 134; — *Fabulæ Æsopicæ,* edit. Furia, Lipsiæ, 1810, fab. 198.

La fable de *la Cigale et la Fourmi* est une des plus anciennes et des plus répandues qui existent. On la trouve dans les conteurs du moyen âge aussi bien que dans Ésope et dans Phèdre. Une des plus jolies versions qu'on en connaisse est celle du « Chastoiement d'un père à son fils, » poëme didactique du XIIIe siècle, imité de la *Disciplina clericalis* [1] de Pierre-Alphonse; elle commence ainsi :

Un saiges hom dist à son fils :
Filz, esgarde com li formiz
Porchace son vivre en esté,
Que en hiver en ait plenté...

1. Voyez l'édition de cet ouvrage donnée par la Société des Bibliophiles en 1824, 2 vol. in-12.

La fourmi a de tout temps servi à donner aux hommes des leçons de travail et d'épargne. Salomon a dit dans ses *Proverbes* :

« Allez à la fourmi, ô paresseux ; considérez sa conduite et apprenez à devenir sage ;

« Puisque, n'ayant ni chef, ni maître, ni prince, « Elle fait néanmoins sa provision durant l'été et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. »

Quelques naturalistes ont essayé de détruire cette antique réputation de la fourmi. Quand leurs observations seraient exactes, elles n'auraient point d'importance en ce qui concerne l'apologue, qui ne prétend nullement à l'infaillibilité scientifique. On pourrait faire remarquer aussi que la cigale ne se serait souciée ni *de mouche ni de vermisseau*, car elle ne se nourrit pas d'insectes.

On a souvent critiqué la moralité de cette fable. Cela tient à ce que l'on s'est placé, pour la juger, à un point de vue faux. On suppose que La Fontaine présente la fourmi comme un modèle à suivre de tout point. Ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre. La fourmi remplit son rôle conformément au caractère que l'apologue lui prête. Elle est laborieuse, elle est économe, mais elle est peu charitable. La cigale est imprévoyante : les défauts se font contraste, l'un punit l'autre. Le Noble, qui refit cette fable après La Fontaine, pour rendre la cigale plus coupable et faire paraître la fourmi moins dure, raconte que la cigale, pendant l'été, se moquait de la peine que prenait la fourmi. La revanche de celle-ci est de la sorte un peu plus légitime, mais non pourtant exemplaire.

Quelques-uns des anciens fabulistes qui ont traité le même sujet se sont abstenus d'attribuer à la fourmi un refus positif. Dans la poétique fable du persan Saadi, *le Rossignol et la Fourmi*, la fourmi se borne à dire : « Vous n'avez pas réfléchi, jeune insensé, que le printemps est suivi de l'automne. » De même saint Cyrille fait adresser à la malheureuse cigale un long sermon par celle qu'elle implore, sans indiquer si, à la suite de son beau discours, la fourmi se montrera impitoyable ou se laissera attendrir. Dans le poëte persan, on peut supposer que la fourmi garde trop bon souvenir des chansons dont le rossignol l'a régalée

tout l'été, pour se montrer inflexible. Quant à la fourmi de saint Cyrille, c'est une bonne religieuse, un peu trop prodigue sans doute d'admonestations appuyées de textes de la sainte Écriture, mais qui, pour être conséquente avec elle-même, s'empressera de réchauffer celle qui a froid et de nourrir celle qui a faim. Autre est le personnage de La Fontaine : c'est, comme l'a si bien représenté le dessinateur Grandville, l'âpre fermière normande aux yeux secs, aux traits durs, qui n'a jamais été sensible aux charmes de la musique et dont le malheur du prochain ne saurait toucher l'âme. La Fontaine a été jusqu'au bout dans le caractère de ce personnage, et lui a fait répondre par une méchante plaisanterie à la requête de la cigale. Comme moralistes, Saadi et saint Cyrille sont sans doute plus prudents. Comme artiste, La Fontaine a eu raison.

On ne peut certes reprocher à La Fontaine d'avoir incliné, par un effet de son caractère et de son humeur, du côté des thésauriseurs impitoyables, lui qui avait chanté tout l'été, comme la cigale, et qui se trouva fort dépourvu quand vinrent l'âge et l'hiver. Heureusement pour lui, ni Mme de La Sablière, ni Mme d'Hervart ne ressemblaient à la fourmi trop parcimonieuse.

Fable II. *Le Corbeau et le Renard.* Æsop., 208, 216. — *Phædri fab.,* lib. I, fab. 13.

La fable du Corbeau et du Renard est aussi de celles qu'une antique tradition a le plus constamment renouvelées. Elle est dans Ésope, dans Phèdre, dans le *Romulus.* Les trouvères du *Roman de Renard* en firent une branche de leur poëme intitulée : « Si comme il (Renard) conchia le corbel dou froumaige. » Dans ce récit fort étendu, il y a des traits excellents. Renard, en apercevant Tiercelin le corbeau, s'écrie :

Par le saint Dieu, qui vois-je là?
Hé, Dieu vous saut (sauve), sire compere!
Bien ait l'ame vostre bon pere
Dan Rohart qui si sçut chanter!
Maintes fois l'en oï vanter,
Que n'en avoit le pair (le pareil) en France;
Et vous mesmes, en vostre enfance,
Vous en soliez moult pener...

La flatterie est ici, comme on voit, moins directe, amenée de plus loin que dans la fable de La Fontaine. D'autre part, Tiercelin ne lâche pas son fromage si vite. Il le tient, non dans son bec (ce qui paraissait sans doute invraisemblable à nos trouvères), mais entre ses griffes. Le prétendu chanteur fait plusieurs essais que Renard encourage et applaudit :

> Si vous vous gardiez de noix,
> Au mieux del monde chanteriez...

dit celui-ci plaisamment. Dans l'effort que fait Tiercelin pour donner à sa voix tout son éclat, il desserre la griffe, et laisse tomber le fromage.

Cet apologue se trouve dans *Marie de France* ; il se trouve dans le *Livre du comte Lucanor,* par don Juan Manuel (XIVe siècle). Il se trouve dans la *Farce de Pathelin,* où l'adresse avec laquelle l'avocat Pathelin a su arracher les six aunes de drap au marchand rappelle à Guillemette cette fable populaire :

> Il m'est soubvenu de la fable
> Du courbeau, qui estoit assis
> Sur une croix de cinq à six
> Toises de haut : lequel tenoit
> Un fourmaige au bec, etc.

On a blâmé la moralité de cet apologue, en alléguant que la friponnerie du renard est récompensée. C'est le corbeau, et non le renard, dont l'exemple sert de leçon. « Qui loue ce que tu n'as pas, dit le *Comte Lucanor,* veut profiter de ce que tu as. » C'est un bon avis, voilà tout.

Lessing, dans sa quinzième fable en prose, suppose que le corbeau tient dans ses serres un morceau de viande empoisonné, de sorte que le flatteur est puni. Cette préoccupation de venger toujours la morale est puérile.

Signalons une variante de cet apologue qu'on voit dans le *Dialogus creaturarum,* de Nicolas de Pergame : « Un coq et un chapon demeuraient dans la même basse-cour. Le coq régnait sur les poules, parmi lesquelles le chapon était humblement confondu. Un renard prit le coq et le dévora ; mais il eut soin de conserver la crête. Il la montra au chapon en disant : « Frère,

« ton compagnon a émigré du siècle; à cause de l'extrême affec-« tion que je te porte, j'ai recueilli sa royale couronne, et la voici. « Descends et je t'en couronnerai, et dès lors tu seras prince et « chef des poules comme il l'était lui-même. » Le chapon, avide de régner sur la basse-cour, s'approcha du renard qui lui tordit le cou. » Dans cet apologue, le flatteur, au lieu de s'adresser à la vanité, s'adresse à l'ambition.

FABLE III. *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.* Phædr., I, 24; — Horat., lib. II, sat. III *in fine.*

Boursault, dans sa comédie des *Fables d'Ésope*, a fait toute une scène contre ceux qui veulent sortir de leur condition et qui « s'enflent tellement par vanité qu'à la fin ils périssent. » C'est là, du reste, un des objets les plus constants de la raillerie comique et de la satire sous toutes ses formes.[1]

FABLE IV. *Les deux Mulets.* Phædr., II, 7.

Nodier, dans son commentaire, objecte qu'il est peu admissible qu'un mulet fasse plus de cas de l'argent que de l'avoine. « Ce sont les hommes, répond M. Saint-Marc Girardin, non les animaux qu'il faut chercher dans la fable. » Quoi que vaille l'objection, les auteurs des *Ysopets* l'avaient prévenue. Ils ont jugé à propos de mettre entre les deux personnages de cette fable une autre différence que celle qui résulte de la nature de leur fardeau. L'un est un coursier fringant, et l'autre un âne pelé, un pauvre âne de meunier. Aussi l'insolence de l'un est-elle plus marquée encore : « Tu ne prends garde, dit-il à l'autre,

> A qui tu dois porter honneur.
> Sache que sur toi suis seigneur,
> Chetive beste malostrue.

Et le second est plus humble :

> Li asnes, qui ot (entend) la menace,
> Se taist, humelie et escoute :
> Semblant fait qu'il ne oit goutte (il fait semblant d'être sourd).

1. Voyez *La Fontaine et les Fabulistes*, par M. Saint-Marc Girardin, tome Ier, page 51 et page 411.

La conclusion que le fabuliste du moyen âge tire de la perte du coursier orgueilleux va plus loin également que celle de la fable ésopique :

> Apprends comme foi et honneur
> Doit porter le grant au meneur (le grand au petit);
> Qu'en fortune nul ne se fist (fie),
> Et n'ait les chétifs en despist.

Fable V. *Le Loup et le Chien*. Phædr., III, 7; — Ugobardi Sulmonensis fab. 54.

M. Saint-Marc Girardin [1] a tracé un ingénieux parallèle entre la fable de Phèdre, celle de La Fontaine, celle de Le Noble, et la chanson des *Bohémiens*, de Béranger, où il montre comment l'esprit de liberté change d'âge en âge, et comment le goût de la vie sans règle remplace peu à peu le sentiment de l'indépendance honnête et fière. Je n'ajouterai ici qu'un élément négligé dans ce parallèle, qu'un terme de comparaison qui a son intérêt. Je l'emprunte à un *Ysopet* dont la date peut être fixée vers 1333. L'auteur paraphrase Ugobardus de Sulmone, mais le paraphrase avec conviction. Au moyen âge, au lieu de liberté, on disait *franchise*, dont le sens était peut-être plus précis. Écoutons ce que le vieux trouvère qui a rimé la même fable fait dire au chien par le loup :

> Uns francs povre homs plus habunde,
> Que le plus riches serfs du monde.
> L'homs serfs ne puet avoir rien;
> Mais le francs a soi et le sien.
> Franchise est si bonne et si douce!
> Nulle douceur à luy ne touche (ne lui est comparable).
> En ma franchise me tiendray;
> Jà, si Dieu plaist, ne la vendray.
> Qui franchise vend pour avoir,
> Bien dessert à souffrance avoir.
> L'or et l'argent de toute Frise,
> Ni d'Allemant, ne vaut franchise;
> Car on ne la puet estimer
> Ne par prose ne par rimer.

1. *La Fontaine et les Fabulistes*, tome Ier, page 69.

Vous voyez que nos aïeux n'ignoraient pas le prix de la vraie liberté, de la *franchise,* et la jugeaient préférable au bien-être, aux jouissances, à la servitude tranquille et bien repue.

On ne peut s'empêcher de faire une remarque sur les vers du vieil *Ysopet*. Le trouvère oublie totalement qu'il fait parler un loup, et exprime ses propres sentiments. Cela est évident : comment l'animal carnassier s'aviserait-il de parler de prose ou de rime, non plus que de l'or de toute la Frise et de l'Allemagne? Or La Fontaine s'est rencontré avec le trouvère dans le seul vers de sa fable qui ait été critiqué :

Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.

« Que ferait un loup d'un trésor? » a-t-on dit avec quelque apparence de raison. Le rapprochement est assez curieux, quoiqu'on n'en puisse assurément tirer de conséquence d'aucune sorte.

Fable VI. *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*. Phædr., I, 5.

On s'est beaucoup récrié sur cette étrange association et sur « le cerf pris dans les lacs de la chèvre. » La Fontaine a emprunté le tout à Phèdre. Il n'a fait que traduire notamment le fameux mot de l'allocution léonine : *nominor quoniam leo*. Dans le vaste espace de temps intermédiaire entre les deux fabulistes, ces chasseurs associés avaient cependant varié beaucoup et souvent avaient été choisis avec plus de vraisemblance : loups, buffles et autres bêtes sauvages et carnassières remplaçaient la brebis, la chèvre et la génisse.

Voici la traduction d'une fable latine du moyen âge :

« Le lion, le loup et le renard avaient formé une association pour la chasse. Le renard prit une oie, le loup un mouton gras, le lion un bœuf maigre. Vint le moment de se partager la proie. Le loup dit : « Que chacun ait ce qu'il a pris : le lion le bœuf, le « renard l'oie, et moi le mouton! » Le lion courroucé leva une patte et d'un coup de griffe arracha toute la peau de la tête du loup. Puis, se tournant vers le renard, il lui commanda de dire son avis. Le renard : « Sire, dit-il, veuillez manger d'abord du « mouton gras autant que vous voudrez, parce qu'il a la chair

« tendre; ensuite de l'oie autant qu'il vous sera agréable, et enfin « du bœuf avec modération, car il doit être dur. Ce qui restera, « daignez nous le donner, à nous qui sommes vos sujets. — Voilà « qui est bien parler, reprit le lion. Qui t'a enseigné à partager si « sagement? » Le renard, montrant la tête écorchée du loup : « Sire, c'est le chapeau rouge dont vous avez coiffé mon com- « pagnon. [1] »

Ici le lion ne s'adjuge pas lui-même la part à laquelle il prétend; il se la fait offrir, et se fait même donner d'excellents motifs de l'accepter, comme si l'on pouvait craindre qu'il la refusât. L'idée est bien préférable; et la dernière réplique du renard termine vivement le vieil apologue.

Fable VII. *La Besace*. Phædr., IV, 10.

Fable VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux*. Ugobardi Sulmonensis fab. 20; — Æsop., 327, 290.

Dans le *Comte Lucanor*, [2] exemple VI, l'hirondelle, voyant qu'on ne l'écoute pas, ne se borne pas à s'éloigner. Elle va trouver le maître du champ, entre en pourparlers avec lui et conclut un traité de paix pour elle et toutes ses sœurs. « Depuis lors, ce traité subsiste. Les hirondelles vivent sous le toit des hommes, dans une entière sécurité, tandis que l'on ne cesse de tendre des piéges aux autres oiseaux qui n'ont pas voulu s'en garantir. »

Fable IX. *Le Rat des villes et le Rat des champs*. Horat., lib. II, sat. vi, v. 80; — Ugobardi Sulmonensis, 12; — Æsop., 121.

La Fontaine semble n'avoir pas essayé de lutter avec le piquant récit d'Horace :

. . . . Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum. .

1. *Latin stories*, edited by Thomas Wright, London, 1842, page 54.
2. V. *Le Comte Lucanor*, de don Juan Manuel, traduit par A. de Puibusque, 1864.

Il s'est borné à tracer une vive esquisse. Le moyen âge, qui n'avait pas de ces déférences, a presque égalé le poëte latin. J'ai, dans un autre ouvrage, [1] montré que l'auteur de *Renard le contrefait,* au XIVe siècle, a su faire après Horace une fable charmante, et du reste si différente, qu'on peut douter qu'il eût la fable latine sous les yeux.

Il faut citer encore, au premier rang des versions de cet apologue, *le Rat de Montferrat et le Rat de Guadalaxara,* par Jean Ruiz, archiprêtre de Hita. Cet apologue espagnol a été récemment reproduit et traduit par M. Eugène Baret. [2]

FABLE X. *Le Loup et l'Agneau.* Phæd., I, 1; — Ugobardi Sulmonensis, 2; — Æsop., 101.

Une des fables du monde le plus souvent racontées. On la trouve dans Ésope, dans Babrius, dans Phèdre, dans Romulus. Elle ne manque à aucun des recueils des bas siècles ou du moyen âge; elle est dans Ugobardus de Sulmone, dans Alexander Neckam, dans Odo de Cerington, etc.

La version rhythmique d'Ugobardus a attiré l'attention de M. Philarète Chasles, qui en a fait ressortir, dans un article inséré au *Journal des Débats* le 22 février 1863, la rigueur symétrique, la régularité sententieuse, et aussi l'énergie. Il l'a traduite à peu près comme il suit :

DU LOUP ET DE L'AGNEAU.

Voici le loup, voici l'agneau. L'un a soif, l'autre a soif. Tous deux vont étancher leur soif au même ruisseau, sur des points différents, le loup plus haut, l'agneau plus bas. L'agneau tremble en entendant le loup : « Tu troubles ma boisson et la beauté de ces eaux. » L'agneau nie les deux faits et donne de bonnes raisons : « Je ne t'ai pas nui; je n'ai point nui à la pureté de l'eau, car l'eau s'écoule de mon côté et ne pourrait remonter

1. *Origines littéraires de la France*, par Louis Moland. Librairie Didier et Cie, 1862.

2. *Les Troubadours et leur influence...* Librairie Didier et Cie, 1867, page 444.

jusqu'à toi; elle est toute limpide encore. » Le loup reprend d'une voix tonnante : « Tu me menaces, je crois! — Je ne menace pas, » répond l'agneau. Et le loup : « Je te dis que tu me menaces! Ton père n'en a pas fait moins, il y a de cela six mois. Tu fais comme ton père; eh bien, paye pour lui! — Mais je n'ai pas vécu six mois! s'écrie l'agneau. — Je crois que tu raisonnes, scélérat! » interrompt le brigand. Et il le mange. Ainsi l'innocence est victime du crime, celui-ci trouve toujours des prétextes valables. Dans toutes les cités règnent de ces loups. [1]

« C'est dur et acerbe, dit le critique, plein de vindicte contenue. »

La fable de Neckam n'est guère moins énergique. [2] On sentait vivement la vérité de cet apologue à ces époques où la violence et le droit du plus fort se donnaient plus librement carrière qu'aux époques civilisées. Aussi y eut-il alors de très-nombreuses variantes de cet apologue. En voici une qui jouit d'une grande vogue et qui est très-caractéristique du temps :

Un loup gravement malade fait vœu de s'abstenir dorénavant de chair, s'il guérit. Revenu à la santé, il rencontre un agneau. « Salut, dit-il, mon beau saumon! — Je ne suis pas un saumon, mais un agneau, mon seigneur, » répond l'agneau, et il ajoute

1. Voici le texte latin, d'après l'édition de Christianus Timotheus Dressler:

DE LUPO ET AGNO.

Est lupus, est agnus. Sitit hic, sitit ille. Fluentum
  Limite non uno quærit uterque siti.
In summo bibit amne lupus; bibit agnus in imo.
  Hunc timor impugnat, verba movente lupo :
« Rupisti potumque mihi rivique decorem! »
  Agnus utrumque negat, se ratione tuens :
« Nec tibi, nec rivo nocui; nam prona supinum
  Nescit iter, nec adhuc unda nitore caret. »
Sic iterum tonat ore lupus : « Mihi damna minaris!
  — Non minor, » agnus ait. Cui lupus : « Immo facis!
Fecit idem pater ante tuus, sex mensibus actis.
  Quum bene patrisses, crimine patris obi! »
Agnus ad hæc : « Tanto non vixi tempore. » Prædo
  Sic tonat : « An loqueris, furcifer? » Huncque vorat.
Sic nocet innocuo nocuus, causamque nocendi
  Invenit. Hi regnant qualibet urbe lupi.

2. V. *Poésies inédites du moyen âge*, publiées par M. E. du Méril, librairie Franck, 1854, page 184.

avec un sourire craintif : « Non, vraiment, ceux de ma race ne sont pas des nageurs habiles. » Le loup le regarde obliquement : « Que dis-tu ? tu parais à mes yeux un vrai saumon, et c'est comme tel que je te prends. » Et il le dévore.

M. Philarète Chasles compare à la rudesse, à la vivacité ardente et presque menaçante d'Ugobardus, la résignation timide que trahissent nos *Ysopets*. « On y voit, dit-il, les pauvres manants à genoux devant les plus forts.

Un leu et un aignel
Buvoient au ruissel
Qui descendoit du mont.
Le leu vit l'aignelet
Qui li sembla tendret,
Il le désira mont (*moult,* beaucoup).

« *Un loup et un agneau buvaient au ruisseau qui descendait du mont. Le loup vit le petit agneau qui lui sembla bien tendre ; aussi en eut-il grande envie.*

« *Qui li sembla* « *tendret* » ne me paraît pas un méchant mot. Le reste n'est pas mauvais non plus. Le pauvre agneau se défend comme il peut, absolument de la même manière que chez La Fontaine :

Dit li leu : Autrefois,
Passé déjà neuf mois,
M'en as-tu fait despit?
Dit l'aignel : Ne peut estre,
J'étois encor à nestre,
Si com ma mère a dit.

« *Le loup dit : Autrefois, il y a neuf mois passés, m'as-tu assez outragé ? — Cela ne peut être, répondit l'agneau, j'étais encore à naître, comme ma mère me l'a dit !*

.... Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurois-je fait, si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau, je tette encor ma mère!
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère!

« L'humilité de l'agneau s'est conservée intacte chez La Fontaine. Hélas ! pauvre agneau !

« A la fin de la fable d'Ysopet, le glapissement de la vieille servitude effarée se fait entendre, avec une résignation désespérée qui fait mal : l'auteur vous donne ses derniers conseils :

Chacun se doit garder
De mauvais encontrer,
Se dame Dieu me voye.
Qui ne peut l'estriver,
A lui ne doit jangler,
Mais aler en sa voie.

« *Gardez-vous bien des mauvais; ne les rencontrez pas, si vous pouvez. Mais si vous ne pouvez les éviter, ne vous avisez pas de disputer contre eux : allez de votre côté et suivez votre chemin.*

« Vous apercevez d'ici le « chétif » (*caitif*), le paysan, les épaules basses et le cou dans les épaules, s'enfonçant dans le sentier obscur de la forêt et s'y perdant pour éviter le fouet du seigneur. Il se résigne, le pauvre homme! Il n'a rien de mieux à faire. Il ne résiste pas. Il ne pense pas. Il ne se demande pas s'il y a une loi et un droit. La Fontaine sait bien qu'il n'y en a plus et rédige en un vers le terrible axiome :

La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

Il y a du vrai, sans doute, dans l'interprétation de l'ingénieux critique. Gardons-nous cependant d'aller trop loin et de croire à la trop complète sujétion de nos ancêtres. Rappelons le très-ferme et très-hardi langage de Marie de France, tirant du même apologue cette autre conclusion, nullement résignée, mais, au contraire, tout agressive :

Ainsi font les riches voleurs, etc.,

que nous avons rapportée dans notre étude générale. Rappelons les nobles protestations en faveur de la liberté et contre la servitude, que l'on vient d'entendre à propos de la fable du Loup et du Chien. On pourrait relever encore un grand nombre de violentes invectives des trouvères contre les orgueilleux chevaliers

et les nobles oppresseurs.[1] Mais ce serait nous écarter de notre sujet que de prolonger cette discussion.

Les moralistes n'ont point laissé passer cette fable du Loup et de l'Agneau sans récriminations. L'empereur Napoléon Ier s'est rangé de leur sentiment, si l'on en croit le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Voici ce qu'on y lit à la date de juillet 1816 : « Dans la fable du Loup et de l'Agneau, rien n'était plus risible que de voir le petit bonhomme (le fils de M. de Montholon, âgé de sept ans) dire *Sire* et *Votre Majesté*, et en parlant du loup, et en parlant de l'Empereur, mêler à tort et à travers tout cela dans sa bouche, et bien plus encore probablement dans sa tête. L'Empereur trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable pour qu'elle fût à la portée des enfants. Elle péchait d'ailleurs, disait-il, dans son principe et dans sa morale, et c'était la première fois qu'il s'en sentait frappé. Il était faux que la raison du plus fort fût la meilleure; et si cela arrivait en effet, c'était là le mal, disait-il, l'abus qu'il s'agissait de condamner. Le loup donc eût dû s'étrangler en croquant l'agneau, etc., etc. »

Ce blâme nous semble porter à faux. Il n'est nullement besoin que le loup s'étrangle, pour que l'enfant, si sa conscience morale est éveillée, sache que le loup a tort, et apprenne à détester l'abus de la force.

FABLE XI. *L'Homme et son image.*

L'invention de cette fable a été vivement critiquée : « Si l'homme dont il est question *passoit dans son esprit pour le plus beau du monde*, dit Nodier, il devait se trouver beau, même dans les miroirs. C'est l'effet ordinaire de la vanité, et celui qu'on suppose ici est hors de toute vraisemblance. » Nodier fait encore observer que La Fontaine a bien tort de donner à son personnage le nom de *Narcisse*, puisque Narcisse, au lieu de voir avec peine son visage dans l'eau, périt pour n'en pouvoir pas détacher ses yeux.

1. Voyez notamment celle de l'auteur de *Renard le contrefait* :

> Il vous semble à vos jugemens
> Que soyez nés de diamens
> Et de rubis et de topazes, etc.

Fables inédites publiées par M. Robert, tome Ier, p. CXLVI.

FABLE XII. *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.* — « Les Orientaux, dit Chamfort, mettent ce récit dans la bouche du fameux Gengis-Kan, à l'occasion du Grand Mogol, qui dépendait en quelque sorte de ses grands vassaux. — Cette fable, ajoute M. Robert, était représentée par une fontaine du labyrinthe de Versailles; le mot de l'ambassadeur oriental était donc bien connu. »

FABLE XIII. *L'Ane et les deux Voleurs.* Æsop., 39, 96.

Conf. les *Avadânas*, contes et apologues indiens, traduits par M. Stanislas Julien. [1]

FABLE XIV. *Simonide préservé par les Dieux.* Phæd., IV, 24.

M. Saint-Marc Girardin [2] compare spirituellement à cette fable l'anecdote des Deux Aveugles extraite de *Renard le contrefait.* Ces aveugles, se tenant devant le palais de Philippe le Bel, disputaient sur la guerre de Flandre. L'un disait que le roi serait vainqueur; l'autre répondait que la victoire dépendait de Dieu seul. Philippe, à qui parvient le bruit de leur querelle, fait faire deux pâtés. Il fait remplir de pièces d'or le pâté destiné à son champion; il fait mettre dans l'autre un chapon. Le champion de Dieu se contente joyeusement de son partage; mais l'autre, qui ne sent aucune bonne odeur dans son pâté et se méfie même de son poids extraordinaire, propose à son camarade de changer. L'autre consent. Ainsi Dieu enrichit son champion aux dépens de celui du roi.

Il y a une variante dans un autre manuscrit du poëme. [3] C'est à Rome que la scène se passe, et des deux aveugles l'un se fie à Dieu et l'autre au pape. La suite est la même, et Dieu favorise également son champion. Peut-être la querelle des deux aveugles est-elle mieux justifiée et l'anecdote plus malicieuse dans cette seconde leçon que dans la première.

FABLE XV. *La Mort et le Malheureux.* Æsop., 146, 20, 50.

Voici les vers que Sénèque attribue à Mécène dans son épître 101:

1. Paris, B. Duprat, 1859. tome II, pages 8-13.
2. *La Fontaine et les Fabulistes,* tome Ier, page 194.
3. M. 6985[3], f. fr. de la Bibliothèque impériale, a. f. de Lancelot.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa;
Tuber adstrue gibberum;
Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

« Rendez mes mains débiles, mes pieds faibles et boiteux; mettez une bosse sur mon dos; ébranlez toutes mes dents : tout sera bien si vous me laissez la vie. Conservez-la-moi, même en me mettant en croix. »

Montaigne (liv. II, ch. XXXVII) fait sur ces vers le commentaire suivant :

« Tant les hommes sont accoquinés à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver! Oyez Maecenas,

Debilem facito manu, etc.

Et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerçoit contre les ladres, en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les « delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible : » car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas. Et Antisthenes le stoïcien, estant fort malade, et s'escriant : « Qui me délivrera de ces maulx? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, « bientost. — Je ne dis pas de la vie, repliqua il, je dis des « maulx. »

On trouve dans Bidpay une fable, plus énergique encore, qu'on peut rapprocher de celle-ci : « Une paysanne, déjà avancée en âge, avait une fille unique qu'elle aimait à l'excès. Cette fille chérie tomba dangereusement malade. Sa mère, désolée, fatiguait le ciel par ses vœux : « Grand Dieu! s'écriait-elle jour et nuit, « frappez-moi et épargnez ma fille; je fais volontiers le sacrifice « de ma vie : ajoutez à ses jours ceux que vous retrancherez des « miens. » Un soir que le mal de la fille était plus violent et que la mère redoublait ses prières, elle entend un bruit effrayant dans

sa cour : bientôt elle voit, à la lueur de la lampe sourde qui éclairait sa cabane, entrer un spectre noir. Tremblante, interdite, elle s'imagine que ses vœux téméraires ont été enfin exaucés et que ce spectre est l'ange de la Mort. « O Azraël, s'écrie-« t-elle, prenez garde de vous tromper : ce n'est pas moi qui « suis malade! »

FABLE XVI. *La Mort et le Bûcheron*. Æsop., 20, 146, 50.

Boileau et J.-B. Rousseau ont aussi traité ce sujet, mais sont restés loin de La Fontaine. Voici la fable de Boileau :

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine et de détresse.
Enfin las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vient à la fin. Que veux-tu? cria-t-elle.
Qui? moi, dit-il alors prompt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger.

FABLE XVII. *L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses*. Phædr., II, 2; — Æsop., 165, 199.

FABLE XVIII. *Le Renard et la Cicogne*. Phædr., I, 26.

FABLE XIX. *L'Enfant et le Maître d'école*.
Conf. Rabelais, liv. Ier, ch. 42.

FABLE XX. *Le Coq et la Perle*. Phædr., III, 12; — Ugobardi Sulmonensis, I.

FABLE XXI. *Les Frelons et les Mouches à miel*. Phædr., III, 13.

FABLE XXII. *Le Chêne et le Roseau*. Æsop. 143, 59; — Aviani fab. 16.

Dans les fabulistes du moyen âge, l'action de cette fable a lieu après la chute du chêne. Dans la tempête, le vent déracine un chêne qui était au bord de l'eau, et le courant entraîne l'arbre; l'arbre passe sur le jonc marin, qui s'enfonce sous l'eau, et puis se redresse aussi droit que devant. Le chêne, l'ayant avisé, dit : « Jong marin, je te demande comment tu as pu te tenir? Moi qui étais si fort, si garni de racines, si pro-

fond en terre, j'ai été renversé. Toi chétif, gros comme le doigt d'un homme, tu as résisté au vent qui m'a abattu. — Tu as voulu montrer ta force et ton pouvoir, répond le jong marin; moi je me suis tenu tout coi, me baissant sans honte, gardant humilité, demeurant inaperçu, m'inclinant au vent qui souffle, au flot qui passe. Voilà pourquoi je reste debout. » Ici il n'y a aucune place à ce sentiment d'envie satisfaite qu'on a voulu quelquefois apercevoir dans la fable de La Fontaine.

Un autre fabuliste de la même époque dit que le grand chêne est arrêté par les roseaux,

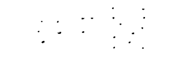
Entre les roselets menus,

ce qui ajoute un trait au tableau.

Guillaume de Haudent, au XVI[e] siècle, n'a pas trop mal réussi non plus :

Un chesne dur, puissant, robuste et fort,
Contre un roseau foible et débile et tendre,
Pour démonstrer sa puissance et effort
Jadis voulut quereller et contendre,
En soutenant qu'il n'oseroit prétendre
Se comparer à lui quant en puissance,
Car, s'il le fait, lui offre sans attendre
Livrer assault et lui porter nuisance.
Quand le roseau eut ouï les contends
Et les propos de ce chesne orgueilleux,
Il lui a dit : « On pourra voir en temps
Lequel sera le plus fort de nous deux. »
Or cependant qu'ils devisoient entre eux
De leur pouvoir, voici venir un erre (tourbillon)
De vent de bise âpre et impétueux,
Qui fait tomber le chesne sur la terre
Quand il se vit en ce point abattu
Et le roseau estre debout encoire,
Il demanda par quel force et vertu
Il avoit pu obtenir la victoire.
Il lui a dit pour raison péremptoire
Que ce a esté pour avoir obéi
A cestuy vent, car lui estoit notoire
Qu'il fust rompu, s'il eust désobéi.

Cette fable, assurément, paraîtrait assez bien dite, si l'on ne connaissait pas celle de La Fontaine.



Avec cette dernière fable du I[er] livre, La Fontaine atteint la perfection de la fable classique. Ce fut longtemps un exercice de rhétorique que de faire ressortir les différents tons de ce récit, les nuances de ce dialogue. Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner un exemple de cette méthode en citant le commentaire de Chamfort :

« Je ne connois rien de plus parfait que cet apologue. Il faudroit insister sur chaque mot pour en faire sentir les beautés. L'auteur entre en matière sans prologue, sans morale. Chaque mot que dit le chêne fait sentir au roseau sa foiblesse :

> Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
> Le moindre vent qui d'aventure
> Fait rider la face de l'eau, etc. ;

et puis tout d'un coup l'amour-propre lui fait prendre le style le plus pompeux et le plus poétique :

> Cependant que mon front au Caucase pareil,
> Non content, etc.

Puis vient le tour de la pitié qui protége, et d'un orgueil mêlé de bonté :

> Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
> Dont je couvre le voisinage !

Enfin il s'arrête sur l'idée la plus affligeante pour le roseau, et la plus flatteuse pour lui-même :

> La nature envers vous me semble bien injuste.

Le roseau, dans sa réponse, rend d'abord justice à la bonté que le chêne a montrée. En effet, il n'a pas été trop impertinent, et il a rendu aimable le sentiment de sa supériorité. Le roseau refuse sa protection sans orgueil, seulement parce qu'il n'en a pas besoin :

> Je plie et ne romps pas.

Arrive le dénoûment. La Fontaine décrit l'orage avec la

pompe de style que le chêne a employée en parlant de lui-même :

> Le plus terrible des enfants
> Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
> . . . .
> Le vent redouble ses efforts,
> Et fait si bien qu'il déracine
> Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
> Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

« Remarquez que La Fontaine ne s'amuse pas plus à moraliser à la fin de sa fable qu'au commencement. La morale est tout entière dans le récit du fait. Cet apologue est non-seulement le meilleur de ce premier livre, mais il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine. Si l'on considère qu'il n'y a pas un mot de trop, pas un terme impropre, pas une négligence; que, dans l'espace de trente vers, La Fontaine, en ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée, on ne craindra pas d'affirmer qu'à l'époque où cette fable parut, il n'y avoit rien de ce ton-là dans notre langue. Quelques autres fables, comme celle des Animaux malades de la peste, présentent peut-être des leçons plus importantes, offrent des vérités qui ont plus d'étendue ; mais il n'y en a pas d'une exécution plus facile et plus parfaite. »

La seule objection qu'on ait faite, c'est, avons-nous dit, qu'on peut supposer au roseau une joie envieuse de voir la chute du chêne avec qui il a disputé. C'est pousser la délicatesse bien loin : le roseau a été humble et modeste dans sa réplique au chêne; tout porte à croire par conséquent qu'il fera preuve « d'un bon naturel » en plaignant la ruine de son adversaire. Quoi qu'il en soit, le fabuliste allemand Lessing a cru devoir, suivant sa coutume, opposer en ce sens un apologue à celui de La Fontaine. Voici cet apologue : « Le vent du nord, dans sa fureur, avait, par une nuit orageuse, déployé sa force contre un grand chêne; l'arbre gisait maintenant renversé, et une foule de petits arbrisseaux avaient été brisés sous lui. Un renard, qui avait non loin de là sa tanière, le vit au matin suivant : « Quel

« arbre ! s'écria-t-il. Je n'aurais jamais pensé qu'il fût si grand ! » Les hommes attendent bien souvent que la puissance, le génie. la vertu, aient été abattus par la persécution ou la mort, pour leur rendre justice. Cela n'est que trop vrai, et c'est une vérité qu'il n'est pas inutile, assurément, de mettre parfois devant nos yeux, pour nous inviter à être plus justes à l'égard des vivants. »

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE.

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut; je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
        Vraiment, me diront nos critiques,
        Vous parlez magnifiquement
        De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques

Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine...
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant:
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu :

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.[1]
Maudit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne sauroit les satisfaire.

1. Et male tornatos incudi reddere versus.
HORAT., *de Arte poet.*, v. 441.

FABLE II.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

Un chat, nommé Rodilardus[1]
Faisoit de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son soûl;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;

1. Rabelais (liv. IV, ch. LXVII) fait mention du célèbre chat *Rodilardus*. « Pantagruel, voyant Panurge ainsy esmeu, transif, tremblant, hors de propous, conchié et esgratigné des gryphes du celebre chat Rodilardus, ne se peut contenir de rire, et luy dist : Que voulez vous faire de ce chat? — De ce chat? respondit Panurge : je me donne au diable si je ne pensoys que feust un diableteau à poil follet, lequel n'agueres j'avois cappiettement happé en tapinoys à belles moufles d'un bas de chausses, dedans la grande husche d'enfer. Au diable soit le diable! Il m'ha icy deschiqueté la peau en barbe d'escrevisse. Ce disant jecta bas son chat. »

Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
L'autre : Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus, [1]
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

1. *Vus* au lieu de *vu* : une des libertés dont La Fontaine use le plus familièrement, d'après les anciens poëtes français.

FABLE III.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE.

Un loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de longtemps, mes amis;
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoit une chose à censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE.

Deux taureaux combattoient à qui posséderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant. [1]
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure

1. Il y a, dans les éditions publiées par La Fontaine, *croassant*: mais cette faute doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur. Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. Un des derniers commentateurs de notre poëte (Nodier) prétend que cette distinction n'était pas connue au siècle de Louis XIV. C'est une erreur : on n'a qu'à consulter le dictionnaire de l'Académie française, publié en 1696, et le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, et l'on se convaincra que cette distinction est très-ancienne dans notre langue, et que le verbe *coasser* a toujours été le seul que l'on ait employé pour exprimer le cri des grenouilles. (W.)

S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands. [1]

1. Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 2.

FABLE V.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
        Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
        Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
        Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
        Grâce à l'auteur de l'univers,
        Je suis oiseau; voyez mes ailes:
        Vive la gent qui fend les airs!
        Sa raison plut, et sembla bonne.
        Elle fait si bien qu'on lui donne
        Liberté de se retirer.
        Deux jours après, notre étourdie
        Aveuglément va se fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage:

Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue,[1]
Le sage dit, selon les gens :
Vive le roi! vive la ligue!

1. S'en sont moqués. Faire la figue, en italien *far le fiche* ou *le castagne*, c'est un signe de mépris qui se fait en montrant le pouce placé entre l'index et le médium. Expression fort ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard vers le commencement du XIII[e] siècle. Krantz, Paradin, Rabelais, et ensuite un grand nombre d'auteurs plus modernes qui ont copié Rabelais, donnent à cette locution une origine qui est démentie par tous les faits de l'histoire. V. Rabelais, liv. IV, ch. XLV.

FABLE VI.

L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE.

Mortellement atteint d'une flèche empennée,[1]
Un oiseau déploroit sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur!
    Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
        Fournira des armes à l'autre.

1. Chamfort préférait *emplumée*, qui n'a point la même acception. *Emplumé* signifie *revêtu de plumes*. *Empenné* veut dire *armé de plumes*, et il nous est resté dans ce sens, quoi que Chamfort en dise. Delille, prévenu cependant par cette observation aventureuse, s'est cru obligé d'écrire :

> Aucun ne sait mieux l'art
> D'emmancher la cognée et d'emplumer un dard.
> *L'Imaginat.*, ch. 1er.

Nous ne pensons pas que ce vers prête une grande autorité à l'opinion de Chamfort. (N.)

FABLE VII.

LA LICE ET SA COMPAGNE.

Une lice[1] étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

1. La *lice* est la femelle du chien de chasse.

FABLE VIII.

L'AIGLE ET L'ESCARBOT.

L'aigle[1] donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'escarbot[2] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence

1. L'aigle est au féminin dans toute cette fable, et il le fallait; La Fontaine parle d'une mère. Au reste, il paraît que, de son temps, on employait indifféremment l'un et l'autre genre; car il a également usé du féminin dans sa prose, comme on peut le voir à la fin de la *Vie d'Ésope*. (N.)

2. Gros insecte volant. On a peine à se figurer le lapin se cachant dans le trou de l'escarbot; c'est la convention, bien plus que la vraisemblance, qui règne dans l'apologue.

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert, [1]
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :

1. VAR. Après ce vers, dans la première édition in-4°, 1668, et dans la seconde, 1669, in-12, on lit celui-ci :

De quitter toute dépendance.

Mais La Fontaine a retranché ce vers, inutile et faible, dans l'édition de 1678.

Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX.

LE LION ET LE MOUCHERON.

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant[1] que toi;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit.[2] On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;

1. *Puissant* exprime ici la grosseur de la taille. Cette acception est indiquée dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, et elle est encore d'usage dans le style familier et populaire. (A. M.)

2. « Le lion en colère ne rugit point, dit Buffon. Le rugissement est la voix ordinaire du lion, et, lorsqu'il est en colère, il a un autre cri qui est court, réitéré subitement, et plus terrible encore que le rugissement. »

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais;[1] et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

1. *Mais* vient du mot latin *magis*, et signifie ici *davantage;* c'est un idiotisme bien ancien, et qu'on trouve dans la langue romane. (Voyez Raynouard, *Éléments de la grammaire de la langue romane,* p. 338.) Ménage, dans la première édition de ses *Observations sur la langue françoise,* publiées en 1672 (ch. LXI, p. 109), considère cette façon de parler comme très,naturelle et très-française. Vaugelas remarque que de son temps elle était commune à la cour, mais que cependant elle était du style familier. (Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise,* 1697, t. I, p. 218.) Ontrouve de fréquents exemples de cette locution dans Malherbe, dans Molière et dans d'autres auteurs du siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de nos jours même l'ont employée. (W.)

FABLE X.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles :[1]
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car au bout de quelques nagées,[2]
Tout son sel se fondit si bien

1. Expression proverbiale. Quand on porte les bouteilles, on marche lentement de peur de les casser.

2. Ce mot appartient au vocabulaire des mariniers et des nageurs : quoiqu'il n'ait point encore été admis dans les dictionnaires de la langue, il mérite d'y trouver place; car il n'y en a point d'autre pour exprimer la même idée; il est si clair et si heureusement employé par notre poëte qu'on n'a pas même besoin de l'expliquer. (W.)

Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier[1] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

1. Mot créé par La Fontaine.

FABLES XI ET XII.

LE LION ET LE RAT.
LA COLOMBE ET LA FOURMI.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.[1]
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps[2]
Font plus que force ni que rage.

1. Un plaisir faict ne fut jamais perdu.
GILLES CORROZET, fable XIV.

2. Expression toute latine : *Nihil est quod longinquitas temporis efficere non possit.* CICERO, *de Divinatione.*

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis[1] y tombe ;
Et dans cet océan on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant[2] qui marchoit les pieds nus :
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

1. Anciennement on écrivait *fourmis*, avec une *s*. La fable de Corrozet sur le même sujet commence ainsi :

Une fourmis alloit à la fontaine. .

La Fontaine écrit ce mot au singulier avec ou sans *s*, selon le besoin de son vers.

2. *Croquant*, manant ; ce terme de mépris fut donné à quelques malheureux paysans de la Guyenne, qui se révoltèrent sous Louis XIII.

FABLE XIII.

L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens[1] ont chanté,
Qu'est-ce,[2] que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort:
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?

1. C'est-à-dire Euripide et Platon (*Prométhée*, v. 513; *Républ.*, liv. X), auteurs que La Fontaine considère comme appartenant à Homère, parce qu'ils ont écrit sous l'inspiration de ce grand poëte.

2. Qu'est-ce, si ce n'est le hasard.

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs[1] tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur[2] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent[3] aux chimères,

1. C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui cherchent la pierre philosophale. Le mot *souffleur* était très-usité, dans cette acception, du temps de La Fontaine.

2. *Spéculateur,* celui qui examine, qui observe; ici l'astrologue. Du latin *speculari*.

3. La Fontaine, dans toutes les éditions qu'il a publiées, a écrit *baaillent,* selon l'orthographe de son temps; depuis on a remplacé les deux *a* par l'ac-

Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

cent circonflexe, ce qu'il ne faut pas oublier pour distinguer ce verbe d'avec celui de *bailler,* sans accent sur l'*a,* qui veut dire, donner. Dans l'édition des *Fables de La Fontaine* publiée par M. Didot aîné en 1813, on a substitué au mot *bâillent* celui de *bayent.* (W.)

FABLE XIV.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.

Un lièvre en son gîte songeoit,
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux,[1] inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.

1. *Douteux* s'est appliqué longtemps aux personnes aussi bien qu'aux choses. Regnier s'en est servi très-heureusement en peignant le vieillard

Imbécile, *douteux*, qui voudroit et qui n'ose;

Racine également a dit :

Oui, Taxile, mon cœur, *douteux* en apparence.
Alex., acte IV, scène 3.

Et Boileau lui-même, dans son épître au grand Arnauld :

Toujours *douteux*, chancelant et volage.

Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux [1] dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :

1. Faites des feux de joie, réjouissez-vous.

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
    Une autre fois. Le galant aussitôt
        Tire ses grègues,[1] gagne au haut,
        Mal content de son stratagème.
        Et notre vieux coq en soi-même
        Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

1. Ses chausses. *Tirer ses grègues* est une expression proverbiale pour dire : décamper, s'enfuir.

FABLE XVI.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière[1] créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :

1. « Nulle âme moutonnière, » avait dit Rabelais. Le vers suivant fait allusion au corbeau de la deuxième fable du livre Ier.

Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux[1] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

1. Petits voleurs, diminutif dont notre poëte paraît avoir enrichi la langue; du moins il ne se trouvait pas dans le *Dictionnaire de l'Académie* de son temps, et il s'y trouve aujourd'hui. (W.)

FABLE XVII.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature ;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué [1] de cent sortes de soies ;
Qui te panades, [2] qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?

1. *Nué* pour *nuancé*, un peu vieilli, mais très-bon à conserver. Cette description des beautés du paon, quoique peu détaillée, est du plus brillant coloris. Elle rappelle sans désavantage les vers de Phèdre :

> Nitor smaragdi collo præfulget tuo ;
> Pictisque plumis gemmeam caudam explicas.

2. Le paon se panade lorsqu'il étale sa queue ; il se pavane lorsqu'il marche orgueilleusement. Panader, de paon ; pavaner, de *pavo*. (GERUZEZ.)

Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

Un homme chérissoit éperdument sa chatte;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte;
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout,
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois elle accourut à point;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé,[1] l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et fussiez-vous embâtonnés,[2]
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.[3]

1. Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu.
HORAT., *Epist.*, lib. I, II, 69.

2. Armés. On appelait bâtons jusqu'aux armes à feu.

3. Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.
HORAT., *Epist.*, lib. I, x, 24.

Chassez le naturel, il revient au galop!

FABLE XIX.

LE LION ET L'ANE CHASSANT.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers,[1] daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.

1. Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de ce temps.

L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est point là leur caractère.

FABLE XX.

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce :
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne possèderoit plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possèdera plus sa part héréditaire,

Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père?
L'affaire est consultée; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve.[1]
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un les maisons de bouteille,

1. *Treuve* se lit encore, fable VII du livre III :

A son réveil il *treuve*
L'attirail de la mort à l'entour de son corps.

Fable IV du livre IX :

Dans les citrouilles je la *treuve*.

Et fable II du livre V :

Au moindre hoquet qu'ils *treuvent*.

Molière a employé cette même forme du mot, scène Ire, acte Ier du *Misanthrope* :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui *treuve*.

Il n'y a plus deux manières de conjuguer ce verbe, et celle-ci était déjà peu usitée au temps de La Fontaine; mais il est facile de voir qu'il a recherché avec soin, dans cette fable, les mots antiques et les locutions des tribunaux. (N.)

Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,[1]
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,

1. C'est-à-dire de vin doux. Le vin de Malvoisie est un vin grec qui croît dans les environs *di Napoli di Malvasia*, en Morée, ou dans le Péloponèse des anciens.

A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien.
Elles se marieroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent:
Paieroient leur mère tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur père :
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE II.

SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

Fable I. *Contre ceux qui ont le goût difficile.* Phæd., IV, 7.

Ce charmant morceau, qui paraît si spontané, si libre dans son mouvement, n'en est pas moins imité de Phèdre :

Tu qui nasute scripta destringis mea...

C'est moins une fable qu'un prologue spirituel.

Fable II. *Conseil tenu par les Rats.* Faern., 47.—Abstemius, 195.

M. Saint-Marc Girardin[1] compare cette fable à une scène du *Cyclope,* d'Euripide. Lorsque Ulysse propose aux satyres d'enfoncer un tison ardent dans l'œil unique de Polyphème, ceux-ci, pleins d'ardeur, se disputent à qui marchera le premier. Mais quand le moment approche et que déjà le tison est embrasé, ils ont tous un prétexte de rester en arrière. « Je ne me soucie pas de voir sauter les dents de ma mâchoire, dit enfin le chœur des Faunes poltrons renonçant à l'entreprise, mais je sais une chanson magique d'Orphée qui fera que le tison ira de lui-même brûler l'œil du géant. » C'est un joli trait que cette chanson magique, grâce à laquelle on compte pouvoir se passer de résolution et de courage.

Je remarque que, dans les *Ysopets,* l'impossibilité d'exécuter la décision prise ne se manifeste pas immédiatement. L'assem-

1. *La Fontaine et les Fabulistes,* tome Ier, page 428.

blée est un concile œcuménique que l'on a tenu à Rome. Les souris y ont été au nombre de plus de deux mille. Les nations ont délibéré chacune à part. La Calabre a proposé ainsi ; ainsi la Pouille. Toute l'affaire a été menée avec la plus grande prudence et la plus grande discrétion. Aussi tous les membres de l'assemblée s'en retournent-ils chez eux très-satisfaits de la besogne qu'ils ont faite et parfaitement rassurés sur l'avenir. Une vieille souris, infirme et boiteuse, qui n'a pu assister au concile, dissipe leur illusion. Elle s'informe à celles qui en reviennent de ce qu'on a fait à Rome. Les autres lui racontent comment tout s'est bien et solennellement passé, et lui disent la conclusion à laquelle on s'est arrêté en dernier lieu. « Et qui attachera la clochette ? » demande la vieille souris. Les autres ne savent que répondre. « Alors, rien n'est fait, » dit-elle.

Fable III. *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.* Phæd., I, 10.

Diogène Laërce, dans la vie de Diogène le Cynique, raconte que celui-ci entendit un jour la plainte réciproque de deux avocats et les condamna tous deux, disant que l'un avait dérobé ce dont il s'agissait et que l'autre ne l'avait pas perdu. Philippe de Macédoine, d'après Plutarque, sur le différend de deux coquins qui s'entr'accusaient de plusieurs crimes, en bannit un et condamna l'autre à suivre le banni hors du royaume. Tout cela est contestable en bonne justice, et La Fontaine ne se l'est pas dissimulé.

L'*Ysopet* de 1333 n'a pas admis la décision contradictoire du singe. Renard attaque le lièvre (non plus le loup) en justice, et l'accuse de lui avoir volé une geline, une poule. Il demande contre lui le combat judiciaire.

En jugement son genou ploie,
Contre le lièvre tend son gaige.

Mais le lièvre discute, en juriste consommé, les cas où l'on peut être admis à demander le champ clos, et prouve que tel n'est pas le cas présent. Le singe le renvoie des fins de la plainte et déboute Renard, en se fondant sur ses antécédents et sur sa mauvaise renommée. Il n'y a plus de bon mot; il n'y a plus que l'idée assez comique de Renard réclamant la bataille contre le

lièvre et le bon exemple d'un jugement fort sagement rendu en faveur des gens paisibles et de bonne vie.

Fable IV. *Les deux Taureaux et la Grenouille*. Phæd., I, 30.

Fable V. *La Chauve-souris et les deux Belettes*. Æsop, 109, 125.

Nous avons, dans notre étude générale, cité la même fable, telle qu'elle se trouve dans le recueil des *Avadânas*, et nous avons fait ressortir le caractère de cette version indo-chinoise.

La moralité égoïste et trop prudente de la fable de La Fontaine a été vivement critiquée. L'exemple de la chauve-souris n'est pas propre, en effet, à former de bons citoyens. Il pourrait même, les circonstances étant données, produire non-seulement des indifférents et des sceptiques, mais des renégats et des traîtres. Dans les *Ysopets*, il s'agit toujours d'une grande guerre entre les oiseaux et les quadrupèdes; la chauve-souris prend tour à tour l'un et l'autre parti, selon qu'elle suppose que la victoire se prononcera d'un côté ou de l'autre. Mais on s'aperçoit de cette conduite déloyale:

Quand sa faussetó est scéue
Et des deux parts apercéue,
Chascun la het, n'en doutez mie,
Et refuse sa compaignie.

Elle demeure honnie des deux espèces, et c'est pourquoi elle n'ose plus sortir qu'au crépuscule, quand oiseaux et quadrupèdes reposent déjà. On est loin alors de l'indifférence épicurienne de La Fontaine.

Fable VI. *L'Oiseau percé d'une flèche*. Æsop., 133.

Fable VII. *La Lice et sa Compagne*. Phædr., I, 19.

Fable VIII. *L'Aigle et l'Escarbot*. *Vie d'Ésope*, p. 79 de l'édit. de Nevelet, et Æsop., fab. 223.

Fable IX. *Le Lion et le Moucheron*. Æsop., 149, 249.

On peut comparer à la fable de La Fontaine celle de *Pantaleo Candidus*, [1] dont voici la traduction:

1. Weiss, ministre protestant allemand, né en 1540, mort en 1608, dont

« Le moucheron aborda un jour le lion. « Je n'ai pas peur de « toi, lui dit-il. D'où te vient ta renommée ? Est-ce parce que tu « déchires sans pitié les pauvres animaux avec tes ongles ? Mais « c'est ce que font les femmes en colère quand elles chamaillent « avec leurs maris. Je veux, moi, te montrer ma force. Allons, vite « au combat ! » Il dit, et sonnant la charge avec son bourdonnement qui imite les sons rauques de la trompette guerrière, il attaque son adversaire et entre dans ses naseaux. Le lion, frémissant de fureur, se déchire de ses griffes et ensanglante sa face et ses naseaux. Le moucheron, triomphant, sonne la victoire et s'envole dans les airs. Mais l'imprudent ne voit pas les fils ténus d'une petite araignée et s'y trouve pris. Près de mourir, il s'écrie : « Hélas ! quelle infortune est la mienne, le vainqueur du lion « est la proie de l'araignée. » L'accident le plus léger fait échouer les plus grands desseins. »

Cette fable avait été, bien antérieurement à Pantaleo Candidus, considérablement modifiée par le moyen âge. Les trouvères ont substitué au moucheron un taon et au lion un taureau; et puis le combat n'a même pas lieu. Après la provocation du taon, le taureau se présente pour la lutte, soufflant, creusant du pied le sol et « faisant grande tempeste. » Le taon dit alors que cela suffit à son triomphe, puisqu'il est traité en égal par le taureau. Toute l'assistance se moque de celui-ci; et la conclusion, c'est que les puissants ne doivent pas entrer en querelle avec les petits, puisqu'ils ne sauraient y acquérir d'honneur.

La variante de Lessing mérite aussi d'être signalée. Un jeune moucheron, tout fier de sa vaillance, rencontre un lion qui, fatigué de la chasse, s'est couché et endormi. « Frères, s'écrie-t-il, je vais le punir, le tyran ! » Il s'abat sur la queue du roi des animaux, la pique de son aiguillon et fuit d'un vol rapide. Le lion ne bouge pas. Le moucheron en tire avantage et proclame que son adversaire est mort. Il entonne un chant de victoire, au milieu duquel le lion, reposé, se réveille et reprend tranquillement sa chasse, sans se douter des prouesses du moucheron.

les fables, d'une latinité élégante, se trouvent dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, tome II, Francfort, 1612.

Fable X. *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.* Æsop., 258.

« J'amenerai seulement le témoignage du sage Thalès, le plus ancien des sept, qui fut fort aise d'avoir découvert et affiné la ruse d'un mulet : car il y avoit une troupe de mulets qui portoient du sel de lieu à autres, entre lesquels un en passant une rivière tomba par cas fortuit dedans l'eau : le sel aiant été trempé dedans l'eau se fondit pour la plupart, de manière que le mulet se relevant se trouva fort allegé de sa charge, et en comprit aussi tost la cause, qu'il imprima bien en sa mémoire, tellement que toutes et quantesfois qu'il passoit la rivière, il se baissoit expressément, et trempoit les vaisseaux où estoit contenu le sel qu'il portoit, en se couchant tout de son long sur un costé et puis sur l'autre. Thalès, aiant entendu sa malice, commanda au muletier qu'au lieu de sel on luy emplist ses vaisseaux d'autant pesant de laine et d'esponges, et qu'on les luy chargeast sur le dos, et qu'on le chassast quand et les autres ; il ne faillit pas à faire comme il avoit accoustumé, et aiant rempli ses vaisseaux et sa charge d'eau, il connut que sa ruse luy estoit dommageable, de manière que de là en avant il se tint debout, et se donna bien garde qu'en passant la rivière ses vaisseaux ne touchassent pas seulement au dessus de l'eau, non pas mesme malgré luy. »

Plutarque, traduit par Amyot : *Quels animaux sont les plus advisez.*

Fable XI. *Le Lion et le Rat.* Æsop., 221, 98.

Dans la *Pantcha-Tantra,* il s'agit, non d'un lion, mais d'un éléphant délivré de ses liens par un rat.

On sait avec quelle gentillesse Clément Marot a traité cette fable dans son épître à Lyon Jamet ; [1] combien il y a prodigué de gaieté et de malice ! Tous les détails sont charmants. Lorsque le lion, par exemple, a trouvé moyen, par ongles et par dents, de rompre la ratière :

> Lors maître rat échappe vitement,
> Puis, met à terre un genouil gentement,

1. Voyez, dans la Collection des chefs-d'œuvre de la littérature française, les *Œuvres choisies de Marot,* publiées par M. Ch. d'Héricault, page 37.

Et, en ôtant son bonnet de la tête,
A mercié mille fois la grand'bête,
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il lui rendra.

Quand le lion est pris à son tour, et que le rat, reconnaissant, va lui faire ses offres de service, la grand'bête ouvre ses grands yeux et, les tournant un peu vers son chétif allié, lui dit avec pitié :

« Va te cacher, que le chat ne te voie ! »

Mais le fils de souris ne tient compte de ce dédain :

« Secouru m'as fort lyonneusement,
Or secouru seras rateusement... »
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea
Assez longtemps. Mais il vous le rongea
Souvent et tant, qu'à la parfin tout rompt.

Vrai est qu'il y songea, n'est-il pas d'un naturel exquis? Il y aurait à signaler chaque trait dans cet apologue que La Fontaine aura sans doute désespéré de surpasser.

FABLE XII. *La Colombe et la Fourmi.* Æsop., 41, 118.

FABLE XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.* Æsop., 169, 19.

Cette dissertation sur l'astrologie judiciaire n'était pas aussi hors de propos, du temps de La Fontaine, qu'elle nous le paraît à présent. Alors les astrologues avaient encore un certain crédit, et dans le plan qu'il avait formé d'attaquer sous le voile de l'apologue toutes les sottises humaines, La Fontaine ne pouvait guère se dispenser de parler de celle-là, dont notre siècle ne connaît plus que le nom.

FABLE XIV. *Le Lièvre et les Grenouilles.* Æsop., 57, 89, 153. — Ugobardi Sulmonensis, 28.

Les deux premiers vers de la fable d'Ugobardus peuvent donner une idée de son style brusque et haché :

Silva sonat, fugiunt lepores, palus obviat hærent ;
Fit mora, respiciunt ante retroque, timent

« Le bois résonne, les lièvres fuient, rencontrent un marais, s'arrêtent; ils hésitent, regardent devant et derrière, ont peur. »

Dans l'*Ysopet* de 1333, les lièvres, voyant sauter les grenouilles, éclatent de rire :

> Ils en rient si durement,
> Ce dist la fable vraiement,
> Que du ris leur fendist la bouche,
> Si que aux oreilles leur touche.

Nous avons rapporté, dans notre étude générale, la conclusion mélancolique et touchante que Marie de France a tirée de cet apologue.

FABLE XV. *Le Coq et le Renard*. Æsop., 36, 88. — Philibert Hégemon, fable XIV [1].

La fable de Marie de France offre quelques traits heureux : il s'agit d'un coulon, d'un pigeon, au lieu d'un vieux coq. Le renard lui dit doucereusement :

> « Pourquoi, fet-il, siez-tu lassus
> En si grant vent? Descens çà jus (ici en bas),
> Si siez lez moi (près de moi) en cet abri. »

Il lui annonce une paix générale entre les animaux, en vertu d'un bref du roi. Quand l'autre l'avertit que les deux chiens approchent : Ils pourraient bien, dit le renard, n'avoir pas connaissance du bref royal,

> « Ne sai s'ils ont le brief oui
> Qui vint dou Roi... »

et il part.

FABLE XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle*. Æsop., 207, 3; — Gorrozet, 69; — Verdizotti, *Cento favole bellissime*, 1661, fab. LXVII.

La fable indienne est différente. Les personnages sont la grue et l'épervier. « Une grue, citoyenne des bords d'un lac, y vivait des insectes qu'elle y trouvait en abondance. Un jour elle aperçut

1. Dans la *Colombière*, 1583, in 12, p. 54, verso.

un épervier qui, après avoir donné la chasse à une perdrix, l'avait prise et la dévorait. « Cet épervier, dit en elle-même la « grue, fait sa nourriture des oiseaux les plus délicats, et moi qui « l'emporte sur lui par la force et par la grandeur, je me contente « de vils insectes. Je veux suivre son exemple. » La grue, après ce beau monologue, aperçoit une perdrix qui, d'un vol léger, rasait la surface de l'eau. Elle veut fondre sur cette proie; mais la pesanteur de son corps l'entraîne; elle tombe sur les bords du lac, qui étaient très-fangeux; ses pattes s'enfoncent dans le limon, elle fait de vains efforts pour s'en tirer. Un berger, qui était aux environs, prend l'oiseau, l'encage et le porte à ses enfants. »

Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Ce trait final est dans Bidpay et n'est pas dans Ésope. Avant La Fontaine, Corrozet et Verdizotti l'avaient appliqué à la fable ésopique. Voici les derniers vers de la fable LXIX de Corrozet :

Lors ung pasteur, qui veid cette folie,
Accourt bien tost, puis le prend et le lie,
Les esles couppe, et sans aultre desbat
A ses enfants le baille pour esbat.

Et Verdizotti termine de même sa fable de l'*Aquila e il Corvo* :

Ai Fanciulletti suoi per giuoco il diede.

Corrozet a introduit aussi dans sa fable un corbeau au lieu d'un geai qui se trouve dans celle d'Ésope: il a encore été imité à cet égard par Verdizotti. La Fontaine, qui a suivi son exemple, paraît plutôt avoir emprunté cette fable à Corrozet et à Verdizotti qu'à Ésope.

Le dernier vers de la moralité :

Où la guêpe a passé le moucheron demeure,

présente une image bien souvent exprimée:

Sic tenues retinent bibulos et parvula telæ,
Dumque volat, grandis frangit asylus eas.
PHILELPH., fab. XVIII.

LE LÉGISTE.

Homme, que fais-tu dans ce bois?
Au moins, parle à moi, se tu daignes.

L'HERMITE.

Je regarde ces fils d'iraignes
Qui sont semblables à vos droicts.
Grosses mouches en tous endroicts
Y passent; menues y sont prises :
Pauvres gens sont subjects aux loix,
Et les grands en font à leurs guises.
P. Grosnet.

« Or ça, nos loix sont comme toiles d'araignes : or ça, les simples moucherons et petits papillons y sont prins; or ça, les gros taons malfaisans les rompent, or ça, et passent à travers. » Rabelais, liv. V, ch. xii.

Fable XVII. *Le Paon se plaignant à Junon*. Phæd., III, 18.

Il faut comparer à cette fable la fable de Lessing : *Jupiter et le Cheval*.

« Père des animaux et des hommes, dit le cheval en s'approchant du trône de Jupiter, on prétend que je suis une des plus belles créatures dont tu as orné le monde, et mon amour-propre m'oblige à le croire. Toutefois, n'y aurait-il pas en moi différentes choses encore à corriger?

— Et que penses-tu donc qu'on pût corriger en toi? Parle; j'accepte la leçon, dit le dieu dans sa bonté, et il sourit.

— Peut-être, continua le cheval, serais-je plus vite à la course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; un long cou de cygne ne me déparerait pas; une plus large poitrine augmenterait ma force; et puisque enfin tu m'as destiné à porter l'homme, ton favori, la nature pourrait bien me donner elle-même la selle que, par bienveillance, le cavalier met sur mon dos.

— Bien, répliqua Jupiter; patiente un instant! » Jupiter, d'un visage sérieux, prononça le mot de la création. La vie alors jaillit au sein de la poussière; il y eut combinaison de matière organisée, et tout à coup se dressa, devant le trône du dieu, le hideux chameau.

A cette vue le cheval frissonna et trembla d'horreur et d'épouvante.

« Voici des jambes plus hautes et plus effilées, dit Jupiter; voici un long cou de cygne, une plus large poitrine, une selle donnée par la nature! Veux-tu, cheval, que je te métamorphose ainsi? »

Le cheval tremblait encore.

« Va, continua Jupiter; la leçon, cette fois, sera exempte de châtiment. Mais pour exciter parfois en toi un souvenir repentant de ta témérité, continue de subsister, toi, nouvelle créature (Jupiter, en parlant ainsi, jetait sur le chameau un regard de conservation), et que le cheval ne te voie jamais sans frémir! »

FABLE XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme.* Æsop., 172, 48.

Nous avons dit, dans notre étude sur la Fable, que cette idée d'une chatte métamorphosée en femme avait paru peu acceptable aux fabulistes du moyen âge et en particulier à Marie de France, et l'on a vu comme elle s'était permis de modifier l'anecdote. La même vérité générale a, de plus, inspiré un grand nombre d'apologues, et Marie de France notamment a écrit la jolie fable du Prêtre qui enseigne au Loup l'alphabet, laquelle montre également la force du naturel, et prouve que « les loups vieillissent dans la peau où ils sont nés. » Le digne prêtre instruit le loup et veut le convertir aux bonnes doctrines. Le loup se laisse faire assez docilement. « A, B, C, » dit le prêtre indiquant les lettres. « A, B, C, » répète le loup après son précepteur. « Maintenant dites seul, » reprend celui-ci. Le loup essaye d'épeler : « A, fait-il, Agneau, Agneau. » Ce qui est dans la pensée vient toujours aux lèvres.

Voyez encore, dans notre étude générale, la fable de l'Autour et du petit Busard.

FABLE XIX. *Le Lion et l'Ane chassant.* Phædr., II, 11; — Æsop., 130, 99.

L'*Ysopet* de 1333 raconte spirituellement la chasse du lion et de l'âne; le lion dit à l'âne :

« Tais-toi, Bernart;
Bien en as desservi ta part. »

Dont cuida Bernart l'oreillu,
Le fol, le lourd et le pelu,
Pour le braire qu'il avoit fait
Que pour égal au lion estoit.

Le lion dit, comme celui de La Fontaine :

Je meismes paour éusse
De toy, se je ne te cognusse.

Une autre fable analogue à celle-ci, mais qui contient une leçon un peu différente, se trouve dans les *Latin Stories of the thirteenth and fourteenth centuries,* publiées par M. Wright, p. 50, *Fabula de Columbis et duce :*

L'épervier a ravi une colombe et l'a dévorée. Les autres colombes tiennent conseil pour savoir à qui elles se plaindront. « Allons nous plaindre au grand-duc, disent-elles. C'est un oiseau grave et sévère, à la tête grosse, aux grandes ailes : il doit être bon justicier. » Elles vont trouver le grand-duc et lui exposent comment leur compagne a été enlevée. Leur plainte entendue, le grand-duc, avec un son caverneux, répond : « Clock ! » d'un air imposant. « Quelle voix tonnante ! s'écrient les colombes; à coup sûr il ne fera qu'un coup de bec de l'épervier ! » Elles s'en retournent donc enchantées. Mais voilà l'épervier qui revient et qui dérobe une autre colombe. Les colombes revolent vers le grand-duc, disant : « Fais-nous justice ! — Clock ! » répond le grand-duc non moins solennellement que la première fois. « Comme il est en colère ! s'écrient les colombes; certes il nous rendra bonne justice. » Une troisième colombe devient bientôt la victime de l'épervier rapace. Les colombes reviennent demander vengeance, et la même réponse : « Clock ! » leur est faite. « Qu'est-ce que signifie cet éternel *clock?* disent les colombes; cet animal est un sot et un trompeur ! » Et, irritées, elles se mettent à poursuivre et insulter le grand-duc, qui est obligé de s'aller cacher dans quelque crevasse de muraille ou de rocher. Et chaque fois qu'il se montre pendant le jour, tous les oiseaux qui ont appris des colombes leur aventure font comme elles et houspillent le prétendu justicier. La fière attitude, les belles paroles, quand elles ne sont pas suivies d'actes qui justifient l'attente qu'elles font naître, n'inspirent pas longtemps le respect.

Lessing ajoute deux traits au récit ésopique : La corneille se moque du lion qui prend l'âne pour compagnon. « A celui qui peut m'être utile, réplique le lion, je puis bien permettre de marcher à mes côtés. » Un autre âne rencontrant le couple chasseur, et criant : « Bonjour ! » à son frère : « Insolent ! » répond celui-ci, enorgueilli par son rôle.

FABLE XX. *Testament expliqué par Ésope.* Phæd., IV, 5.

Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

L'étonnement du peuple n'est pas très-justifié. Le cas est assez ordinaire, et l'histoire va plus loin que la fable : « Le plus grand malheur des hommes, disait déjà Hérodote (liv. IX, ch. XVI), c'est que les plus sages d'entre eux sont toujours ceux qui ont le moins de crédit. »



Imp. Mangeon Paris

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.

Garnier frères, Editeurs



Imp. Mangeon Par.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.

Garnier frères Éditeurs

Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance:
Dois-je dans la province établir mon séjour?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes:
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus: Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata:
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit: et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,

Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand' honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne, se prélassant,[1] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.

1. *Se prélasser*, marcher avec dignité et en se donnant des airs de prélat. On a pensé à tort que ce terme était de la création de La Fontaine. Il le doit à Rabelais, comme tant d'autres. « Je vy Diogène qui se *prélassoit* en « magnificence avec une grand robe de pourpre. » Chap. xxx, liv. II. « Ainsi « s'en va *prélassant* par le pays, faisant bonne trogne parmy ses parochiens « et voisins. » Prologue du liv. IV.

Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.[1]
Beau trio de baudets! Le meunier repartit:
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous,[2] suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince;
Allez, venez, courez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

1. La chanson à laquelle La Fontaine fait allusion fut plus tard recueillie dans un petit livre intitulé *Brunettes, ou petits airs tendres*, mis en ordre par Christophe Ballard, Paris, 1703. M. Guillaume, de Besançon, en a cité deux couplets dans son *specimen* des Fables anciennes et modernes, dont J. de La Fontaine a traité le sujet, Paris, 1829, 1 vol. in-8. (A.-M.)

2. Vous, Racan; car ceci est la réponse que Malherbe fait à son ami après lui avoir conté l'apologue qui précède.

FABLE II.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[1] en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons; c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.

1. L'estomac. (*Note de La Fontaine.*) L'expression de *messer Gaster* est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII). Rabelais dit : « *Messer Gaster* est le premier maître ès-arts de ce monde. Son mandement est nommé *Faire le Fault sans delay ou mourir.* »

Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.

Ménénius le sut bien dire.
La commune s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

LE LOUP DEVENU BERGER.

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard,[1]
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,[2]
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.[3]
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[4] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.

1. C'est-à-dire, recourir à la ruse. Lysandre disait qu'il fallait au besoin savoir coudre à la peau du lion un lambeau de celle du renard.

2. Une casaque.

3. Col bastone in man, col fiasco al tergo
E con la tibia pastorale al fianco, etc.
VERDIZOTTI, *il Lupo e le Pecore.*

Ce n'était pas La Fontaine qui pouvait oublier de reproduire ce trait heureux du fabuliste italien. (W.)

4. Trompeur. (*Note de La Fontaine.*)

La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire;
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :

Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
        Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
        Je grimperai premièrement;
        Puis sur tes cornes m'élevant,
        A l'aide de cette machine
        De ce lieu-ci je sortirai,
        Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; et je loue
        Les gens bien sensés comme toi.
        Je n'aurois jamais, quant à moi,
        Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
        Et vous lui fait un beau sermon
        Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence

Autant de jugement que de barbe au menton.
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu : j'en suis hors.
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE VI.

L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE.

L'aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'aigle et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible[1] guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne, assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine.[2]

1. *Possible*, adjectif pris adverbialement, c'est-à-dire peut-être. « Les uns l'accusent d'être bas, disait Vaugelas dans ses *Remarques sur la langue françoise*, les autres d'être vieux. Tant y a que, pour une raison ou pour l'autre, ceux qui veulent écrire poliment ne feront pas mal de s'en abstenir. »

2. C'est-à-dire, venait de mettre bas ses petits.

Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

FABLE VII.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

Chacun a son défaut, où toujours il revient[1] :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit, et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière

1. Unicuique dedit vitium natura creato.
PROPERT.

Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellerière [1] du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire?

1. *Cellerière*, celle qui, dans les couvents, a la garde du cellier, et l'office d'approvisionner le couvent. (G.)



FABLE VIII.

LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étrètes[1],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,

1. *Étrètes* (édit. 1678) ou *étraites* (édit. 1668) au lieu d'*étroites*, pour la rime.

Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son conte,[1]
Et fit très-sagement de changer de logis.



1. La Fontaine a écrit *conte*, non-seulement pour la rime, mais parce qu'alors on écrivait souvent ce mot ainsi, même en prose. (W.)



FABLE IX.

LE LOUP ET LA CICOGNE.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie[1]
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de la passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,[2]
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

1. *Frairie,* fête et bonne chère, de *feria.*

2. Ce mot se prenait autrefois en bonne et en mauvaise part. Nicot le définit : « *Un acte signalé et ingénieux, soit bon, soit mauvais.* Il m'a fait un bon tour : *Egregiam operam mihi paravit.* » Ce qui est tout à fait dans le sens de La Fontaine. (A.-M.)

FABLE X.

LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On exposoit une peinture
Où l'artisan[1] avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus ;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

1. Un des commentateurs de notre poëte le blâme de n'avoir pas employé ici le mot *artiste*. Un autre commentateur remarque avec raison qu'*artisan* était le mot propre du temps de La Fontaine. *Artisan* signifiait l'auteur d'un ouvrage quelconque, soit des beaux-arts, soit des arts mécaniques, soit même d'une entreprise, de quelque nature qu'elle fût. Le même commentateur ajoute que le mot *artiste* est très-moderne : il se trompe ; ce mot était en usage du temps de La Fontaine ; mais on l'employait presque exclusivement pour désigner ceux qui étaient habiles à exécuter des opérations chimiques ou docimastiques. Voyez le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696, in-folio, aux mots *Artiste* et *Artisan*. (W.)

FABLE XI.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

LE CYGNE ET LE CUISINIER.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivoient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non! ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[1] les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc ; on donne des otages :
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes[2] ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[3]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.

1. Du temps de La Fontaine, on pouvait écrire *avecque* ou *avec*, et faire ce mot de deux ou de trois syllabes à volonté. Boileau a dit :

Tous les jours je me lève *avecque* le soleil.

2. Dans les formes. *Aux formes* est pour *ès formes*: style de pratique.
3. On disait *louvat*, pour louveteau ou jeune loup.

Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

FABLE XIV.

LE LION DEVENU VIEUX.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir : [1]
Ah! c'est trop, lui dit-il : je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. [2]

1. Var. Manuscrit de Conrart :

..... au combat accourir.

2. Il semble que La Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres; il n'a fait qu'indiquer le tableau qui dans Phèdre termine cette fable : *Calcibus frontem exterit.* Ainsi c'est de l'auteur ancien que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si fréquente, *le coup de pied de l'âne.* (W).

FABLE XV.

PHILOMÈLE ET PROGNÉ.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, [1] habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit : Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux? [2]
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée [3] autrefois,

1. Depuis le temps que vous étiez en Thrace. Ellipse qui n'est que la traduction élégante de l'expression μεθὰ Θράκην de l'auteur grec.

2. Cette idée et ce trait se retrouvent dans le roman de *Psyché* : « Une personne que le ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art doit faire honneur à son ouvrier, et régner ailleurs que dans un désert. » Voyez ce roman de La Fontaine dans le tome IV de la présente édition.

Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Eh! c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

LA FEMME NOYÉE.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable, [1]
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas :
Suivez le fil de la rivière.

1. VAR. Les exemplaires de l'édition de 1692 avec la date de 1678 portent :

Puisqu'il s'agit, dans cette fable.

Un autre repartit : Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.[1]

1. Morosa et discors vel mortua litigat uxor.
FAERNO.

FABLE XVII.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.

Damoiselle belette, au corps long et fluet,[1]
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie,[2]
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue,[3] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

1. La Fontaine a écrit *flouet*, selon l'orthographe usitée de son temps.

2. Chère *lie*, chère joyeuse. Le substantif *liesse* a moins vieilli que l'adjectif, et il n'est personne qui n'entende bien encore ce vers de La Fontaine :

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse.
Fable XII, liv. VI.

3. *Maflue*, bouffie, ayant de grosses joues.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.[1]
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

1. C'est le trait d'Horace avec toute sa précision :

Cui mustela procul : Si vis, ait, effugere istinc,
Macra cavum repetes arctum, quem macra subisti.

HORAT., *Epist.*, lib. I, VII, v. 32 et 33.

FABLE XVIII.

LE CHAT ET LE VIEUX RAT.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard,[1] l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables:
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étoient que jeu au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières;
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher;
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage:
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

1. Rodilard, premier du nom, est le *Rodilardus* de la fable II du second livre.

Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis [1]
Pour la seconde fois les trompe et les affine, [2]
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.

1. *Mitis*, qui en latin signifie doux, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat.

2. Les joue. Le mot *affiner* n'est plus usité dans ce sens; mais on l'employait encore, avec cette signification, du temps de La Fontaine, puisqu'on le trouve dans Nicot, qui cite cet exemple : « Affiner un trompeur, *circumventorem circumvenire*. » Marot a dit :

Fuyez du tout, fuyez la garse fine
Qui sous beaux dits un vray amant *affine*.
Élég. XIV.

Et dans Rabelais on trouve (prologue du liv. IV) : « Par leur astuce sera trompé et *affiné*. »

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.

C'étoit bien dit à lui ; j'approuve sa prudence.
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.[1]

1. VAR. Dans la première édition des six premiers livres des fables, 1668, in-4°, et dans la seconde édition, 1669, in-12, ce troisième livre a deux fables de plus, savoir, celles qui sont intitulées *l'OEil du Maître,* et *l'Alouette et ses Petits.* Ces deux fables ont été transportées par La Fontaine à la fin du quatrième livre, dans la troisième édition de ces six premiers livres, qu'il fit paraître en 1678.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE III.

SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

FABLE I. *Le Meunier, son Fils et l'Ane.*

Cette fable a une longue généalogie. Elle est dans Ésope, au moins dans le recueil de Camérarius.[1] Elle est dans les ouvrages arabes ou turcs qui dérivent du livre indien de *Sendabad,* et dans l'*Historia septem sapientum,* qui en vient également.

Elle avait cours au moyen âge. Voyez dans les *Latin stories,* publiées par M. Wright, la fable CXLIV, *de Sene et Asino.* Le meunier monte d'abord sur l'âne, et son fils le suit ; comme on y trouve à redire, il fait ensuite monter son fils sur l'âne et va à pied. Puis, comme on se moque de ce jeune homme agile et vigoureux qui se fait porter par un âne, le fils descend de sa monture et ils cheminent tous deux derrière l'âne. On critique alors le soin qu'ils prennent de leur bête. Ils montent dessus tous deux. On leur crie qu'ils vont tuer le pauvre animal. Enfin, ils lient les pattes de l'âne et le portent entre eux comme un lustre. On les traite d'imbéciles et de fous. Toutes les péripéties y sont, comme on le voit, mais non suivant le même ordre que dans le récit de La Fontaine. La conclusion est identique : *Fili, ex isto vides quod quicquid feceris judicaberis.*

Elle est dans le *Comte Lucanor* de l'Espagnol don Juan Manuel,

1. *Æsopus Camerarii,* 185. Fabulæ Æsopicæ, plures quingentis, etc. Lipsiæ, 1564, in-8.

avec une variante. Le meunier, par les diverses manières dont l'âne est mené ou monté, provoque à dessein les observations des passants. C'est une leçon qu'il veut donner à son fils, qui se laissait trop aller aux propos d'autrui et ne savait prendre une décision par lui-même.

Elle est dans les facéties de Pogge. Elle est la dernière du recueil latin de Faerno ; elle est la première des fables italiennes de Verdizotti. L'Allemand Friedericus Widebrannus l'a racontée sous le titre de l'*Agaso*. [1]

Passons aux versions françaises : elle est dans les contes inédits du bourgeois messin Philippe de Vigneulles ; dans le *Livre des loups ravissants* ou *Doctrinal moral* de Robert Gobin, 1510 ; dans les Contes et discours d'Eutrapel, par Noël Du Fail ; dans un des prologues de Bruscambille (*Contre la calomnie*).

Racan, dans la *Vie de Malherbe* qu'il a écrite, raconte que, à son retour de Calais, où il fut porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait choisir.

Il avait quatre ou cinq partis à prendre. « Le premier et le plus honorable, dit Racan, étoit de suivre les armes ; mais d'autant qu'il n'y avoit alors point de guerre qu'en Suède ou en Hongrie, il n'avoit pas moyen de la chercher si loin, à moins que de vendre tout son bien pour faire son équipage et les frais de son voyage. Le second étoit de demeurer dans Paris pour liquider ses affaires qui étoient fort brouillées, et celui-là lui plaisoit le moins. Le troisième étoit de se marier, sur la créance qu'il avoit de trouver un bon parti dans l'espérance que l'on auroit de la succession de Mme de Bellegarde, qui ne lui pouvoit manquer : à cela Racan disoit que cette succession seroit peut-être longue à venir, et que cependant, épousant une femme qui l'obligeroit, si elle étoit de mauvaise humeur, il seroit contraint d'en souffrir. Il lui proposoit aussi de se retirer aux champs à faire petit pot ; [2] ce qui n'eût pas été séant à un homme de son âge, et ce n'eût pas été vivre selon sa condition.

« Sur toutes ces propositions dont Racan lui demandoit conseil,

1. V. *Germanorum poetarum deliciæ*, etc., déjà cité.
2. Vivre chichement.

M. de Malherbe, au lieu de lui répondre directement à sa demande, commença par une fable en ces mots :

« Il y avoit, dit-il, un homme âgé d'environ cinquante ans, qui avoit un fils qui n'en avoit que treize ou quatorze. Ils n'avoient pour tous deux qu'un petit âne pour les porter en un long voyage qu'ils entreprenoient. Le premier qui monta sur l'âne, ce fut le père; mais après deux ou trois lieues de chemin, le fils commençant à se lasser, il le suivit à pied de loin et avec beaucoup de peine, ce qui donna sujet à ceux qui les voyoient passer de dire que ce bonhomme avoit tort de laisser aller à pied cet enfant qui étoit encore jeune et qu'il eût mieux porté cette fatigue-là que lui. Le bonhomme mit donc son fils sur l'âne et se mit à le suivre à pied. Cela fut encore trouvé étrange par ceux qui les virent, lesquels disoient que ce fils étoit bien ingrat et de mauvais naturel, de laisser aller son père à pied. Ils s'avisèrent donc de monter tous deux sur l'âne, et alors on y trouvoit encore à dire. « Ils sont donc bien cruels, disoient les passants, de monter « ainsi tous deux sur cette pauvre bête qui à peine seroit suffi- « sante d'en porter un seul. » Comme ils eurent ouï cela, ils descendirent tous deux de dessus l'âne et le poussèrent devant eux. Ceux qui les voyoient aller de cette sorte se moquoient d'eux d'aller à pied, se pouvant soulager d'aller l'un ou l'autre sur le petit âne. Ainsi ils ne surent jamais aller au gré de tout le monde; c'est pourquoi ils résolurent de faire à leur volonté et laisser au monde la liberté d'en juger à sa fantaisie. Faites-en de même, dit M. de Malherbe à Racan pour toute conclusion; car, quoi que vous puissez faire, vous ne serez jamais généralement approuvé de tout le monde, et l'on trouvera toujours à redire en votre conduite. »

C'est dans cette page de mémoires que La Fontaine a, pour ainsi dire, encadré sa fable.

Fable II. *Les Membres et l'Estomac.* Æsop., 286, 206.

Si la fable précédente a été répandue, celle-ci l'a encore été bien davantage. Pour l'application qu'en fit Ménénius, on peut consulter : Denys d'Halicarnasse, liv. VI, 86; Tite-live, liv. II, ch. 32 ; Florus, liv. I, ch. 23; Valère-Maxime, liv. VIII, ch. 9; Plutarque, *Vie de Coriolan.*

FABLE III. *Le Loup devenu berger.* Odo de Cerington.[1] — Verdizotti (*il Lupo e le Pecore*).

Dans l'un des *Ysopets* du moyen âge, il y a une fable qui offre une certaine analogie avec celle-ci. Un vieux vautour s'est blotti au fond du nid d'un aigle, dont il a dévoré les petits, et il reçoit la nourriture que l'aigle croit donner à ceux-ci. Au milieu d'une tempête, l'aigle dit à sa compagne qu'il n'a jamais vu un si mauvais temps. Le vieux vautour s'oublie : « J'ai vu, dit-il, un orage plus violent avant votre naissance. » Sa démangeaison de parler le fait découvrir et mettre en pièces.

FABLE IV. *Les Grenouilles qui demandent un roi.* Æsop., 170, 37. — Phæd., I, 2.

La Fontaine avait pu lire aussi ces mots dans la *Satire Ménippée* :

« Nous voulons un roy pour avoir la paix; mais nous ne voulons pas faire comme les grenouilles, qui, s'ennuyant de leur roy paisible, esleurent la cigogne qui les dévora toutes. »

Il y a dans Valère-Maxime une anecdote qui fait pendant à cet apologue. Nous reproduisons cette anecdote d'après la vieille traduction française de Simon de Hesdin :

« Tous ceulx de Syracuse prioient pour la mort de Denis le tyran, pour la grant mauvestié de ses mœurs et pour les intolérables charges et faix desquels il les chargeoit. Seule une très-vieille femme prioit aux dieux tous les jours qu'ils lui donnassent bonne vie et longue. Et quand il le sceut, il fust tout esmerveillé pourquoi elle prioit pour lui, combien qu'il ne l'eût desservi à elle ni à aultre. Si la manda et lui demanda pourquoi. Et elle respondit qu'elle avoit raison certaine. « Quand je fus jeune pu« celle, dist-elle, nous avions un grief tyran, si avois grant désir « qu'il mourust. Et quand il fust occis, il en vint encore un aultre « pire. Si avois très-grand faim que les dieux le nous ostassent « bientost, et me sembloit que ce seroit bien faict. Or, tu es « maintenant le tiers qui nous gouverne, qui nous es plus dur et « plus importun de tous les aultres : et pour ce que je doubte que, « si tu estois mort, il n'en venist un pire que toi, je prie tous les

1. V. *Poésies inédites du moyen âge*, publiées par Ed. de Méril, p. 121, note 2.

« jours pour ta vie. » Et Denis n'en fist que rire, car il eust eu vergongne de punir si courtoise hardiesse. »

FABLE V. *Le Renard et le Bouc.* Æsop., 284, 4. Dans l'édition de Nevelet comme dans celle de Furia, 1810, cette fable est la quatrième des fables d'Ésope; mais dans l'édition de Nevelet cette même fable se trouve répétée au numéro 284. — Phæd., IV, 9.

Voyez la préface de La Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes, page 10.

« Dans le récit d'Ésope, dit M. Robert, le renard, tombé dans un puits, est interrogé par le bouc sur la qualité de l'eau. Il répond en en faisant l'éloge; et, pressé par la soif, l'animal barbu s'empresse de descendre. C'est après s'être désaltéré qu'il reconnaît le danger de sa position. « Rassure-toi, lui dit son compagnon, « dresse tes pieds contre le mur, abaisse tes cornes : je pourrais « sortir par ce moyen, et, une fois dehors, je ne serais pas em« barrassé pour te tirer d'ici. » Le bouc consent à tout. Le renard, échappé au danger, insulte par ses railleries au malheur de celui qu'il entraîna dans le piége. Je ne vois pas bien quel peut être le but moral de cet apologue : Voudrait-on nous mettre en garde contre les belles paroles qui peuvent nous engager dans un pas difficile? Nous exhorterait-on à profiter de l'imprudence d'un autre pour nous tirer d'embarras? Rien de semblable ne nous est indiqué par l'auteur grec, dont voici la moralité : « L'homme prudent, avant d'entreprendre une chose, doit exami« ner comment il pourra l'achever. » Cette conclusion me semble ici tout à fait déplacée. Elle me paraît plus convenable à la suite de cette autre fable d'Ésope : « Deux grenouilles, forcées par la « sécheresse d'abandonner leur pays natal, chemin faisant, ren« contrent un puits; elles allaient y descendre, lorsque l'une « d'elles, plus prudente, fait craindre à sa compagne qu'elles n'en « puissent plus sortir lorsqu'à son tour le puits aura été mis à « sec par la continuation des chaleurs. »

« Phèdre, qui a retranché de la fable d'Ésope le détail des moyens dont le renard se sert pour se mettre hors du puits, et les railleries qu'il adresse ensuite à son compagnon, termine son récit par une conclusion qui me semble bien plus convenable au

sujet : « C'est, dit-il, toujours aux dépens d'un autre que l'homme « habile se tire de danger. »

« La Fontaine a adopté le récit et la moralité d'Ésope; mais il sentait trop bien le peu d'accord qui règne entre l'un et l'autre pour ne pas chercher à les mettre mieux en rapport. Il a commencé par dépouiller le renard de son habileté ordinaire, et l'a fait descendre dans le puits avec aussi peu de prudence que son compagnon. Il sauve, en effet, par là une partie des défauts que l'on peut trouver au choix de la moralité; mais elle n'en reste pas moins applicable seulement à la première partie de la narration, et la suite en demanderait une seconde. »

La fable VI du livre XI n'est qu'une variante de celle-ci, et cette variante a pour objet spécial de nous mettre en garde contre les belles paroles et les apparences séduisantes.

FABLE VI. *L'Aigle, la Laie et la Chatte.* Phæd., II, 4.

FABLE VII. *L'Ivrogne et sa Femme.* Æsop., 73, 234.

FABLE VIII. *La Goutte et l'Araignée.* Pétrarque, *Epist. latinæ*, III, 13. — Noël du Fail, Baliverneries ou Contes nouveaux d'Eutrapel, 1548, Paris, chap. IV. — Le Passe-temps de messire François Le Poulchre, seigneur de La Motte-Messemé, 2e édition. Paris, 1593, p. 83, ou feuille L, p. 5.

Voici comment Noël du Fail raconte le procès de la Goutte et de l'Araignée. Nous abrégeons toutefois le récit très-prolixe du conteur :

« Entre autres requérants, Jupiter choisit en un coin une pauvrette et misérable femme, appuyée sur des potences, mal habillée, toujours rechignant, diablassant, et s'appeloit cette bonne dame Mme la Goutte. Auprès d'elle en pareil ordre étoit une pauvre et souffreteuse Yraigne, aussi requérante. Jupiter prit leurs requêtes et icelles par diverses fois lut. Mme la Goutte, s'excusant si la supplication étoit mal écrite, pour l'impuissance des doigts, alléguant la cause et fondement total de sa misère, disoit qu'elle avoit demeuré, par son commandement, comme Goutte et en cette qualité, aux maisons des pauvres gens, où de grâce il avoit daigné lui décerner sa demeure et asseoir son domicile, auquel lieu avoit tant eu de mal, tant de calamités que, s'il ne donnoit ordre et de bref, elle estimoit que jamais elle

n'auroit grand vigueur; de plus, disoit que, habitant la maison d'un laboureur, icelui lui faisoit mille maux, comme la mener à toutes heures aux champs et là extraordinairement travailler, tracasser, aller aux vignes, fendre du bois, fagoter, relier tonneaux, moissonner, somme : tant barbouiller qu'elle vouloit et concluoit par ses moyens que s'il avoit délibéré la tenir là plus longuement en cet état, elle protestoit d'injure.

« Voilà sa requête, laquelle Jupiter ne voulut dépescher sans que préalablement n'eust vu celle de l'Yraigne, qui ne concluoit qu'au contraire et à toutes forces demandoit congé de librement habiter les maisons des pauvres gens, quittant, cédant et transportant le droit qu'elle pouvoit prétendre aux maisons des riches. Car, au moyen qu'on la brouilloit, tourmentoit sur son écot, chassoit avec force balais, elle n'entendoit plus y être, implorant Sa Majesté lui assigner quelque coin où elle pût sûrement et librement baliverner. Beaucoup d'autres bonnes choses étoient contenues là dedans.

« Tout quoi ayant lu d'un fin bout jusqu'à l'autre, Jupiter, haussant une main en l'air et croulant la tête, dit qu'il y donneroit telle provision que de raison. Il appelle ses maîtres de requêtes, sans admettre cause d'absence. Mme la Goutte et damoiselle Yraigne assistèrent là par grande honnêteté. Le tout vu au net, fut dit et appointé que l'Yraigne, changeant de logis, demeureroit paisiblement, sans lui faire tort ne violence, aux maisons du pauvre populaire. Au reste, que dame Goutte, suivant sa requête et légitime et civile, laissant les maisonnettes des pauvres gens, iroit habiter aux cours des gros seigneurs, gentilshommes (j'entends des otieux), chez présidents, conseillers, avocats, marchands. Et dès lors fut donné commissaire pour les mettre en possession respective. »

Fable IX. *Le Loup et la Cicogne.* Æsop., 144, 94. — Phæd., I, 8. — Alexander Neckam, fable i. [1]

Dans l'*Ysopet* de 1333, il y a de jolis détails :

> De Montpellier estoit venue
> Madame Hauteve la grue,
> Qui de physique (medecine) avoit licence...

1. V. *Poésies inédites du moyen âge*, publiées par. Ed. de Méril, p. 176.

Fable X. *Le Lion abattu par l'Homme.* Æsop., 223, 169.

Fable XI. *Le Renard et les Raisins.* Æsop., 159, 170.— Phæd., IV, 3.

On trouve cette fable dans la quatrième lettre attribuée à Abailard et dans la chanson de geste d'*Amis et Amile.*

Fable XII. *Le Cygne et le Cuisinier.* Æsop., 74, 288.

Quant à la réalité du chant du cygne, La Fontaine en faisait lui-même bon compte :

« Ce n'est pas, dit-il en un autre endroit de ses œuvres, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne, on peut en douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de la croyance des poëtes. » (*Fragm. du Songe de Vaux.*)

Fable XIII. *Les Loups et les Brebis.* Æsop., 241, 211.

Fable XIV. *Le Lion devenu vieux.* Phæd., I, 21.

Dans quelques fables du moyen âge, ce n'est pas un lion qui est exposé à ces outrages, c'est un loup ; au lieu d'un roi, ce n'est plus qu'un baron féodal maltraité par ses vassaux.

Ménage avait, dans une fable latine qui date de 1652, changé le dénoûment. Le vieux lion est harcelé par les chiens. A une dernière insulte, il rassemble ce qui lui reste de force, étend la griffe et brise la tête d'un aboyeur. Aussitôt tous les chiens s'enfuient la queue entre les jambes et cessent d'outrager le vieux lion.

Fable XV. *Philomèle et Progné.* Æsop., 152, 260.

Térée, roi de Thrace, ayant, dans un bois écarté, outragé et cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné, sa femme, les deux sœurs s'en vengèrent en tuant le fils de ce prince, et en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. Ovid., *Métamorph.*, lib. VI, 13.

Fable XVI. *La Femme noyée. Poggii facetiæ,* fac. 60. — Verdizotti, 54, *d'un Marito che cercava al contrario del fiume la Moglie affogata.*

Nos aïeux ne tarissaient pas en railleries sur l'esprit de contradiction des femmes. Ce bon mot, que La Fontaine a admis dans

ses fables, est un des traits les plus inoffensifs qu'il pouvait recueillir dans cette abondante matière. Il est dans les *Latin stories* publiées par M. Wright, p. 13 : *De muliere contraria viro suo.* Traduisons ce récit :

« J'ai entendu parler d'une méchante femme qui était toujours en désaccord avec son mari et qui faisait toujours le contraire de ce qu'il lui demandait. Un jour qu'il avait invité des amis à dîner, la table avait été mise dans le jardin, près d'une rivière qui y coulait. La femme était assise du côté de l'eau, elle recevait d'un air disgracieux les convives et se tenait à quelque distance de la table. Le mari lui dit : « Montrez un visage riant « à nos hôtes et approchez-vous de la table. » A ces mots, elle écarta encore son siége de la table et se recula jusqu'au bord de la rivière. L'époux, irrité, lui répéta : « Approchez-vous donc de « la table. » Elle fit un mouvement pour s'en éloigner encore plus et tomba dans l'eau, où elle disparut. L'époux se jeta dans une barque, et avec une grande perche se mit à naviguer en remontant le courant. Les voisins lui demandèrent pourquoi il cherchait sa femme en amont au lieu de la chercher en aval, comme il l'aurait dû. Il répondit : « Ne connaissez-vous donc pas ma « femme ? Elle faisait toujours l'opposé de ce que la raison lui « commandait de faire, et je suis sûr qu'elle n'aura pas voulu « descendre le courant de l'eau comme tout le monde, mais « qu'elle l'aura remonté. »

Marie de France a rimé la même anecdote (fable XCVI de l'édition de Roquefort). C'est aux gens qui cherchent sa femme que le mari donne le conseil de la chercher en remontant le cours de l'eau. Il ne le met pas en pratique lui-même.

Voyez aussi le Livre du chevalier de Latour Landry pour l'instruction de ses filles.

Comme pendant à cette anecdote, on peut citer le fabliau du *Pré tondu.* Un mari et sa femme traversent un pré. « Voilà un pré bien fauché, » dit le mari. « Il a été tondu, et non fauché, » réplique la femme, contredisant suivant sa coutume. Là-dessus s'élève une dispute interminable. Le mari, furieux, précipite sa femme dans une fontaine où il la plonge jusque par-dessus la tête. La tenant ainsi par les cheveux, il lui dit : « Ce pré a été fauché. » Elle, ne pouvant ouvrir la bouche à cause de l'eau,

levait les bras au-dessus de sa tête et faisait signe avec ses doigts que le pré avait été tondu.

FABLE XVII. *La Belette entrée dans un grenier.* Æsop., 161, 12. — Horat., Ep. lib. I, v. 29.

Cet apologue a été appliqué à divers animaux; au renard d'abord, au loup ensuite, au serpent (V. dans notre étude générale l'apologue attribué au roi Théodebald par Grégoire de Tours). La Fontaine a préféré la belette, sans doute à cause du corps long et fluet.

Dans le *Roman de Renard,* Renard conduit son compère Ysengrin dans un lardier, où l'on ne peut entrer que par un trou fort étroit. Ysengrin à jeun entre sans peine, mais gorgé de viandes, il ne peut pas sortir, et les gardiens du logis, mis en éveil, le bâtonnent jusqu'à ce qu'il ait tout rendu, et il s'enfuit à demi écorché. Les sermonnaires du XII[e] et du XIII[e] siècle citaient fréquemment cet apologue, et ils concluaient : « Ainsi, quand un usurier, engraissé du bien d'autrui, sort de ce monde, dépouillé même de sa peau, les démons le fouettent impitoyablement en enfer.[1] »

La Fontaine glisse fort rapidement, on l'a remarqué, sur les applications qu'on peut faire de cet apologue:

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres,
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les nôtres.

Est-ce le souvenir de Fouquet ou la crainte des traitants qui l'empêchait d'être plus explicite? Nodier n'y voit qu'un trait de bon goût : « La Fontaine n'a pas cru avoir besoin d'une affabulation. Il a laissé dans la bouche du rat cette remarque malicieuse, et la réticence non moins épigrammatique dont elle est brusquement suivie. On sent avec quelle finesse le poëte châtie, sans se montrer, le ridicule qu'il a en vue, en enfermant le résultat moral de sa narration dans la contexture de sa narration même. »

1. *Sic dæmones usurarium, cum per congregationem rerum fuerit inflatus, a pelle carnis exutum, animam in inferum fustigabunt.*

Fable XVIII. *Le Chat et le vieux Rat.* Æsop., 28, 67. — Phæd., IV, 1. — Faerno, 59.

Nous avons indiqué dans notre étude générale la variante assez curieuse de Marie de France : *Du Cat ki se fist evesque.*

La Fontaine finit ce troisième livre, comme le premier, par un chef-d'œuvre.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE LION AMOUREUX.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.[1]

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,[2]
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,

1. Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre Mme de Sévigné. Elle avait à peu près vingt ans lorsqu'en 1668 La Fontaine fit paraître cette fable qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan. (W).

2. Mme de Sévigné, dans une lettre écrite à sa fille, en date du 22 septembre 1680, lui dit : « D'abord on vous craint ; vous avez un air dédaigneux ; on n'espère pas pouvoir être de vos amis. »

Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient[1],
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla :

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.

1. Exorde devenu très-commun depuis Ésope. Rabelais en a fait usage : « Au temps que les bestes parloient (il n'y a pas trois jours), un pauvre lion, etc. » (Liv. II, chap. xv.) Un poëte français ajoute :

Ce temps est plus voisin du nôtre qu'on ne pense.

(*Élite des Poésies fugitives*, t. I, p. 230.)

Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur :
La refuser n'étoit pas sûr;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.[1]
Le lion consent à cela,
Tant son âme étoit aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.

1. E vivrem teco poi lieti, et sicuri;
E tu ti goderai con dolce pace
L'amata spoza alle tue voglie pronta.

VERDIZOTTI, p. 223, édit. 1661.

On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence![1]

1. Var. Dans les deux premières éditions in-4° et in-12, publiées en 1668 et 1669, on trouve à la suite de ces vers les six vers suivants, que La Fontaine a depuis supprimés :

Par tes conseils ensorcelants
Ce lion crut son adversaire :
Hélas! comment pourrois-tu faire
Que les bêtes devinssent gens,
Si tu nuis aux plus sages têtes,
Et fais les gens devenir bêtes?

FABLE II.

LE BERGER ET LA MER.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
        Si sa fortune étoit petite,
        Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
        Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il l'étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage :
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis,
        Fut Pierrot, [1] et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
        Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
        Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

1. Pierrot, valet rustique. La comédie de Molière: *Don Juan ou le Festin de Pierre*, avait été représentée le 15 février 1665. On sait le rôle qu'y joue le personnage de Pierrot.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

FABLE III.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La mouche et la fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ; [1]
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté

1. Le sens qu'a ici le mot *devant* est expliqué par la réponse de la fourmi :

Et quant à goûter *la première*, etc.

Devant est donc mis pour *avant*. Ces deux prépositions s'employaient, en effet, l'une pour l'autre. Corneille dit, dans son *Examen du Cid* : « Don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres *devant* lui n'ayant eu titre que de comtes. »

Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.[1]
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas :
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie :
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourqu
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards sont pendus :[2] et vous mourrez de fair
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,

1. L'usage que les dames avaient de coller sur leurs visages de pet morceaux de taffetas noir découpés en rond, pour rehausser la blanche de leur teint ou pour déguiser les inégalités de la peau, était commun temps de La Fontaine, et s'est prolongé jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. (V

2. *Mouches de cour*, importuns, factieux ; *mouchards*, espions.

M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps : laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

FABLE IV.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut, [1]
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
— Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie; approchez :
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?

1. Nom dérivé du verbe *mirer*, terme de chasse qui signifie viser, examiner avec attention.

Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.[1]
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très-bien; aussi fait sa famille,[2]
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras[3] des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.[4]
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux;
Adieu chicorée et poireaux;

1. Expression plusieurs fois employée par Rabelais. Voyez liv. I, ch. II, et liv. IV, ch. X.

2. Dans le sens primitif du mot, ses familiers, ses « domestiques. »

3. Le mouvement et le fracas.

4. Ce mot a ici toute sa première force, qu'il a perdue depuis; il veut dire : frappé de stupeur, comme lorsque Corneille dit :

Je sens manquer la force à mes sens étonnés;
(*Suite du Menteur*, V, 3.)

ou Bossuet : « Mon Dieu! pourquoi vois-je devant moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés? (*Premier sermon pour le vendredi saint*, III.)

Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de prince.[1]
Mais on le laissoit dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

1. « Encore y a-t-il une autre sorte de cruauté, à savoir celle qui s'exerce plus de gaieté de cœur que par vengeance, à quoi les grands seigneurs s'adonnent plutôt que les hommes de basse condition, dont est venu le proverbe, *ce sont jeux de prince ; ils plaisent à ceux qui les font.* » (Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, édition de Le Duchat, t. II, p. 474.)

FABLE V.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce : [1]
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse.
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie, [2]
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disoit-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,

1. Tu nihil invita dices faciesve Minerva.
HORAT., *Ars poet.*, v. 385.

2. . . . . Pauci, quos æquus amavit
Juppiter.
VIRG., *Æneid.*, VI, 129.

Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ![1]
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

1. Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne.

FABLE VI.

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes étrètes[1]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.

1. *Étrètes* pour *étroites*, à cause de la rime. Beaucoup d'éditeurs ont eu le tort de changer l'orthographe de ce mot, qui se trouve ainsi écrit dans toutes les éditions données par La Fontaine. (Voyez ci-dessus, p. 171, la fable VIII du livre III, qui offre un exemple semblable.)

Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax,[1]
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,[2]
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.

1. Ces noms sont empruntés ou imités de la *Batrachomyomachie*, poëme héroï-comique attribué à Homère. Artarpax, *voleur de pain;* Psicarpax, *voleur de miettes;* Méridarpax, *voleur de morceaux.* Artarpax ne figure pas dans Homère.

2. Dans nos anciens auteurs, le mot *plumail* est presque toujours employé pour désigner des plumets servant d'ornement. Ainsi Rabelais a dit : « M'amie, donnez-leur mes beaulx *plumails* blancs, avec les pampillettes d'or. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. XIII.

La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent[1] fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

1. La Fontaine emploie fréquemment le mot *esquiver* sans régime. Il dit plus loin, fable II du livre VI :

Le fanfaron aussitôt d'esquiver.

Boileau de même :

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse.

FABLE VII.

LE SINGE ET LE DAUPHIN.

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit;[1] il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.[2]

1. Plin., *Hist. nat.*, lib. IX, cap. VIII.

2. Arion, qui, menacé par les matelots et contraint de se jeter à la mer, fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu chanter. (Voyez Plin., *Hist. nat.*, lib. IX, cap. VIII; Aul. Gell., *Noctes atticæ*, VII, VIII, et XVI, XIX, etc.)

L'amitié du dauphin pour l'homme était, chez les anciens, un préjugé fondé sur ce que ce cétacé se rencontre dans toutes les mers, qu'il aime à suivre les vaisseaux et que, peut-être, il est, jusqu'à un certain point, susceptible d'être apprivoisé. (W.)

Le dauphin l'alloit mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande :
Êtes-vous d'Athènes la grande?
Oui, dit l'autre; on m'y connoît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.
Le dauphin dit : Bien grand merci.
Et le Pirée[1] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
— Tous les jours : il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendroient Vaugirard pour Rome.
Et qui, caquetants au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

1. Port d'Athènes.

FABLE VIII.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS.

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois :
Ce n'étoient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il[1] fût,
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit :
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,

1. La Fontaine fait ici *idole* masculin, et Corneille fournit aussi un exemple semblable :

Et Pison ne sera qu'un idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Othon, act. III, scène I.

Cependant Ménage, dans ses *Remarques sur Malherbe* (1666), nous apprend que, même du temps de notre poëte, l'usage avait fixé ce mot au féminin, malgré la raison d'étymologie qui aurait dû le rendre masculin.

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers, et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides :
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon muoit : un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte:
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

FABLE X.

LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier;
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

FABLE XI.

LA GRENOUILLE ET LE RAT.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.[1]
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais enfin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,

1. Cette phrase se trouve dans le *Premier volume de Merlin, qui est le premier de la Table ronde*, etc.; petit in-4° gothique, sans date, imprimé à Paris, dans la grande rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Rose blanche, feuillet XLII, réclame I, ij. Elle est ainsi conçue : « Ainsi advient-il de plusieurs, car tels cuident engigner un autre, qui s'engignent eulx-mêmes. » Dans la table, le sommaire du chapitre auquel cette phrase appartient est rédigé de la manière suivante : *Comme Merlin prit congé du roy, et s'en vint à son maistre Blaise et lui compta la manière de cette table.*

Cuider signifie croire, présumer. Regnier a dit, en parlant du soldat :

Il se plaît au trésor qu'il *cuide* ravager.
Satire IX.

Engeigner ou *engigner* signifie prendre au piége :

Nus ne la peust *engignier*,
Qu'il n'est barat qu'el' ne congnoisse.
Roman de la Rose.

C'est-à-dire : « Nul ne la pourrait *tromper*, car il n'y a point de ruse qu'elle ne connaisse. » Le mot *engin*, d'où ce verbe est formé, mot que nous avons précédemment rencontré dans La Fontaine :

De là naîtront engins à vous envelopper

(Fable VIII du Livre Ier, p. 54), n'est pas encore tout à fait tombé en désuétude.

VAR. Dans la réimpression de 1692 sous la date de 1678, l'imprimeur, ne comprenant pas ce mot, a mis au premier vers et au deuxième *enseigner* au lieu d'*engeigner*. (W.)

Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une grenouille approche et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède ;
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude[1] et curée :[2]
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.

1. *Gorge chaude*, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.

2. *Curée*, en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE.

Une fable avoit cours parmi l'antiquité;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue :

La renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige[1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.

1. Dépendant de son seul appétit. *L'homme lige*, d'après le droit féodal, était tenu envers son seigneur à des obligations plus étroites que le simple vassal.

Salluste a dit : *Pecora quæ natura prona atque ventri obedientia finxit.* (*Catilina*, cap. I.)

Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie;

Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps.
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie :
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.[1]

1. Proverbe espagnol cité par Brantôme dans la Vie d'André Doria : « *Corsario à corsario, no hay que ganar que los barilles de agua*; c'est-à-dire : Corsaire à corsaire, n'y a rien à gaigner que les barils d'eau. »

Régnier s'en est servi dans sa satire XII :

Mais c'est un satirique, il faut le laisser là;
Pour moi, j'en suis d'avis, et connois à cela
Qu'ils ont un bon esprit; *corsaires à corsaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Et après lui Boileau, épigramme XXVII :

Apprenez un mot de Régnier
Notre célèbre devancier :
Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

FABLE XIII.

LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, cheval et mule aux forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous;
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage. [1]
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

1. L'usage dont vous pouvez être.

Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps; déjà son écurie
Étoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
Belle tête, dit-il; mais de cervelle point.

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

FABLES XV ET XVI.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.
LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT.

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race !
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune, passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde, [1]
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

1. Hypocrite.

Il change sa voix et *chevrelle*,

dit l'*Ysopet* de 1333, « il parle d'une voix chevrotante. »

S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avoit entendu?
Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.[1]

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :
Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chute[2] à la porte;

1. Les fabulistes du moyen âge tiraient généralement de cet apologue, non-seulement une leçon de prudence, mais une leçon d'obéissance filiale. L'exemple du chevreau prouvait, selon eux, que l'enfant doit bien se pénétrer des sages enseignements de ses père et mère, pour s'en inspirer au besoin.

L'*Ysopet* de 1333 conclut par ces mots :

... A l'enfant vient
Grand preu (grand profit), quand il voit et retient
La bonne doctrine du père.

Et l'*Ysopet* de la fin du xiv[e] siècle :

Chascun doibt père et mère
Et croire et honorer,
Et servir et aimer
De cœur entièrement.
A bon droit le compère (le paye, en est puni)
Qui le fait autrement.

La conclusion de La Fontaine ressort mieux des détails de sa fable.

2. Expression proverbiale, pour dire : attendoit l'occasion de profiter de la négligence ou du malheur d'autrui; employée aussi par M[me] de Sévigné :

Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende.[1]
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches-fières[2]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi! lui dit la mère;

« Je lui dis que ce n'est point la vie d'un honnête homme; qu'il trouvera quelque *chape-chute*, et qu'à force de s'exposer il aura son fait. »

Voici l'interprétation de M. Pierre Jannet : « Du temps de La Fontaine, les rues étaient peu sûres. Les laquais et autres vauriens étaient toujours prêts à ramasser la chape, le manteau qu'un passant laissait tomber par mégarde, et au besoin à le prendre de force sur les épaules du propriétaire. « Messer loup attendoit chape-chute à la porte, » veut dire qu'il attendait l'occasion de profiter de quelque accident, de quelque imprudence. »

1. Provision de bouche.

2. *Fourches-fières*, fourches de fer avec de longs manches de bois. On trouve le mot de *fourches-fières* dans Rabelais. « Les uns esguisoient vouges, picques, lances, *fourches-fières*, javelines, javelots, espieux. » *Pantagruel*, prologue du troisième livre.

Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard alentour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie.[1] »

1. Beaux sires loups,

suivant la plupart des commentateurs, ou

Beau sire loup, n'écoutez pas
Mère tençant (grondant) son fils qui crie.

Biaux chires leups, d'après M. P. Jannet, est au singulier : « La Fontaine avait remarqué que dans notre vieille langue, dont le patois picard conserve tous les caractères, on ajoutait ordinairement un *s* au nominatif singulier, et il a observé la règle. »

De même François Villon, cherchant, deux siècles avant La Fontaine, à imiter le « vieil langage françois », se conformait vaguement à l'ancien usage :

S'en son temps il fut honorez,
Autant en emporte ly vens.
(*Ballade en vieil françois.*)

Il est bien possible cependant que La Fontaine ait tout simplement entendu mettre le pluriel et donner la leçon à toute l'espèce des loups.

Pourquoi ce dicton picard? demande Nodier. Probablement, parce que ce dicton existait et avait cours du temps de La Fontaine.

FABLE XVII.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage :
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie;[1]
Je suis trop au-dessous de cette ambition.[2]
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire;
Pour moi, de tels pensers me seroient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,

1. *Par envie* signifie ici : par prétention de le surpasser.
2. Imitation évidente de ces vers de Phèdre :

Si Phryx Æsopus potuit. . . . .
Illius post semita feci viam. . . . .
. . . .
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verum ipsam vitam et mores hominum ostendere.
. . . .
Neque hæc invidia, verum est æmulatio.
PHÆDR., Epilog. ad lib. II, Prolog. lib. III.

Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires
Un créancier saisit, un voisin fait procès.
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints; l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane.
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XIX.

L'ORACLE ET L'IMPIE.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoit quelque peu le fagot,[1]
Et qui croyoit en Dieu,[2] pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,[3]
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt[4] d'étouffer la pauvre bête,

1. C'est-à-dire, qui pouvait avoir à craindre d'être brûlé vif. L'origine de cette expression proverbiale ne remonte pas au paganisme.

2. *Croire en Dieu* est une expression propre aux croyances monothéistes. On eût mieux dit d'un païen qu'il croyait aux dieux.

3. C'est-à-dire à condition, et autant que cela ne le gênerait en rien, et ne lui coûterait aucun sacrifice. Le *bénéfice d'inventaire* est le droit conféré par la loi de n'accepter un héritage qu'à condition de n'en payer les dettes et les charges que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés.

4. C'est ainsi qu'a écrit La Fontaine. Au XVII[e] siècle, on disait également *je suis prêt de faire,* ou *je suis prêt à faire ce que vous voudrez.* Le P. Bouhours, dans ses *Remarques nouvelles sur la langue françoise,*[*] cite,

[*] Amsterdam, 1693, in-12, p. 179.

Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau;
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin; j'atteins de même.[1]

parmi beaucoup d'autres, les exemples suivants de Vaugelas : « Nous sommes tout prêts d'aller où vous voudrez. Nous sommes tout prêts de combattre. » Et dans Voiture : « Je suis prêt de maintenir, la plume à la main. » Dans ces exemples, dit le père Bouhours, *à* ne feroit pas si bien que *de*. Depuis l'usage a changé, et on a établi en principe que *près*, préposition, doit avoir toujours pour régime la préposition *de*, et *prêt*, adjectif, la préposition *à*.

1. Ἑκηβόλος, « qui atteint au loin, » est une épithète qu'Homère et les autres poëtes grecs donnent fréquemment à Apollon.

FABLE XX.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.[1]
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.[2]
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[3]
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance[4] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,

1. ... Et congesto pauper in auro est.
SENEC., *Herc. fur.*
Magnas inter opes inops.
HORAT., *Carm.*, III, XVI, 28.

2. Traduction de ce mot de Bion: *Non hic substantiam possidet, sed ab ea possidetur.*

3. Autre plaisir.

4. Son bien.

On l'eût pris de bien court,[1] à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
— C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre.
— Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet[2]
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place;
Elle vous vaudra tout autant.

1. *On l'eût pris de bien court*, il aurait fallu le tenir par une bride bien courte, et par conséquent être toujours bien près de lui pour le surprendre. (A. M.)

2. *Cabinet* veut dire meuble à serrer les objets précieux, selon le sens que ce mot avait communément au XVII[e] siècle.

FABLE XXI.[1]

L'ŒIL DU MAITRE.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis[2] les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point[3] regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,

1. Dans les deux premières éditions, cette fable était la dix-neuvième du livre III, et la suivante la vingtième du même livre. L'auteur mit, dans l'édition qu'il donna en 1678, ces deux fables à la fin du livre IV. Dans l'édition in-8°, qui fut faite en 1729 par la compagnie des libraires, on replaça ces deux fables à la fin du livre III, sans doute pour rendre égal le nombre des fables de chaque livre. Les éditeurs modernes ont avec raison conservé l'ordre que La Fontaine avait jugé à propos d'établir dans sa dernière édition. (W.)

2. *Pâtis* est synonyme de pâturage, dans la langue rurale.

3. VAR. Première édition : *Pas*.

Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien;
Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue:
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
Dont maint voisin s'éjouit[1] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.[2]
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.[3]

1. Se réjouit. *S'éjouir* est encore dans le dictionnaire de Nicot, 1606, in-folio; mais on ne trouve plus ce mot dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française. (W.)

2. . . . . Hæc significat fabula
Dominum videre plurimum in rebus suis.
PHÆDR., II, 8, v. 27-28.

Le vers de Phèdre est moins concis et moins élégant que celui de La Fontaine.

3. Les domestiques, toujours plus ou moins indifférents à l'intérêt du maître, ne voient pas parce que leur esprit ne regarde pas. L'attention fait seule la justesse et la perspicacité du regard; la passion, à son tour, fait seule l'attention. Passion de la propriété ou passion de l'amour, La Fontaine les met, en finissant, sur le même pied. (SAINT-MARC GIRARDIN.)

FABLE XXII.[1]

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée[2]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,

1. Dans les deux premières éditions des *Fables*, celle-ci était la vingtième du livre III. Voyez la note 1, page 244, sur la fable précédente.
2. La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces.

De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (comme il viendra), dit-elle,
Écoutez bien; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort; et tort qui se repose [2]
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

1. « Ainsi dit-on un oiseau *être allé à l'essor,* quand il a prins l'amont suivant le vent. » Nicot, *Thresor de la langue françoise,* in-folio, 1606, p. 260. Cette définition de Nicot explique parfaitement l'expression de La Fontaine; et ces mots *l'alouette à l'essor* veulent dire que l'alouette s'éleva en l'air, et vola suivant le vent. (W.)

2. C'est-à-dire, il a tort aussi celui qui se repose, etc.

Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...
Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille [1]
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants, [2]
Délogèrent tous sans trompette.

1. Famille, *familia*, c'est-à-dire nos propres serviteurs.

2. La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, écrit *culebutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprime *culbutants* : mais La Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de cett sième édition, et remit *culebutants*, afin de donner à son vers le nom syllabes nécessaire. Marot, Rabelais écrivaient *culebuter*, et Ménage temporain de La Fontaine, a dit aussi :

La Mort qui se plaît à la lutte
Et qui les plus forts *culebute*.

La licence prise par La Fontaine n'était donc pas aussi extraordinair l'a quelquefois prétendu.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

Fable I. *Le Lion amoureux.* Æsop., 225, 110; — Verdizotti, 90: *Il Leone inamorato e il Contadino.*

La Rochefoucauld a dit : « La prudence et l'amour ne sont point faits l'un pour l'autre; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue. »

On a fait la contre-partie de cet apologue. Dans une fable anglaise de Moore, le loup amoureux demande une jeune brebis en mariage et l'obtient. Un âne unit le couple. L'innocente victime devient la proie du farouche époux, qui la dévore. La conclusion est la censure des mariages mal assortis.

Fable II. *Le Berger et la Mer.* Æsop., 49, 164.

Il faut lire la fable telle que Guillaume Tardif, le lecteur de Charles VIII, l'a développée avec sa prolixité spirituelle.[1] C'est Tardif qui, avant La Fontaine, a soin le premier de constater que le berger revint à son ancien état. Il ne se borne pas non plus à répéter la plaisanterie d'Ésope : le pasteur, dans la fable grecque, a chargé son navire de dattes, qu'il a été forcé de jeter à la mer. Aussi, quand la mer le tente de nouveau par son aspect tranquille, le pasteur dit seulement : « C'est parce qu'elle veut encore des dattes. » Le berger de Tardif est plus disert :

1. *Fables inédites* publiées par Robert, t. I, p. CLXXX.

« Dame, lui dit-il, vous êtes bien subtile : vous me faictes belle chère et beau semblant... Certes, ne vous y attendez plus : vous m'avez trop plumé pour une fois. » C'est à peu près le petit discours du personnage de La Fontaine :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

FABLE III. *La Mouche et la Fourmi.* Phædr., IV, 23. — Ugobardi Sulmonensis, 37. — Morlini, 17.

On peut comparer les arguments de l'une et de l'autre dans l'*Ysopet* du moyen âge. La mouche dit :

Tu es recluse en ta tanière,
Moi, je vole comme legière;
En ton creux te mets et avales (descends),
Je demeure en hautes salles.
Tu ne vis fors de grains sans plus,
Et moi j'ai viandes à refus.
L'eau que tu bois est trouble et ord (sale),
Je bois bon vin et clair et fort
En hannap d'or, tant com me plaist;
Table de roi m'abreuve et paist,
A toutes ses viandes touche;
Baise la reine en la bouche,
Quand je veux.....

La fourmi ne réplique pas moins victorieusement que dans la fable de La Fontaine, et nous remarquons dans sa réplique ces vers qui rappellent la sentence que l'avare Harpagon veut faire graver en lettres d'or dans sa salle à manger :

Tu vis pour manger seulement;
Je mange pour longuement vivre.

FABLE IV. *Le Jardinier et son Seigneur.*

On a désigné une fable de Camerarius (la quatre cent seizième), comme ayant pu suggérer l'idée de cette fable de La Fontaine. La fable de Camerarius a pour titre : *Mala mutata pejoribus*, ou, pour traduire : « Tomber de mal en pis. » Le maître d'un champ, voyant mûrir ses moissons, place un gardien pour empêcher

les gens et les bêtes d'y faire des dégâts. Comme ce gardien ne peut s'acquitter de sa tâche, le maître le remplace par un cavalier. Celui-ci, poursuivant les passants qui se livrent au grappillage ou les animaux qui entrent dans le champ, cause à lui tout seul plus de dommage qu'il n'en prévient.

Il y a loin, comme on voit, de ce simple canevas à la peinture si vraie et si animée de La Fontaine.

Fable V. *L'Ane et le Petit Chien.* Æsop., 216, 293.— Ugobardi Sulmonensis, 17.

Dans la fable latine d'Alexandre Neckam, la moralité que La Fontaine a mise en tête de sa fable est exprimée dans ce distique:

Fabula nostra docet cunctis non cuncta licere,
Et debere modum quemque tenere suum.

Cet apologue est bien raconté dans l'*Ysopet* de 1333 : voici les réflexions de messire Bernard l'archiprêtre; c'était alors, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, le surnom de l'âne :

Li asnes à la pesant teste
Si vit et regarda la feste
Que à son seigneur fait le chien...
« Je suis, dit-il, plus profitable
Et par mon dos fais plus de preu (de profit)
Que le chien ne fait par son jeu.
S'il a par son jeu plus de grace
Que je, pour chose que je fasse,
Qui jour et nuit céans travaille,
Il me plait à jouer, sans faille (sans mentir).

La conclusion est la même :

Chascun en sa vocation
Se tiengne sans présomption.

Une fable analogue se trouve dans les *Avadânas :*

« Au commencement des *Kalpas,* il y avait un roi appelé Svaranandi. Une fois, un hibou vint se poser sur le toit du palais. Il aperçut un perroquet qui jouissait de l'amitié et de la faveur du roi, et lui demanda d'où lui venait ce bonheur :

« Dans l'origine, répondit-il, lorsque je fus admis dans le palais, « je fis entendre une voix plaintive d'une douceur extrême; le

« roi me prit en amitié et me combla de bontés. Il me plaçait « constamment à ses côtés et me mit un collier de perles de cinq « couleurs. »

« En entendant ces paroles, le hibou conçut une vive jalousie. « Eh bien, dit-il après un moment de réflexion, je veux absolu- « ment chanter aussi, pour plaire encore plus que Votre Seigneu- « rie. Il faudra bien que le roi me comble, à mon tour, d'amitiés « et de faveurs. »

« Au moment où le roi venait de se livrer au sommeil, le hibou fit entendre sa voix. Le roi s'éveilla tout effaré, et, par l'effet de la terreur, tous les poils de son corps se hérissèrent.

« Quel est ce cri? demanda-t-il à ses serviteurs; j'en suis tout « ému et bouleversé. — Sire, répondirent-ils, il vient d'un oiseau « dont le cri est odieux: on l'appelle Oulouka (un hibou). »

« Sur-le-champ, le roi, exaspéré, envoya de différents côtés une multitude de gens pour chercher l'oiseau. Les serviteurs eurent bientôt pris et apporté au roi le coupable volatile. Le roi ordonna de plumer le hibou tout vivant, de sorte qu'il éprouva de cuisantes douleurs et se sauva sur ses pattes. Quand il fut revenu dans la plaine, tous les oiseaux lui dirent : « Qui est-ce « qui vous a mis dans ce piteux état? » Le hibou, qui était gonflé de colère, se garda bien de s'accuser lui-même : « Mes amis, « dit-il, c'est un perroquet qui est l'unique cause de mon « malheur. »

« Le Bouddha dit à cette occasion : « Le châtiment du hibou « est venu de sa propre sottise; mais au lieu de s'en prendre à « lui-même, il a tourné sa colère contre le perroquet. »

Dans cette fable, la leçon va plus loin que dans la fable ésopique : « N'accusez pas les autres des malheurs qui vous arrivent par votre faute. »

Fable VI. *Le Combat des Rats et des Belettes.* Phædr., IV, 5.

Fable VII. *Le Singe et le Dauphin.* Æsop., 88, 242.

Fable VIII. *L'Homme et l'Idole de bois.* Æsop., 128, 21.

Fable IX. *Le Geai paré des plumes du Paon.* Æsop., 101, 205, 285. — Phædr., I, 3.

Cet apologue est un de ceux qui ont été contés le plus souvent. On le rencontre dans Bidpay. Il est dans Horace :

> Ne si forte suas repetitum venerit olim
> Grex avium plumas, moveat cornicula risum
> Furtivis nudata coloribus.
>
> *Epist.*, lib. I, III.

Il est dans *Renard le Contrefait*. Il est dans l'espagnol Jean Ruiz. Dante lui a donné place dans les *Amori e Rime*. « Quand le conseil des oiseaux, dit-il, se tient, de nécessité il convient que chacun à cette nouvelle se présente. La corneille, malicieuse et rusée, pensa à changer de robe et elle acheta les plumes de beaucoup d'oiseaux, et elle s'en habilla, et elle se rendit au conseil. Mais peu de temps elle y joua son personnage parce qu'elle paraissait belle sur toutes les autres. Chacun demandait : « Qui « est-elle? » si bien qu'à la fin elle fut reconnue. Or, écoutez ce qui en advint. Tous les oiseaux l'entourèrent et sans plus tarder la pelèrent de telle sorte qu'elle resta toute nue. L'un disait : « Voyez donc la belle fille ! » L'autre disait : « Elle mue. » Et ainsi ils la laissèrent en grande honte. Semblablement on voit chaque jour arriver aux honneurs des hommes qui se font beaux de réputation ou de vertus qui ne leur appartiennent pas. Ces hommes qui ont sué de la chaleur d'autrui, il vient un temps où ils gèlent. Donc heureux qui vaut par soi-même. »

Lessing y ajoute un trait nouveau. Lorsque les paons ont arraché à la corneille sa parure mensongère : « Cessez, cria-t-elle enfin ; vous avez repris tout ce qui est à vous. » Mais les paons, qui avaient aperçu quelques plumes luisantes des ailes de la corneille, répondirent : « Tais-toi, pauvre sotte ; celles-ci ne peuvent non plus être à toi. » Et les coups de bec continuèrent. Le châtiment du plagiat, c'est que celui qui s'en rend coupable ne peut plus faire croire ensuite à son droit sur ce qui lui appartient même légitimement.

FABLE X. *Le Chameau et les Bâtons flottants*. Æsop., 118, 148 ; et Planud., *Vita Æsopi*, dans Nevelet, *Fab. var. auct.*, p. 74.

FABLE XI. *La Grenouille et le Rat*. Æsop., 249, 307. — Ugobardi Sulmonensis, 3. — Alex. Neckam, 6.

Suo, jure, perit laqueo, dit Neckam. Dan le *Chastoiement d'un père à son fils,* on trouve la même moralité exprimée de cette façon : « Tel cueille souvent le bâton dont il sera battu, » et dans l'*Ysopet* de 1333 : Lá pierre revient frapper parfois celui qui l'a lancée :

La pierre reflert icelui
Qui ferir li est abeli.

Toutes images traduisant la même pensée. Elle est encore exprimée dans ces deux vers de l'*Histoire macaronique de Merlin Coccaie* (Folengo) :

Vidimus experti quod quisquis fallere cercat,
Deceptnm tandem se cernit tempore quoquo.
Macaron., X, p. 228, édit. Ven., 1581.

« Nous avons souvent expérimenté que qui cherche à tromper autrui est, avec le temps, trompé lui-même. » Les commentateurs ont même cru, avant que le passage du roman de Merlin eût été pour la première fois signalé par M. Robert, que c'était à ce passage de la célèbre Macaronée que La Fontaine faisait allusion en commençant cette fable.

Jean Ruiz, archiprêtre de Hita, a traité le même sujet en l'appliquant surtout à l'amour et aux piéges où il nous fait tomber.

Voici la traduction de la fable espagnole par M. E. Baret :[1]

« Tu réserves à tes sectateurs, ô Amour, le sort qui arriva au mulot avec la grenouille marquetée. Le mulot voulut faire société avec elle et mourut sa victime. Écoutez bien la fable et le but de mon récit :

« Sur les bords d'un ruisseau, sire mulot avait son trou. L'onde crût tellement que c'était merveille, et que le mulot, cerné de toutes parts, ne pouvait sortir. Dame grenouille vint à lui et de sa voix la plus harmonieuse : « Seigneur amoureux, lui dit-« elle, je prétends devenir votre amie, votre dame et votre com-« pagne,[2] et assurer dès ce matin votre salut en vous transpor-« tant sur le tertre. Je sais fort bien nager, vos yeux en sont

1. *Les Troubadours et leur influence,* p. 448.
2. Señor enamorado, dixo al mur la rana,
Quiero ser tu amiga, tu mujer et tu cercana...

« témoins. Attachez votre patte à mon pied, suivez mes mouve-« ments : je prétends sans dommage vous déposer à sec, près « d'ici, sur le chaume. » La grenouille chantait bien et alléguait de pressantes raisons; mais en son cœur elle méditait autre chose. Le mulot est persuadé : les voilà ensemble attachés, je dis leurs pieds, non leurs cœurs.[1] D'un saut la grenouille, sans respect de la foi jurée, s'élance dans l'eau, s'efforçant de gagner le fond. Le mulot, de tout son pouvoir, se maintient à la surface. Il résiste, elle tire. Un milan à jeun, qui planait dans l'air, cherchant aventure, voit le combat, fond dessus, et, tranchant la question en appel, il les porte à son nid et les croque l'un et l'autre.

« Tel est le sort qu'aux insensés réserve, Amour, ton charme séducteur. Par toi déçus, ils ne tardent pas à périr, tous ceux qu'enlacent tes liens funestes. »

Dans Bidpay, ou le *Calila et Dimna,* les intentions de la grenouille ne sont pas méchantes. C'est par amitié que le rat et la grenouille se sont attachés par un long fil; lorsqu'ils désirent se voir, ils peuvent ainsi s'avertir mutuellement : c'est un moyen télégraphique de communiquer ensemble, comme on dirait à présent, qu'ils ont imaginé. Aussi la leçon que tire de leur exemple le fabuliste indien est-elle tout autre : la grenouille est punie pour avoir lié connaissance avec quelqu'un qui n'habite pas le même élément qu'elle, qui n'est pas de son espèce ou de sa caste.

Fable XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

Quoique La Fontaine assure que cette fable avait cours parmi l'antiquité, on ne l'a pas trouvée jusqu'ici dans un auteur plus ancien que Gilbert Cousin.[2] Elle est intitulée dans son recueil : *De Jovis Ammonis oraculo.*

Fable XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.*

Cet apologue, qui contient une grande leçon de politique, remonte au poëte grec Stésichore, cité par Aristote, livre II, chap. xx de la *Rhétorique.* On le trouve aussi dans les fables ésopiques, 83; dans Horace, épître x du livre Ier; dans Phèdre, fable III

1. Atan los pies en uno, las voluntades non.

2. *Gilberti Cognati narrationum silva.* (Basil., 1567, in-8°, p. 98.)

du livre IV; dans les *Ysopets* du moyen âge; dans la *Satire Ménippée*, partout.

FABLE XIV. *Le Renard et le Buste.* Æsop., II; — Phædr., I, 7. Voyez les curieux développements de cet apologue dans l'imitation française de Guillaume Tardif. Le « liseur du roi Charles VIII[e] » raconte que Renard, ayant fondé un nouvel ermitage, veut en orner la chapelle. Il va d'abord chez un joueur de harpe, afin d'apprendre la musique pour célébrer l'office divin. Mais, voyant qu'il lui faudrait trop de temps pour cela, « il se advisa qu'il lui suffiroit bien, pour l'estat de son dict ermitage, avoir une chapelle de coqs et de gélines qui chanteroient les *réponds*, et des poucins pour dire *versés*, et que bien et honestement s'en estoit aydé le temps passé, et que encore ainsi le feroit. » Il entre ensuite chez un peintre pour se procurer des images « propices à sa chapelle. » C'est là qu'il trouve, regarde et examine diligemment la tête « faicte et taillée par un subtil artifice » qui lui suggère sa judicieuse réflexion.

FABLE XV. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.* Ugobardi Sulmonensis, 29: — Marie de France, 90. — Gilles Corrozet, 24.

FABLE XVI. *Le Loup, la Mère et l'Enfant.* Æsop., 138 et 104. Dans les fables latines et françaises du moyen âge, la moralité que l'on tire de cet apologue, c'est qu'il ne faut pas se fier aux femmes.

> Qui falli meruit, exemplo discat in isto
> Femineæ fidei non adhibere fidem.

Les trouvères nous montrent le loup rentrant à son logis sans butin, la louve l'accueillant avec d'aigres reproches. Le pauvre Ysengrin réplique qu'une femme l'a déçu; il n'est pas le premier à qui cela soit arrivé, et il cite doctement l'exemple du roi David, du fort Samson et du très-sage Salomon. Conclusion :

> Ce conte reprend ceux et blasme
> Qui foy cuident trouver en femme.

M. Saint-Marc Girardin[1] a cité une variante curieuse, celle

1. *La Fontaine et les Fabulistes*, tome I, p. 243.

de Pantaleo Candidus; elle a pour titre : *le Diable et l'Usurier*·

« Un usurier s'en allait un jour, de compagnie avec le diable, l'un cherchant des hommes à prendre, l'autre ayant des recouvrements à faire. Ils passent devant une maison où une mère, irritée contre son enfant, lui disait : « Que le diable t'emporte « du coup ! — N'entends-tu pas qu'on t'appelle? dit l'usurier au « diable ; voilà un enfant qu'on te livre, prends-le. » Satan lui répond : « C'est une mère qui parle à son fils, l'appel n'est pas « sérieux ; le cœur ne pense pas ce que dit la bouche. » Les voyageurs continuent leur route. Arrivé chez son débiteur, l'usurier lui demande son argent, et l'autre, furieux : « Que le diable « t'emporte, s'écrie-t-il, toi et ton argent! » Alors le diable dit à son compagnon : « Oh ! celui-ci parle sincèrement; tu m'appar- « tiens ! » Et il l'emporte avec lui aux enfers, heureux d'avoir trouvé sa proie.[1] »

Philibert Hégemon, qui précède immédiatement La Fontaine dans la série chronologique des fabulistes en vers français, a traité ce sujet,[2] et sa fable n'est pas tout à fait indigne d'être mise en regard de celle de La Fontaine :

Un loup, cherchant sa proie avec ardeur,
Passa auprès du tect d'un laboureur,
Où il ouït un enfant qui crioit,
La mère aussi, laquelle le tançoit,
Le menaçant de le donner au loup ;
Lequel croyant que ce fût chose sûre,
Il attendoit, pour le manger du tout.
Mais à la fin la mère, oyant qu'il pleure,
Le caressant, et l'appaisant, disoit :
Nenni, mon fils; que si le loup s'approche,
Nous le tuerons, quelque puissant qu'il soit.
Hay ! devant, bête, qu'on ne t'accroche !
Comment! dit lors le loup (en s'en allant),
Cette-ci a un cœur double en parlant.

Beaucoup de gens ont une langue double,
Car disant d'un, ils font tout autrement;
Dont bien souvent il advient de grand trouble,
Où avec eux on périt pauvrement.

1. *Deliciæ poetarum germanorum,* Francfort, 1612, t. III, p. 107.

2. Dans sa *Colombière ou maison rustique*. Paris, chez Robert Le Fizelier, 1583, in-12, p. 54.

FABLE XVII. *Parole de Socrate.* Phædr., III, 9.

FABLE XVIII. *Le Vieillard et ses Enfants.* Æsop., 174, 266. — Aviani, 18. — Morlini, 12.

« Scylurus, un roi des Tartares, laissa quatre-vingts enfants, et peu avant que mourir commanda qu'on lui apportast un faisceau de dards qu'il bailla à tous ses enfants les uns après les autres, leur commandant qu'ils s'efforceassent de rompre le faisceau tout entier, et après qu'ils eurent bien essayé et n'en peurent venir à bout, luy-mesme les tira du faisceau les uns après les autres, et les rompit tous sans peine quelconque, leur voulant par là donner à cognoistre que leur union et concorde seroit invincible, mais la discorde les rendroit foibles, et seroit cause qu'ils ne dureroient guère. »

PLUTARQUE, *Œuvres morales,* traduites par Amyot, *Du trop parler.*

Les avantages de la concorde ont plutôt besoin d'être rappelés lorsqu'il s'agit, comme dans cet exemple de Plutarque, de résister aux ennemis, aux étrangers. Ils sont trop manifestes lorsqu'il s'agit de dissensions intestines, de luttes fraternelles, comme dans la fable de La Fontaine, lorsque les personnages intéressés à être unis se spolient, se déchirent les uns les autres. L'image du faisceau de dards prouve plus que la leçon donnée aux trois fils du vieillard Elle prouve que, lors même qu'on ne se querellerait pas, qu'on ne s'attaquerait pas mutuellement, la discorde a ce malheur de nous affaiblir, de nous exposer aux agressions du dehors, tandis que l'on peut, par l'union, braver les attaques de plus forts et de plus redoutables que soi. Le moyen âge comprenait ainsi cet apologue : il supposait quatre taureaux allant toujours ensemble aux champs; ils n'ont rien à redouter des animaux les plus terribles. Le lion même n'ose s'en prendre à eux, tant qu'ils se tiennent compagnie. Mais les abordant un jour, il leur fait honte de leur prudence ; il leur dit que séparément ils trouveraient de meilleurs pâturages, que chacun d'eux est assez robuste pour n'avoir peur d'aucun animal vivant, et que lui-même, lion, se garderait bien de s'y hasarder. Il les pique d'honneur, il

les flatte; si bien que les taureaux se divisent, vont chacun de leur côté, et qu'ils deviennent la proie de leur ennemi.

Dans la fable de Morlini, *de Leone et turma equorum*, l'événement est contraire, mais le sens est pareil. Des chevaux non domptés passent dans une prairie. Après s'être repus, ils se mettent à se mordre et à ruer les uns contre les autres. Surviennent un lion et un renard. Le lion dit à son compagnon qu'une heureuse fortune les a amenés là. Ils feront leur repas de ces querelleurs. Les ennemis sont nombreux; mais la discorde annule leur puissance. Il ne doute donc pas qu'il n'ait aisément raison de cette tourbe tumultueuse. Le renard répond qu'il ne faut pas trop s'y fier. Quand on entame le combat, on n'en peut jamais prévoir l'issue. Tels se disputent entre eux qui sont unis contre les étrangers. Le lion ne se laisse pas détourner de son projet, il s'élance sur les chevaux sauvages. Mais aussitôt ceux-ci se rassemblent, forment un bataillon carré, présentent de toutes parts au lion leurs pattes de devant levées et menaçantes. Déconcerté par cette concorde soudaine, le lion est obligé de battre en retraite. La conclusion, c'est que les citoyens, lorsqu'ils sont unis, sont puissants et n'ont rien à craindre; qu'ils sont faibles, s'ils ne se soutiennent pas mutuellement.

Fable XIX. *L'Oracle et l'Impie*. Æsop., 16, 32.

Voltaire a cité dans sa correspondance une anecdote rapportée par Olearius au sujet d'Alexandre; cette anecdote est la même que celle de l'Oracle et l'Impie, mais avec des circonstances plus significatives :

« La scène est au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis, chez nos romanciers, la plupart des chevaliers errants cherchèrent la fontaine de Jouvence. Alexandre rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou : « Rapporte m'en « un autre, lui dit-il, qui soit de même forme et de même poids, « et alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. » Alexandre chercha et fit chercher partout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à peu près semblable, et d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids et les

formes. L'ange Gabriel s'aperçut de la supercherie, et lui dit : « Mon ami, souviens-toi que tu es terre; détrompe-toi de ton « breuvage de l'immortalité, et ne prétends plus en imposer à « Gabriel. »

FABLE XX. L'*Avare qui a perdu son trésor.* Æsop., 59, 188. — Louys Guichardin, traduit par Belleforest, *les Heures de récréation,* 1605, in-18, p. 145.

Lessing a donné une dernière réplique de l'avare. Voici sa fable :

« Malheureux que je suis, disait en se lamentant un avare à son voisin. On m'a dérobé, cette nuit, un trésor que j'avais enfoui dans mon jardin, et l'on a mis à la place une maudite pierre. — Tu n'aurais fait, répondit le voisin, de ton trésor aucun usage. Figure-toi donc que la pierre est ton trésor, et tu n'es en rien plus pauvre.

« — Lors même que je n'en serais pas plus pauvre, reprit l'avare, un autre n'en profite-t-il pas d'autant? Un autre en profiter! J'enrage! »

Cette réplique est moins du caractère de l'avare que du caractère de l'envieux.

FABLE XXI. *L'Œil du maître.* Phæd., II, 8. — Ugobardi Sulmonensis, 58.

Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.

L'expression est dans Phèdre :

Sed ille qui oculos centum habet, si venerit...

Ugobardus de Sulmone précise l'image et donne au maître le nom d'Argus, l'homme aux cent yeux de la mythologie grecque.

. . . . . Si venerit Argus,
Argum si poteris fallere, victor eris.
Centum fert oculos, cui se debere fatentur
Et domus et servi totaque jura loci.

Et ce nom revient dans son affabulation :

Res tua te reperit Argum, res altera cæcum;
Qui tibi dormitat, scit vigilare sibi.

« Tu es Argus, quand il s'agit de ta chose; quand il s'agit de la chose d'autrui, tu es aveugle. Celui qui dort, quand il travaille pour toi, sait veiller quand il travaille pour lui-même. »

Cette fable de l'Œil du maître conduit directement à la fable suivante : elles se complètent l'une l'autre; elles présentent les deux faces de la même idée.

FABLE XXII. *L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ.* Aul. Gell., *Noct. Attic.,* lib. II, ch. XXIX. : *Apologus Æsopi Phrygis memoratu non inutilis.*[1]

Après avoir raconté l'apologue de l'alouette avec les mêmes circonstances que La Fontaine a reproduites, l'auteur latin ajoute : « Les livres des philosophes nous donnent-ils des enseignements plus sages ? Ne nous avertissent-ils pas de chercher toutes nos ressources en nous, de ne jamais regarder comme notre bien, comme notre propriété, ce qui est indépendant de notre volonté ? Cet apologue d'Ésope a été imité par Q. Ennius, dans ses *Satires,* en des vers iambiques de huit pieds, pleins d'élégance et de grâce. Les deux vers qui terminent cette pièce ne sont pas indignes, à mon avis, d'être appris par cœur; les voici :

Hoc erit argumentum semper in promptu situm :
Ne quid exspectes amicos, quod to per te agere possies.

« Ayez toujours cette maxime présente à l'esprit : Ne demandez pas à vos amis une chose que vous pouvez faire vous-même. »

1. *OEuvres complètes d'Aulu-Gelle*, traduction française et texte latin. — Paris, Garnier frères, éditeurs, t. I, p. 146.



LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A. M. L. C. D. B. [1]

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux ; [2]
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.

1. Ces initiales ont été interprétées par quelques commentateurs : *A Monseigneur le cardinal de Bouillon;* par quelques autres : *A M. le chevalier de Bouillon.* C'est cette dernière interprétation qui a prévalu depuis que Walckenaer a fait remarquer qu'elles se trouvent dans la première édition des fables de notre auteur, publiée en 1668, et que l'abbé de Bouillon, duc d'Albret, ne reçut le chapeau de cardinal que le 4 août 1669.

2 . . . . Ambitiosa recidet
Ornamenta.

HORAT., *Ars poet.*, v. 447.

Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.[1]
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule,
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie:
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole:
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,

1. Nimia cura deterit magis quam emendat.
PLINE.

Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre :
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connoîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première ;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons[1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor ;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà !
Mercure, au lieu de donner celle-là,

1. *Boquillon*, synonyme populaire de bûcheron.

Leur en décharge un grand coup sur la tête.
Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage[1]
De garder le coin du feu :
Car il lui falloit si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris[2] seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade

1. Qu'il ferait sagement, qu'il agirait en sage. Ancienne locution. « *Tu fais que sage* de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire. » Amyot, traduct. de Plutarque, *Vie de Marc-Antoine*, chap. XII.

2. *Débris* n'est pas usité au singulier; il est pris ici pour destruction, brisure.

Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[1] qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

1. Cahot, secousse. On disait autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.

FABLE III.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan[1] m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

1. Financier.

Vous irez dans la poêle; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras: [1]
L'un est sûr; l'autre ne l'est pas.

1. Ce vers est de Corrozet :

Mieux vaut un tiens que deux fois tu auras.
Fable 70, *de l'Oiseleur et du Rossignol.*

L'*Ysopet* de 1333 dit en d'autres termes :

Proverbe est : Qui tiengne, si tiengne,
Que mescheance ne li aviengne.

FABLE IV.

LES OREILLES DU LIÈVRE.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent :
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons[1].

1. Hôpital des fous, rue de Sèvres, à Paris, qui devint ensuite l'Hospice des Ménages, récemment démoli.

FABLE V.

LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

LA VIEILLE ET SES DEUX SERVANTES.

Il étoit une vieille ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien que les sœurs filandières[1]
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassoit Phébus aux crins dorés,
Tourets[2] entroient en jeu, fuseaux étoient tirés;
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit.
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq! tu mourras!
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :

1. Les Parques.
2. Petits tours à dévider le fil.

Notre couple, au contraire, à peine étoit couché
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla.[1]

1. Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Ce vers, si souvent cité comme étant d'un ancien, est de Gautier de Châtillon, poëte du XIIe siècle. (W.)

FABLE VII.

LE SATYRE ET LE PASSANT.

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts :

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.

1. De l'inviter.

Le satyre s'en étonne :
Notre hôte! à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!

FABLE VIII.

LE CHEVAL ET LE LOUP.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc;[1]
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés;
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si don coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guériroit;
Car le voir en cette prairie

1. Me fût-il *hoc*, c'est-à-dire me fût-il *assuré*. Cette expression proverbiale vient du *hoc*, jeu de cartes, qu'on appelle ainsi parce qu'il y a six cartes qui sont *hoc*, c'est-à-dire *assurées* à celui qui les joue. (Ménage.)
Dans Molière (*Femmes savantes*, acte V, scène III), Martine dit :

. . . . . Mon congé cent fois me fût-il *hoc*,
La poule ne doit pas chanter devant le coq.

Paître ainsi sans être lié
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules [1] et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même fort triste:
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste, [2]
Et ne fus jamais que boucher. [3]

1. Les mâchoires.

2. On dit aujourd'hui *herboriste*. Mais La Fontaine a écrit *arboriste*. Il suivait en cela l'usage vulgaire de son temps, ainsi que le prouve le passage suivant de Richelet, dans son dictionnaire imprimé à Genève en 1680: « Le peuple dit *arboriste;* quelques savants hommes : *herboriste.* » La plupart des éditeurs modernes ont changé ce mot; nous le rétablissons c'est le mot de La Fontaine. (W.)

3. Imitation évidente de ces vers de Faerno, dans la fable IV, intitulée *Asinus et Lupus.*

Ibi lupus : Jure, inquit, hoc mihi accidit,
Neque enim, coquus qui sim, agere medicum debui.
Quam quisque novit artem, in hac se exerceat.

FABLE IX.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût : [1]
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

1. La moisson qui a lieu au mois d'août. On disait anciennement *ouster* pour moissonner :

Quand ils vandangent et oustent,

lisons-nous, par exemple, dans le *Livre des Miracles de Notre-Dame*. XIII[e] siècle.

FABLE X.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

FABLE XI.

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT.

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes:
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots;[1]
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

1. VAR. Dans la réimpression de l'édition de 1692, sous la date de 1678, on a mis à tort *échos*. (W.)

FABLE XII.

LES MÉDECINS.

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

FABLE XIII.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches! [1]
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

1. M. Geruzez fait observer avec raison que *chiche* n'est point ici le mot propre. *Cupide* est le mot qui rendrait l'idée et l'intention de l'auteur, car la leçon s'adresse à ceux qui veulent s'enrichir trop vite.

FABLE XIV.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit :
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.[1]

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

1. Il faudrait, pour que la phrase fût correcte : Et à qui la gloire en est due. (N.)

FABLE XV.

LE CERF ET LA VIGNE.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend; on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même,
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

FABLE XVI.

LE SERPENT ET LA LIME.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut. [1]
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, [2] qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

1. Bon surnom de chien, puisqu'il signifie *le glouton*. Nous avons encore le verbe *briffer*, qui veut dire manger avec voracité. Rabelais a employé souvent ce mot comme terme injurieux.

2. Var. Il y a *Tayaut* dans les deux premières éditions. Depuis, La Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique.

La perdrix le raille et lui dit :
Tu te vantois d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.[1]
Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons :
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,

1. Ni beaucoup.

Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'un masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ?

FABLE XIX.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

Le lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prevôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.



Imp. Mangeon, Paris.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.

Garnier frères, Éditeurs.

FABLE XX.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le roi des ours au compte de ces gens :
Le marchand à sa peau devoit faire fortune;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut [1] prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre : [2]
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire

1. Marchand de moutons, dans Rabelais, livre IX, chap. VIII. La Fontaine a mis en vers ailleurs l'entretien de Dindenaut avec Panurge. Voyez la variante du conte de *l'Abbesse malade*.

2. *Le résoudre*; on dirait aujourd'hui *le resilier*.





Imp. Mangeon Paris

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.

Garnier frères, Éditeurs.



Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire au passage de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint partout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu,[1]
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin[2] fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

1. Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus*.
2. Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable v du livre IV.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE V.

SOURCES. — RAPPROCHEMENTS. — COMMENTAIRES.

FABLE I. *Le Bûcheron et Mercure.* Æsop., 44, 127.

Le petit préambule qui précède cette fable est cité souvent pour preuve que La Fontaine avait beaucoup réfléchi sur les conditions de son art et les connaissait à merveille.

« Une ample comédie à cent actes divers, » c'est à jamais la poétique définition de l'apologue, et l'on peut remarquer que La Fontaine revient par là à l'idée d'ensemble et à l'unité de plan qui durent caractériser, avons-nous dit, la fable primitive.

La fable du Bucheron et Mercure est longuement, mais joyeusement contée dans le Nouveau prologue du livre IV de Rabelais.

FABLE II. *Le Pot de terre et le Pot de fer.* Æsop., 295, 329.

On lit dans l'*Ecclésiastique,* chap. XIII : « Celui qui se lie avec un plus grand que lui se met un fardeau pesant sur les épaules. N'entrez point en société avec un plus riche que vous : quelle union peut-il y avoir entre un pot de terre et un pot de fer? car lorsqu'ils se heurteront l'un contre l'autre, celui de terre sera brisé. *Quid communicabit cacabus ad ollam? quando enim se colliserint, confringetur.* »

Citons, à propos de cet apologue, quelques réflexions de M. Saint-Marc Girardin.

« Le pot de terre est sage, et il refuse d'abord. Mais quoi! le pot de fer est bon prince. « Allons donc, mon cher! Quel

« scrupule est-ce là? Croyez-vous que je ne sache pas bien que « nous sommes tous égaux? Ne datons-nous pas tous de 89? Me « prenez-vous pour un prince d'ancienne date? Venez avec moi. » Comment résister à de pareilles prévenances? Ajoutez-y le plaisir secret que trouve la vanité à se mettre de pair avec plus grand que soi. « Je ne suis qu'un roturier, nous disons-nous « tout bas, et me voilà de pair à compagnon avec un prince. « C'est lui qui m'appelle, c'est lui qui me cherche. Il y aurait « de l'orgueil à refuser. » Pour ne pas être coupable d'orgueil, la vanité cède, et voilà la camaraderie qui commence de la plus charmante manière : le prince tutoie et se laisse tutoyer. C'est l'égalité parfaite. Seulement, comme l'un en prend plus que l'autre au fond n'en donne, il arrive un jour que tout change. Voltaire quitte *Sans-Souci,* où Frédéric l'avait invité, et revient en maudissant celui qu'il appelle Busiris au retour, et qu'il appelait le Salomon du Nord au départ. C'est l'histoire du voyage des deux pots.[1] »

FABLE III. *Le Petit Poisson et le Pêcheur.* Æsop., 124, 20.

FABLE IV. *Les Oreilles du Lièvre.* Faern., 97.

Voici la traduction de cette fable de Faerne : « Le lion, s'étant fait roi des animaux, exila de son royaume tout animal qui n'avait pas l'honneur de porter une queue. Le renard, effrayé, faisait ses préparatifs de départ, lorsque le singe qui, sur l'ordre du roi, se préparait à quitter le pays, dit au renard que l'édit ne le regardait nullement, puisqu'il avait une queue, et même plus qu'il n'en fallait. « Vous dites vrai, répliqua celui-ci; mais « qui m'assure qu'il ne plaira pas à Sa Majesté de me mettre au « premier rang des animaux sans queue? » Quiconque vit sous un tyran, fût-il innocent, est souvent puni comme coupable. »

FABLE V. *Le Renard ayant la queue coupée.* Æsop., 7, 6. — Faern., 61.

FABLE VI. *La Vieille et les deux Servantes.* Æsop., 79, 44.

FABLE VIII. *Le Satyre et le Passant.* Æsop., 126, 26.

1. *La Fontaine et les Fabulistes*, t. II, p. 72.

FABLE VIII. *Le Cheval et le Loup.* Æsop., 263, 134. — Faern., 4.

La Fontaine a traité un peu différemment le même sujet dans la fable XVII du XII[e] livre : *le Renard, le Loup et le Cheval.*

Cette fable ésopique a formé, au moyen âge, un épisode ou, comme on disait, une branche du *Roman de Renard.* Cette branche a pour titre : *C'est de la Jument et d'Ysengrin.*[1] Lorsqu'elle a fait son coup, la jument, qui se nomme Rainsaut dans le cycle,

Rainsaut s'en tourne regibant,
La queue levée, va fuyant...

Dans l'*Ysopet* de 1333, le lion (au lieu du loup) aborde le cheval aussi hypocritement que dans La Fontaine. S'il ne l'appelle pas mon fils, il l'appelle frère.

Il lui dit : Frère, Dieu vous saut (sauve) !
Je sais moult bien ce qu'il vous faut :
Pour très bon mire (médecin) suis tenu ;
Je suis de Salerne venu...

Ces traits, que nous relevons en passant, sont pour montrer ce qu'il y a de pittoresque et d'animé dans l'ancienne fable française, et comment la fable de La Fontaine s'y rattache directement et étroitement.

FABLE IX. *Le Laboureur et ses Enfants.* Æsop., 33, 22.

FABLE X. *La Montagne qui accouche.* Phædr., IV, 23. — Ugobardi Sulmonensis, 25.

Horace, traduisant un proverbe grec, avait dit en un vers :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Rabelais s'est emparé de l'image : « La mocquerie est telle que de la montagne d'Horace, laquelle crioit et lamentoit énormement comme une femme en travail d'enfant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinage en expectation de veoir quelque admirable et monstrueux enfantement, mais enfin ne nacquist d'elle qu'une petite souris. » (Liv. III, ch. XXIV.)

Boileau a traduit Horace :

La montagne en travail enfante une souris.
Art poétique, ch.

1. Voyez dans l'édition de Méon, t. I[er], p. 281.

Le poëte allemand Hagedorn refait la fable de La Fontaine : « Dieux! secourez-nous! Hommes, fuyez! une montagne en travail va accoucher. Elle jettera autour d'elle, avant que l'on soit sur ses gardes, et le sable et les rochers. — Suffénus sue, il rugit, il écume. Rien ne peut calmer sa noble fureur. Il frappe des pieds, il grince des dents. — Pourquoi? — Il rime, il veut couvrir Homère de honte. — Mais voyons : que résulte-t-il de part et d'autre? — Suffénus enfante un sonnet et la montagne une souris. »

Lessing donne cet apologue comme un exemple de ce qu'il appelle une fable composée, une fable à deux compartiments, si l'on peut s'exprimer ainsi. Nous en avons déjà rencontré une précédemment : *le Coq et la Perle* (livre I, fable xx). A ces exemples, Lessing ajoute le suivant :

« On reprochait à la lionne qu'elle ne mettait qu'un petit au monde : Oui, un seul, répondit-elle, mais c'est un lion. — Je fais sept tragédies dans un an, disait à un poëte un rimeur enflé de vanité; mais vous, une en sept ans! — Oui, une seule, répondit le poëte, mais c'est *Athalie*. »

Nous avons ici l'idée inverse et la contre-partie de la montagne qui accouche.

FABLE X. *La Fortune et le Jeune Enfant.* Æsop., 256, 62.

Un demi-siècle avant La Fontaine, Régnier, dans sa XIV[e] satire, avait raconté la même fable :

La Fortune est à nous, et n'est mauvaise ou bonne
Que selon qu'on la forme, ou bien qu'on se la donne.
A ce point, le Malheur, amy comme ennemy,
Trouvant au bord d'un puits un enfant endormy,
En risque d'y tomber, à son ayde s'advance,
Et luy parlant ainsy le réveille et le tance :
Sus, badin, levez-vous; si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens, comme vous imprudens,
Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
Diroient, en me blasmant, que j'en serois la cause.
Ainsi, nous séduisant d'une fausse couleur,
Souvent nous imputons nos fautes au Malheur.

Nous trouverons plus d'une fois encore, dans la suite des fables de La Fontaine, l'apologie de la Fortune trop maltraitée par les

hommes. Un humoriste espagnol, don Francisco de Quevedo Villegas, à la fin du XVI[e] siècle, avait de même pris la défense de l'aveugle déesse dans une célèbre fantaisie philosophique et morale intitulée *la Fortuna con seso, y la Hora de todos*. En voici le sujet :

« Jupiter, ennuyé des éternelles récriminations des hommes contre la Fortune, se décide un jour à lui ôter son bandeau, afin que, devenue clairvoyante, elle puisse redresser tous les torts qu'elle a commis. En effet, la déesse, criant son nouveau mot d'ordre : *A chacun selon ses œuvres!* parcourt l'univers sur sa roue rapide et y met tout dans une étrange confusion. Le riche égoïste et orgueilleux perd sa richesse, et le pauvre devient riche. Le magistrat qui faisait un indigne usage de son autorité passe soudain au banc des accusés, tandis que l'accusé injustement poursuivi occupe le siége du magistrat. Un médecin, en quête de fièvres, passait sur sa mule; l'Heure réparatrice le prit et le changea en bourreau. Un condamné venait, accompagné d'un alguazil et suivi d'un exécuteur qui le bâtonnait; l'heure sonna, et l'alguazil fut sous le bâton au lieu du condamné. Deux grands seigneurs qui se pavanaient dans un magnifique carrosse furent enlevés de leurs coussins moelleux et obligés de décrotter ceux qu'ils avaient éclaboussés. Un tavernier fut mis à la question avec du vin frelaté. Un avare fut enfermé dans son coffre-fort vide. On ne vit partout qu'avocats devenus bègues, apothicaires empoisonnés, inquisiteurs brûlés vifs. Un entrepreneur de mariages, contraint d'épouser une de ses clientes, se pendit de dépit. La réparation s'étendit même plus loin : on vit un homme que des oies faisaient danser pieds nus sur une plaque de tôle rougie au feu, et un autre que trois dindons engraissaient et engavaient, comme ils avaient été engavés.

« Mais voilà qu'en peu d'espace tout est de nouveau à l'envers: le pauvre enrichi est plus arrogant et plus dur que celui qui a été dépouillé de sa richesse, tandis que celui-ci se montre humble et pieux dans la pauvreté. Le juge, touché de repentir, fait un retour sur lui-même, et sa victime abuse du pouvoir qui lui est confié. Les hommes de bien se sont faits vauriens, et les vauriens sont devenus hommes de bien. Il faudrait tout changer encore une fois. Jupiter, irrité contre l'espèce humaine, replace

sur le front de la Fortune son bandeau. Au moins, comme elle distribue ses bienfaits au hasard, personne ne sera fondé à lui reprocher ses faveurs ou ses dédains. »

FABLE XII. *Les Médecins*. Æsop., 31, 43, ou 234 et 126. Cependant aucune de ces fables ne se rapporte entièrement, ni pour le sujet ni pour la moralité, avec la fable de La Fontaine. La dernière (126) s'en rapproche le plus.

FABLE XIII. *La Poule aux œufs d'or*. Æsop , 136, 153.

M. Saint-Marc Girardin[1] cite une fable, qui se trouve dans les poésies latines de Milton, et qu'on peut rapprocher de celle-ci : « Un fermier avait dans son champ un pommier donnant chaque année quelques fruits très-beaux, que le fermier offrait à son propriétaire. Celui-ci, ravi de la beauté des fruits, fit transporter l'arbre dans la cour de sa maison. L'arbre y périt, et le propriétaire repentant se disait : « Pourquoi ne pas m'être contenté des « pommes que me donnait mon fermier? Pour avoir voulu trop. « j'ai perdu mon arbre et ses fruits. »

FABLE XIV. *L'Ane portant des reliques*. Æsop., 261, 135. — Faern., 95.

FABLE XV. *Le Cerf et la Vigne*. Æsop., 65. — Phædr., I, 12.

FABLE XVI. *Le Serpent et la Lime*. Æsop., 187, 271. — Phædr., V, 8. — Ugobardi Sulmonensis, 51.

Nous avons mentionné, dans notre étude générale, la singulière digression à laquelle s'est livré, à la suite de cet apologue, l'*Ysopet* de 1333, et l'histoire des « bons compagnons de Picardie, » qui avaient dévalisé l'église de Saint-Mathurin.

FABLE XVII. *Le Lièvre et la Perdrix*. Phædr., I, 9.

M. Walckenaer a signalé dans les manuscrits de Conrart, t. XI, p. 536, une fable intitulée *le Renard et l'Écureuil,* qui commence par les quatre mêmes vers que celle-ci : « Mais le reste, dit-il, est évidemment d'une autre main que celle de La

1. *La Fontaine et les Fabulistes,* t. II, p. 216 et 475.

Fontaine. » M. Paul Lacroix[1] n'est pas de cet avis : il prétend que cet apologue fait allusion à la disgrâce du surintendant Fouquet, ce qui n'est pas inadmissible,[2] et qu'il est bien l'œuvre de La Fontaine, ce qui est une autre question. Nous partageons le sentiment de M. Walckenaer; mais comme, parmi les fables qu'on a hypothétiquement attribuées à La Fontaine, *le Renard et l'Écureuil,* à cause de la répétition du début, est de celles sur lesquelles il peut subsister quelque doute, nous croyons à propos de reproduire cette fable, afin que le lecteur en puisse juger lui-même :

LE RENARD ET L'ÉCUREUIL.

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Le sage Ésope, dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Je ne les cite point, et certaine chronique
M'en fournit un plus authentique.

Le renard se moquoit un jour de l'écureuil,
Qu'il voyoit assailli d'une forte tempête :
Te voilà, disoit-il, près d'entrer au cercueil,
Et de ta queue en vain tu te couvres la tête!
Plus tu t'es approché du faite,
Plus l'orage te trouve en butte à tous ses coups.
Tu cherchois les lieux hauts et voisins de la foudre,
Voilà ce qui t'en prend! Moi, qui cherche des trous,
Je vis en attendant que tu sois mis en poudre.
Tandis qu'ainsi le renard se gaboit,
Il prenoit maint pauvre poulet
Au gobe,
Lorsque l'ire du ciel à l'écureuil pardonne;
Il n'éclaire plus ni ne tonne;
L'orage cesse, et, le beau temps venu,

1. *OEuvres inédites de Jean de La Fontaine,* Paris, librairie Hachette, 1863, p. 3.

2. On sait que l'écureuil, dans la plupart de nos patois, se nomme *fouquet* ou *foucart,* et que le surintendant avait pour devise un écureuil montant sur un arbre, avec ces paroles : *Quo non ascendam?*

Un chasseur ayant aperçu
Le train de ce renard autour de sa tanière :
Tu paieras, dit-il, mes poulets !
Aussitôt nombre de bassets
Vous fait déloger le compère.
L'écureuil l'aperçoit qui fuit
Devant la meute qui le suit :
Ce plaisir ne lui dure guère,
Car bientôt il le voit aux portes du trépas.
Il le voit, mais il n'en rit pas,
Instruit par sa propre misère.

Ces deux derniers vers mériteraient d'appartenir à La Fontaine ; ils sont l'application et le complément des deux premiers.

Les moralistes ont épilogué sur ces deux premiers vers :

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

« La certitude d'un bonheur durable, ont-ils dit, ne serait pas une raison suffisante pour se dispenser de la pitié. » Cette conclusion, qui serait fort blâmable en effet, ne ressort nullement du texte. « Il ne se faut jamais moquer des misérables, » quoi qu'il doive arriver, par humanité seulement; mais la possibilité d'être exposé soi-même à une souffrance pareille à la leur est une raison de plus d'avoir compassion de ceux qui souffrent, un moyen d'exciter en leur faveur sa sensibilité et la sensibilité des autres; et c'est tout ce que La Fontaine a voulu dire.

Ugobardus de Sulmone, dans sa fable 43, *de Equo et indumentis* (qui correspond à la fable XVI du livre VI de La Fontaine), dit exactement de même :

. . . . . Te nulla potestas
In miseros armet, nam potes esse miser.

FABLE XVIII. *L'Aigle et le Hibou.* Avianus, 14, *Simia et Jupiter.* — Verdizotti, V, *l'Aquila e 'l Guffo.*

Marie de France a modifié et developpé l'apologue d'Avianus. Il s'agit d'une « singesse et de son singeot. » La singesse demande au lion si son petit est beau. Le lion répond brutalement qu'il n'y a pas de plus laide bête. La singesse, s'en allant toute triste,

rencontre l'ours. Celui-ci, dont le singeot tente l'appétit, dit à la mère : « Est-ce là cet enfant dont toutes les bêtes parlent, dont on entend vanter partout la bonne grâce et la gentillesse?— Oui, dit la singesse avec empressement, c'est mon fils. — Donne-le, dit l'ours, que je l'embrasse! » La mère charmée lui tend son petit, l'autre n'en fait qu'un coup de dent.

Dans *Renard le Contrefait*, la même aventure est prolixement contée. Les personnages sont Renard et Tiercelin, le corbeau, qui dit de même à Renard que ses petits sont « jolis sur tous leurs compagnons.

Sais-tu comment les cognoistras?
Les plus beaux que tu trouveras
Sont mes oiseaux, sans nulle faute...

« Nature le veut ainsi, dit le poëte du moyen âge en terminant son conte : père et mère, soumis à naturel amour, croient certainement

Que leurs faons sont proprement
Plus beaux que nul autre faon
Combien que nel die la raison. »

Il n'y a pas plus de conclusion ici que dans La Fontaine, puisque c'est « la commune loi,

Tantôt douce et tantôt amère, »

ajoute l'auteur de *Renard le Contrefait*. Marie de France n'en tire, elle, qu'une leçon de discrétion : « Il ne faut pas proclamer ce qui fait secrètement notre bonheur, notre jouissance, » seule leçon, en effet, que puisse offrir cet apologue.

FABLE XIX. *Le Lion s'en allant en guerre*. Abstemius, 95, *de Asino tubicine et de Lepore tabellario*. — Morlini, 4, *de Leone, Asino et turma luporum*.

Dans Morlini, l'âne et le lion vont de compagnie. L'âne aperçoit une troupe de loups, il se met à braire de toutes ses forces. Les loups, reconnaissant le cri, ne font qu'avancer plus hardiment, Le lion ne dit mot; mais les loups, en approchant, flairent l'odeur et aussitôt prennent la fuite. La conclusion est : *Dic voce tenui et age re grandi*. Conf. livre II, fable XIX.

FABLE XX. *L'ours et les deux Compagnons.* Æsop., 253, 57. — Avianus, 9. — Abstemius, 49.

Philippe de Commines (chapitre II du livre IV de ses *Mémoires*) met cette fable dans la bouche de l'empereur Frédéric. Le roi de France, Louis XI, avait envoyé à cet empereur des ambassadeurs pour lui proposer de se saisir des terres que le duc de Bourgogne tenait de l'Empire, pendant que, de son côté, il prendrait les domaines que le duc tenait de la couronne de France. Frédéric III, « qui pour le long temps qu'il avoit vécu avoit beaucoup d'expérience, » dit aux envoyés du roi :

« Auprès d'une ville d'Allemaigne, y avoit un grand ours qui faisoit beaucoup de mal. Trois compaignons de la dicte ville, qui hantoient les tavernes, vindrent à un tavernier à qui ils devoient, prier qu'il leur accreust encore un escot, et qu'avant deux jours le payeroient du tout : car ils prendroient cet ours qui faisoit tant de mal, et dont la peau valoit beaucoup d'argent, sans les présents qui leur seroient faits des bonnes gens. Ledict hoste accomplit leur demande, et quand ils eurent disné, ils allèrent au lieu où hantoit cest ours, et comme ils approchèrent de la caverne, ils le trouvèrent plus près d'eulx qu'ils ne pensoient; ils eurent paour, si se mirent en fuite. L'un gaigna un arbre, l'autre fuit vers la ville : le tiers, l'ours le prit et le foula fort soubs lui, en lui approchant le museau fort près de l'oreille. Le pauvre homme estoit couché tout plat contre terre et faisoit le mort. Or, ceste beste est de telle nature que ce qu'elle tient, soit homme ou beste, quand elle veoit qu'il ne se remue plus, elle le laisse là cuidant qu'il soit mort, et ainsi le dict ours laissa le pauvre homme sans lui avoir fait guères de mal, et se retira en sa caverne, et quand le pauvre homme se veit délivré, il se leva tirant vers la ville. Son compaignon qui estoit sur l'arbre, ayant veu ce mystère, descend, court, et crie après l'autre qui estoit devant, qu'il attendist, lequel se retourna et l'attendit. Quand ils furent joincts, celuy qui estoit dessus l'arbre demanda à son compagnon par serment ce que l'ours luy avoit dit en conseil, qui si longtemps luy avoit tenu le museau contre l'oreille, à quoi son compaignon luy respondit : « Il me disoit que jamais je ne mar-« chandasse de la peau de l'ours jusques à ce que la beste fust « morte. »

L'excellent trait : « Otons-nous, car il sent, » a rappelé à presque tous les commentateurs M. de Sottenville, dans *George Dandin,* de Molière, repoussant son gendre, qui est à jeun, et lui disant : « Retirez-vous, vous puez le vin ; » et aussi Bartholo du *Barbier de Séville,* qui, persuadé que Basile est malade, le renvoie parce qu'il « sent la fièvre. » Ces mots peignent tous à merveille les effets de la prévention.

Ce qui pourra surprendre, c'est que ce trait célèbre se trouve dans l'*Ysopet-Avionnet*, publié par M. Robert : [1]

Aux ongles (l'ours) le va tournoyant,
Quant voit qu'il ne bouge néant,
Si cuide qu'il soit mort piéça (depuis longtemps),
Ne le mordit ne le bleça :
Car il se doute qu'il ne pue.

FABLE XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion.* Æsop., 262, 141. — Avianus, 5.

Cet apologue est dans les livres indiens et indo-chinois, à commencer par le *Pantcha-tantra,* chap. IV, f. 8. Dans l'*Hitopadesa,* chap. III, f. 3, l'âne, vêtu de la peau d'un tigre, s'engraisse dans le champ d'un voisin que son aspect épouvante. Mais il se met à braire, et le voisin détrompé le chasse et le tue. Dans les *Avadânas,* XCI, l'âne est couvert de la peau du lion, et il nous instruit à ses dépens « à distinguer le faux du vrai. »

1. *Fables inédites,* t. Ier, p. 358. *Des deux Compaignons que l'ours fist dessambler.*

LIVRE SIXIÈME.

FABLES I ET II.

LE PATRE ET LE LION. — LE LION ET LE CHASSEUR.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte[1] il faut instruire et plaire :
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit,
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé,[2]

1. Var. Il y a *feintes* dans les deux premières éditions; ainsi le voulait la grammaire, mais le vers avait une syllabe de trop. Dans la troisième édition, celle de 1678, La Fontaine a corrigé ce mot, et a mis *feinte;* mais dans la quatrième édition, et sous la même date, l'imprimeur a remis *feintes*. (W.)

2. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans ces vers, lib. III, fab. x, v. 60:

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate quoniam nimia quosdam offendimus.

Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec[1] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique;
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il au monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

1. Gabrias. (*Note de La Fontaine.*) Ce nom de Gabrias n'est que celui de Babrias ou Babrius corrompu, et les fables en quatrains que nous avons sous le nom de Gabrias sont celles de Babrias abrégées par Ignatius Magister, au IXe siècle.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos
Le lion sort et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver; [1]
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage [2]
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

1. Voyez la note de la page 217.
2. VAR. Dans les deux premières éditions : *du courage*.

FABLE III.

PHÉBUS ET BORÉE.

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire. [1]
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? — Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.

1. ... Incertis si mensibus amnis abundans
Exit. . .
VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 115.

Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais,[1] fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras[2] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

1. La Fontaine avait vu ce trait dans le *Cymbalum mundi* de Desperriers. « J'ai peur, dit un des voleurs qui ont dérobé le livre des Destins à Mercure, que si Jupiter trouve son livre perdu, il ne fouldroye et abysme tout ce povre monde ci *qui n'en peult mais*, pour la punition de nostre forfaict. »

2. Le *balandras* ou *balandran* était le manteau de voyage. Boileau a dit, dans son *Discours sur la satire* : « Le sieur de Provins avoit changé son *balandran* en manteau court. »

FABLE IV.

JUPITER ET LE MÉTAYER.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce[1] et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant[2] et rude, et l'autre un autre si.[3]
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin, du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé.[4]
Jupiter y consent. Contrat passé; notre homme

1. « Le crieur des dieux, c'est Mercure; c'est un de ses cent métiers. » *Psyché,* liv. II.

2. Occasionnait beaucoup de frais ou de dépense.

3. *Un autre si,* une autre objection. On dit encore *des si et des mais.*

4. A commandement, et aussitôt qu'il aurait ouvert la bouche. Si j'explique le sens de cette phrase, c'est que, malgré qu'elle ne paraisse pas présenter de doute, quelques commentateurs, Chamfort entre autres, s'y sont trompés : ils ont donné au mot *bâiller* le sens de *passer bail,* confondant ainsi le verbe *bâiller* avec celui de *bailler.* La Fontaine a, dans les quatre éditions publiées de son vivant, mis *baailler,* ce qui ne laisse aucun doute sur la véritable leçon : elle présente d'ailleurs un sens plus clair, plus français, et surtout plus plaisant. (W.)

Tranche du roi des airs, pleut, vente,[1] et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.[2]

1. Il est clair que chez les peuples où la mythologie attribuait à tous les phénomènes naturels un auteur spécial qui était pris pour eux dans le langage poétique, les verbes *pleuvoir, venter, tonner*, devenaient susceptibles de subir tous les modes des verbes actifs; et c'est dans cette théorie que La Fontaine s'est transporté, quand il a dit d'un homme qui *tranchait du roi des airs :* il *pleut*, il *vente*. (N.)

2. « Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut! »

MOLIÈRE, *Festin de Pierre*, acte V. sc. VI.

FABLE V.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avois franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :

Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi, s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[1] un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et, par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.

1. Un lieu de réserve, une prison.

Le nouveau roi bâille[1] après la finance;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

1. Aspire après la finance. (Voyez la note 3 de la page 125.)

FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci ; puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET L'ANE.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête; et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard;
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois.[1]

1. « On ne cesse de s'étonner, dit Chamfort, de trouver un pareil vers dans La Fontaine, et il ne paraît pas cependant qu'on le lui ait reproché sous Louis XIV. » C'est que le propos qu'il renferme est sans application dans nos mœurs : c'est celui d'un esclave à qui, ami ou ennemi, tout devient à peu près indifférent, si son sort est de gémir toujours sous une dure servitude; et telle est la misérable condition de l'âne, qu'en tout état de choses Martin-Bâton doit être son principal seigneur et maître. (S.)

FABLE IX.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet[1] se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier[2] le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.[3]

1. L'image projetée devant lui : *objectus*. C'est un latinisme.

2. On appelle *limier* le chien avec lequel le veneur quête et détourne la bête pour la lancer.

3. *Les présents que le ciel lui fait tous les ans*. Le bois du cerf tombe et se renouvelle chaque année.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :[1]
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt? êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,[2]
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,[3]
Et leur fait arpenter les landes.

1. Proverbe qui se lit déjà dans Rabelais : « Et me disoit maistre Tubal, qui feut le premier de sa licence à Paris, que ce n'est tout l'advantaige de courir bientost, mais bien de partir de bonne heure. » (Liv. I, chap. XXI.)

2. Voyez page 240, note 4.

3. Aux calendes grecques. C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui avaient des *calendes* dans leur calendrier, et cette expression les *calendes grecques*, pour signifier un terme ou un temps indéfini, quoique empruntée à la langue de l'érudition, est devenue populaire. (W.)

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent,[1] il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur.[2]
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose;
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Eh bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que seroit-ce
Si vous portiez une maison?

1. Expression prise de l'habitude du lièvre, qui, par instinct, s'arrête souvent et se dresse pour écouter d'où vient le vent, c'est-à-dire d'où vient le bruit, afin de mettre en défaut ses ennemis. (A.-M.)

2. Application heureuse du mot connu d'Auguste : *Festina lente*, consacré encore une fois par un précepte de Boileau : « Hâte-toi lentement. »

FABLE XI.

L'ANE ET SES MAITRES.

L'âne d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché!
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur :
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien :
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente;[1]
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

1. Suam quisque conditionem miserrimam putat.
CICER., *Epist. ad Torquatum.*

FABLE XII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite :
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer[1]
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,

1. La récompense. Ce mot est encore en usage en poésie dans ce sens; et Voltaire a dit :

Très-peu de gré, mille traits de satire,
Sont le *loyer* de quiconque ose écrire.

Épître à la duchesse du Maine.

Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte,[1] sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

1. Mauvaise dénomination. Le serpent n'est pas un insecte. Il fallait *le reptile*.

FABLE XIV.

LE LION MALADE ET LE RENARD.

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux [1]
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute.
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison, [2]
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour :

1. Ces formules, prises dans la société des hommes, et transportées dans celle des bêtes, ont le double mérite d'être plaisantes, et de nous rappeler sans cesse que c'est de nous qu'il s'agit dans les fables. (CHAMFORT.)

2. Sélis avait, dans une leçon de littérature, développé cette fable. Quelqu'un lui demanda d'un air triomphant comment *les renards gardant la maison* avaient pu apercevoir *les pas empreints sur la poussière*.— « *En mettant le nez à la fenêtre,* » répondit le professeur encore tout inspiré du génie de La Fontaine. (SOLVET.)

Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
SI TU VEUX QU'ON T'ÉPARGNE, ÉPARGNE AUSSI LES AUTRES.

Un manant au miroir prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline.[1]
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :

1. VAR. La Fontaine a mis *maline* dans toutes les éditions qu'il a publiées, non que ce mot s'écrivît de son temps différemment qu'on ne le fait aujourd'hui, mais parce qu'il a usé du privilége qu'avaient les poëtes d'altérer quelquefois légèrement la prononciation ou l'orthographe de certains mots pour les assujettir à la rime. Seule, l'édition de 1692, sous la date de 1678, porte *maligne*. (W.)

Le mot *ongle* était déjà masculin du temps de La Fontaine, ainsi que le constate la première édition du dictionnaire de l'Académie française. Ce mot vient toutefois d'*ungula*, qui est féminin en latin, et il y a eu longtemps incertitude dans notre vieille langue sur le genre auquel il appartenait.

Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

FABLE XVI.

LE CHEVAL ET L'ANE.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.[1]
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,[2]
Et la peau par-dessus encor.

1. *Devant qu'être à la ville*. Malherbe disait de même :

Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête...

(*Ode au roi Henri le Grand*, sur l'heureux succès du voyage de Sedan.)

2. *La voiture*, pour la charge, le fardeau.

FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

LE CHARTIER EMBOURBÉ.

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage ! [1]
Pour venir au chartier[2] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.

1. La Basse-Bretagne était alors un lieu d'exil.

2. On a dit à tort que La Fontaine avait écrit *chartier* au lieu de *charretier*, par licence poétique. C'était l'usage de son temps de l'écrire de la première manière, et on ne le trouve pas écrit autrement dans le dictionnaire de Nicot, en 1606. Le dictionnaire de l'Académie française, en 1696, dit qu'on peut l'écrire des deux manières indifféremment. Aujourd'hui on n'a plus le choix, et l'on doit toujours écrire de la dernière manière. (W.)

Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

FABLE XIX.

LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose; il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie[1]
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.

1. VAR. La réimpression de 1692, avec la date de 1678, porte *dans mon écurie.*

Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs;[1]
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart[2] au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grâce et beaucoup de prestance :[3]
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servit à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

1. C'est-à-dire lui faire soutenir sa thèse pour la licence. (G.)
2. *La hart*, la corde.
3. La Fontaine a répété cette idée dans la comédie de *Ragotin* :

Et je voudrois bien voir la grâce qu'il aura
Au bois patibulaire, alors qu'on le pendra.
Ragotin, acte V, sc. XIII.

FABLE XX.

LA DISCORDE.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non son frère,
Avecque Tien-et-mien son père.[1]
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,

1. Si La Fontaine introduit des personnages allégoriques de sa façon, c'est toujours en homme simple; c'est *Que-si-que-non*, frère de la Discorde; c'est *Tien-et-mien*, son père. (MARMONTEL.) Cette parenté est vue avec une profonde philosophie; elle rappelle la fameuse pensée de Pascal : « Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » Les vers du fabuliste n'en sont qu'une version naïve et mise en action à sa manière. (NODIER.)

Régnier avait dit selon La Fontaine :

Et du tien et du mien naquirent les procès.
Satire VI.

Boileau cite également :

Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux.
Satire II.

Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.[1]
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux[2] me causera!

1. Sed temperatæ suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.
PHÆDR., lib. IV, *Epilog.*

2. L'Amour, époux de Psyché.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.



LIVRE VI.

SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

Fable I. *Le Pâtre et le Lion.* Æsop., 131, 4.

Fable II. *Le Lion et le Chasseur.* Gabrias, 36.

Il y a, suivant la remarque de Champfort, entre les moralités des deux premières fables de ce livre une différence qui n'est pas suffisamment indiquée. La première signifie : « Connaissez bien la nature du péril dans lequel vous allez vous engager ; » la seconde : « Connaissez-vous vous-même, et ne soyez pas dupe d'un faux instinct de courage, qui n'est qu'un premier mouvement. »

Fable III. *Phébus et Borée.* Lokman, 34.[1] — Philibert Hegemon, fable VI, *du Soleil et de la Bise.*[2]

Cet apologue est très-bien conté dans l'*Ysopet-Avionnet,* publié par M. Robert. Le fabuliste du moyen âge dit à peu près comme La Fontaine :

On sieult par débonnaireté
Vaincre plus que par cruaulté.

Fable IV. *Jupiter et le Métayer.* Æsop., 269, 77. — Faern., 98.

1. Trad. de Marcel, 1803, in-18, p. 115.
2. Dans la *Colombière ou Maison rustique,* Paris, 1583, p. 50, verso.

Fable V. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau*. Abstemius, 67. — Morlini, 14.

Un prédicateur du xv[e] siècle, Jacques de Lenda, raconte cet apologue dans un de ses sermons :

« In horreo alicujus burgensis est gallus, est frumentum, sunt mures et est cattus. Gallus comedit frumentum et etiam mures comedunt frumentum. Post paucum tempus, mus facit parvulos et docet eos ambulare per horreum. Tunc quærunt quod animal est gallus ille? Est mala bestia et superba, non oportet ire apud eum. Postmodum vident cattum qui facit bonam minam : videtur quod dicat horas suas, et dicunt : Ista est bona bestia et devota Tunc mater dicit eis quod non vadant prope cattum, quod immediate comederet eos ; sed bene potestis ire usque sub tibiis illius pulli, quod nihil quereret de vobis. Isti parvi mures non cognoscunt inimicum suum. »

Il faut se rappeler que les sermons étaient prononcés en français. Ils étaient rédigés en latin pour l'usage des clercs.

Fable VI. *Le Renard, le Singe et les Animaux*. Æsop., 29, 69. — Faern., 81.

Fable VII. *Le Mulet se vantant de sa généalogie*. Æsop., 140, 83.

Dans la première des fables d'Ésope, dites éparses, *extravagantes*, le mulet, à qui le renard demande la qualité de son père, répond évasivement : « Mon oncle était un fier coursier. »

Fable VIII. *Le Vieillard et l'Ane*. Phædr., I, 15.

L'âne dit au vieillard :

. . . Ergo quid refert mea,
Cui serviam, clitellas dum portem meas.

Fable IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau*. Æsop., 184, 66. — Phæd., I, 12. — Ugobardi Sulmonensis, 47.

Dans Ugobardus :

Hunc beat, hunc mulcet ramosæ gloria frontis;
Hunc premit, hunc damnat tibia macra pedum.
Ecce canes; tonat ira canum...

L'*Ysopet* de la fin du XIV[e] siècle décrit ainsi le cerf :

Lez une grant fontaine
Sus gravier claire et saine,
S'est un cerf arresté.
En l'yaue se mira,
Ses cornes esgarda
Où moult ot de biauté.

Les jambes a véues,
Grelles, longues, ossues;
Il les prist à blamer.
Mon corps, fait-il, est grant
Et charneus et pesant;
Si nel pourront porter...

Ugobardus conclut avec son laconisme habituel :

Quod fugimus prodest; et quod amamus obest.

FABLE X. *Le Lièvre et la Tortue*. Æsop., 292, 173.

FABLE XI. *L'Ane et ses Maîtres*. Æsop., 45, 132.

FABLE XII. *Le Soleil et les Grenouilles*. Phæd., I, 6. — Ugobardi Sulmonensis, 7.

Rapprochez de cette fable la fable XXIV du livre XII.

FABLE XIII. *Le Villageois et le Serpent*. Æsop., 173, 155. — Phæd., IV, 18. — Ugobardi Sulmonensis, 10.

Dans Ésope, dans Phèdre, dans les *Ysopets* du moyen âge, le serpent, réchauffé, mord son hôte et le tue. La leçon est plus complète. La Fontaine a voulu qu'elle fût donnée non-seulement à la charité imprudente, mais aussi à l'ingratitude, qui, dit-il, a toujours une fin misérable. L'ingratitude est un des vices que l'humanité déteste le plus franchement, et qu'elle a besoin de voir immédiatement punir. Quelques contradictions se sont élevées cependant ; on a voulu montrer, d'autre part, qu'il est sage de se garder de jugements trop précipités.

Lessing prend le parti des ingrats, ou plutôt fait observer qu'il ne fallait pas toujours croire sur parole ceux qui prétendent au beau rôle de bienfaiteurs. Voici sa fable :

Un enfant jouait avec un serpent apprivoisé. « Ma chère petite bête, dit l'enfant, je ne serais pas aussi familier avec toi, si l'on ne t'avait enlevé ton venin. Vous autres serpents, vous êtes les plus méchantes, les plus ingrates de toutes les créatures. J'ai bien lu ce qui advint à un pauvre villageois qui trouva, au pied d'une haie, un serpent à moitié gelé; c'était peut-être un de tes ancêtres; il en eut pitié, le prit et le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant eut-il repris ses sens qu'il mordit son bienfaiteur, et le paysan trop charitable en mourut.

— Tu m'étonnes, dit le serpent. Il faut que vos historiens soient bien partiaux! Les nôtres racontent cette histoire tout autrement. Ton homme charitable croyait le serpent gelé en effet; et comme c'était un de ces serpents tachetés de diverses couleurs, il le prit pour lui enlever sa belle peau, dès qu'il serait de retour à la maison. Était-ce juste?

— Ah! tais-toi! répliqua l'enfant. Quel ingrat ne trouverait moyen de s'excuser?

— Bien, mon fils! interrompit le père, qui avait prêté l'oreille à cet entretien. Et pourtant, si jamais on venait te raconter quelque trait de monstrueuse ingratitude, informe-toi bien de toutes les circonstances, avant de laisser stigmatiser un homme d'une si abominable flétrissure. Rarement de vrais bienfaiteurs ont obligé des ingrats; je veux même l'espérer pour l'honneur de l'humanité, jamais! Quant à ces bienfaiteurs à petites vues intéressées, ceux-là méritent bien, mon fils, de ne recueillir qu'ingratitude au lieu de reconnaissance. »

Un humoriste de notre temps, M. Alph. Karr, termine une de ses nouvelles par une réflexion analogue : « Tout le monde prétend en avoir fait, des ingrats! Où sont donc les ingrats, alors? Demandez à qui vous voudrez : « Monsieur, êtes-vous un ingrat? » On vous répondra : « Non, monsieur, j'en ai fait, et je ne le suis « pas. » Où sont donc les ingrats? Il faut que ce soient les mêmes que les bienfaiteurs. »

FABLE XIV. *Le Lion malade et le Renard.* Æsop., 137, 91. — Horat., liv. I. ép. I, v. 73 et suiv. — Philibert Hegemon, fable IX

Voici les vers d'Horace :

Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Respondit, referam : Quia me vestigia terrent
Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.

FABLE XV. *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.* Ugobardi Sulmonensis, fab. XIV. — Abstemius, 3.

La fable de l'*Ysopet* de 1333, *l'Esprevier et le Coulon,* est singulièrement prolixe, mais elle a bien le caractère du temps. Le discours que le jeune coulon adresse à l'épervier est tout un plaidoyer : en voici quelques traits :

En l'arche Noël la jolie
Jà fui-je en ta compagnie ;
J'aportai la pais et la greve,
Un biau rain qui estoit en sceve.
Ma forme prist Saint-Esperit;
Cest exemple me soit merit ;
Et Nostre-Dame fut nommée
Par mon biau nom qui tant agrée.

Il menace son ravisseur d'un procès que lui fera son maître ; ce maître est bien avec la justice : il fait présent au juge de gras oisons et de gibier. Que l'épervier prenne donc garde, car on le condamnera sévèrement !

L'épervier répond non moins longuement, il invoque l'exemple de l'aigle, leur seigneur et roi, et de ses pairs, le faucon, l'autour, le gerfaut. Charité bien ordonnée commence par soi-même. De belles paroles rendent les fous contents et satisfaits.

Il le tient, il ne le lâchera pas. Mais, reprend le conteur,

L'on dit qu'entre bouche et cuiller
Advient souvent encombrier.

On sait en effet ce qui arrive, et le fabuliste conclut :

Que le prédeur deviendra proie.
Le dit commun n'est pas tout faux :
Qui mal pense à li viendra maux.

C'est peut-être plus dans la mesure que « Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres, » qui n'est malheureusement pas vrai toujours.

FABLE XVI. *Le Cheval et l'Ane*. Æsop., 125, 24. — Plutarque, *Les Règles et Préceptes de santé*, § LIX. — Ugobardi Sulmonensis, 43.

Guillaume Tardif, le lecteur du roi Charles VIII, fait une application politique de cette fable. « Cet apologue, dit-il, veult donner à entendre que les riches et puissants hommes des cités ne doivent pas laisser porter aux pauvres ruraux et champestres toutes les charges des tailles et impôts, lesquels sont mis sur eulx par les princes pour la conservation de la chose publique. Ains les doibvent relever en payant partie desdicts impôts; car, quand les ruraux et champestres seront tant chargés et qu'on aura prins et plumé toute leur substance, il conviendra puis après que ceulx qui sont riches et puissants fournissent au demourant. »

FABLE XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.* Æsop., 213, 339. — Phæd., I, 4. — Ugobardi Sulmonensis, 5.

M. Guillon objecte qu'il est impossible de nager sans troubler l'eau, et de voir son image quand l'eau est troublée. La Fontaine ne dit pas que le chien nageait, quand il vit son image. C'est Phèdre qui indique cette circonstance :

Canis per flumen carnem dum ferret natans...

Déjà Ugobardus évitait d'être aussi précis, et Marie de France prévenait l'objection en faisant passer le chien sur un pont, d'où il voit se refléter dans l'eau l'ombre d'un fromage qu'il porte entre ses dents :

Purpensa sei en sun curaige
K'il les voleit aveir andeus (tous les deux).
Iluec fu il trop cuveiteus.
En l'iaue saut, sa bouche ovri,
E li furmages li chéi ;
E umbre vit et umbre fu,
E son formage en ot perdu.

On peut comparer à cet apologue une fable du quatrième chapitre du *Pantcha-Tantra :* « La femme d'un villageois abandonne son mari pour suivre un galant et emporte avec elle tout

ce qu'elle possède. Arrivée au passage d'une rivière, elle se laisse persuader de confier à son amant son avoir et ses vêtements, pour les porter de l'autre côté, après quoi il viendra la chercher. Le misérable, au lieu de tenir sa promesse, se sauve en emportant le paquet, et la pauvre femme, ainsi abandonnée, voit venir un chacal ayant un morceau de viande à sa gueule. Le chacal, apercevant un poisson au bord de l'eau, dépose ce qu'il tient pour s'emparer du poisson; mais cette nouvelle proie lui échappe et un vautour emporte le morceau de viande. La malheureuse femme ne peut s'empêcher de rire de cet accident, et le chacal lui dit : « Votre conduite n'a pas été plus sage que la mienne, « car vous êtes ici nue sur le bord de l'eau, et vous n'avez ni « mari ni galant.[1] »

Cette fable en partie double rappelle les vignettes de Grandville, où l'action qui se passe entre les bêtes est répétée par des êtres humains.

FABLE XVIII. *Le Chartier embourbé.* Avian., fab. 32.— Faern., 91. Voici comment Faerne formule la conclusion de sa fable :

Vigilando, agendo, providendo, quod possis,
Paratur e cœlo favor.

« Pareillement en Salluste : l'aide, dit Marcus Portius Cato, des dieux n'est impétrée par vœux ocieux, par lamentations mulièbres. En veillant, travaillant, soy évertuant, toutes choses succèdent à souhait et bon port (*Vigilando, agendo, bene consulendo res prospere crescunt*). Si en nécessité et dangers, est l'homme négligent, éviré et paresseux; sans propos il implore les dieux : ils sont irrités et indignés. » RABELAIS, liv. IV, chap. XXIII.

Varron disait : « *Dii laboribus omnia vendunt* : *facientes deus adjuvat,* les dieux vendent toutes choses au prix du travail et n'assistent que ceux qui mettent la main à l'œuvre. »

FABLE XIX. *Le Charlatan.* Abstemius, 133. — Poggii facetiæ, 248.

1. *Analytical account of the Pancha-Tantra*, by Horace Hayman Wilson. London, 1827, p. 181.

« Le fond de cette fable, dit Champfort, est un fait arrivé dans une petite ville d'Italie; mais le charlatan n'avait fait cette promesse qu'à l'égard d'un sot, d'un stupide, et non pas d'un âne. Que fait La Fontaine? Il charge, pour rendre la chose plus comique et plus plaisante. A la place du stupide il met un âne, un âne véritable, et le tout finit par une leçon excellente. »

Il y a sur ce sujet non-seulement une facétie, mais encore un fait historique.

Giulio Camillo Delminio était inventeur d'une mnémonique à l'aide de laquelle il se faisait fort, dans l'espace de trois mois, de rendre un homme capable de traiter en latin quelque matière que ce fût, avec toute l'éloquence de Cicéron. François Ier, auprès de qui, en 1533, il trouva moyen d'avoir accès, lui fit donner six cents écus et le chargea de rédiger son invention par écrit; ce que Giulio, mort en 1544, n'a exécuté que fort imparfaitement dans deux petits traités assez confus qu'il a laissés, l'un intitulé *Idea del theatro*, l'autre *Discorso in materia di esso theatro*. Étienne Dolet, dans ses lettres et dans ses poésies, a parlé de cet Italien comme d'un escroc qui avait pris le roi pour dupe.

On n'avait pas, du reste, attendu jusqu'à La Fontaine, comme Champfort le supposait, pour mettre un animal à la place d'un être stupide ou d'un individu quelconque, et donner ainsi plus de sel à l'historiette. Bonaventure Desperriers a choisi pour héros de l'aventure non pas un âne, mais un singe. Son récit est un peu long, mais assez spirituel et plaisant pour que nous n'hésitions pas à le reproduire ici :

« Un M. l'abbé avoit un singe, lequel étoit merveilleusement bien né; car, outre les gambades et plaisantes mines qu'il faisoit, il connoissoit les personnes à la physionomie; il connoissoit les sages et honnêtes personnes à la barbe, à l'habit, à la contenance, et les caressoit; mais un page, quand bien il eût été habillé en damoiselle, si l'eût-il discerné entre cent autres; car il le sentoit à son pageois, [1] incontinent qu'il entroit dans la salle, encore que jamais il ne l'eût vu. Quand on parloit de quelque propos, il écoutoit d'une discrétion, comme s'il eût en-

1. Air, façon de page.

tendu les parlants, et faisoit signes assez certains pour montrer qu'il entendoit : et s'il ne disoit mot, assurez-vous qu'il n'en pensoit pas moins. Bref, je crois qu'il étoit encore de la race du singe du Portugal, [1] qui jouoit fort bien aux échecs. M. l'abbé étoit tout fier de ce singe et en parloit souvent, en dînant et en soupant. Un jour, ayant bonne compagnie en sa maison et étant pour lors la cour en ce pays-là, il se prit à magnifier [2] son singe : « Mais n'est-ce pas là, dit-il, une merveilleuse espèce d'animal? « Je crois que nature vouloit faire un homme quand elle le fai- « soit, et qu'elle avoit oublié que l'homme fût fait, étant em- « pêchée à tant d'autres choses : car, voyez-vous? elle lui fit le « visage semblable à celui d'un homme; les doigts, les mains et « même les lignes écartées dedans les paumes, comme à un « homme. Que vous en semble? il ne lui faut que la parole, que « ce ne soit un homme. Mais ne seroit-il possible de le faire par- « ler? On apprend bien à un oiseau, qui n'a pas tel entendement « ni usage de raison comme cette bête-là. Je voudrois qu'il m'eût « coûté une année de mon revenu et qu'il parlât aussi bien que « mon perroquet, et ne crois point qu'il ne soit possible; car « même, quand il se plaint ou quand il rit, vous diriez que c'est « une personne, et qu'il ne demande qu'à dire ses raisons : et « crois, qui voudroit aider à cette dextérité de nature, qu'on y « parviendroit. » A ces propos, par cas de fortune, étoit présent un Italien, lequel, voyant que l'abbé parloit d'une telle affection

1. C'est un conte qui se trouve au livre II du *Cortegiano* de Baltazar de Castiglione. Un gentilhomme, à qui ce singe appartenait, jouant un jour contre lui aux échecs, en présence du roi de Portugal, perdit la partie; ce qui le mit si fort en colère, qu'ayant pris une pièce des échecs, il en donna un grand coup sur la tête du singe. L'animal, se sentant frappé, fit un cri, et se retirant dans un coin, semblait, en remuant les babines, demander au roi justice de l'injure qui lui avait été faite. A quelque temps de là, son maître, pour faire la paix, lui demanda revanche : le singe se fit beaucoup prier pour y consentir; enfin il se remit au jeu, où il ne manqua pas, de même que la première fois, d'avoir bientôt l'avantage. Mais, jugeant à propos de prendre ses sûretés, il saisit de la main droite un coussin et s'en couvrit la tête pour parer le coup qu'il appréhendait de recevoir, tandis que de la main gauche il donnait échec et mat au gentilhomme; après quoi, il alla gaillardement faire un saut devant le roi en signe de victoire.

2. Exalter.

et qu'il étoit si bien acheminé à croire que ce singe dût apprendre à parler, se présente d'une telle assurance (qui est naturelle à sa nation) et va dire à l'abbé, sans oublier les *révérences, excellences et magnificences :* « Seigneur, dit-il, vous le « prenez là où il le faut prendre ; et croyez, puisque nature a fait « cet animal si approchant de la figure humaine, qu'elle n'a voulu « être impossible que le demeurant ne s'achevât par cet artifice, et « qu'elle l'a privé de langage pour mettre l'homme en besogne et « pour montrer qu'il n'est rien qui ne se puisse faire par conti- « nuation de labeur. Ne lit-on pas des éléphants [1] qui ont parlé ? « et d'un âne [2] semblablement (mais plus de cent, eussé-je dit voulentiers) ? et suis émerveillé qu'il ne se soit encore trouvé « roi, ni prince, ni seigneur, qui l'ait voulu essayer de cette « bête : et dis que celui-là acquerra une immortelle louange qui « premier en fera l'expérience. » L'abbé ouvrit l'oreille à ces raisons philosophales, et principalement d'autant qu'elles étoient italiques; car les François ont toujours eu cela de bon (entre autres mauvaises grâces) de prêter plus voulentiers audience et faveur aux étrangers qu'aux leurs propres.

« Il regarde cet Italien de plus près, avec ses gros yeux, et lui dit : « Vraiment, je suis bien aise d'avoir trouvé un homme de « mon opinion, et il y a longtemps que j'étois en cette fantaisie. » Pour abréger, après quelques autres arguments allégués et déduits, l'abbé, voyant que cet Italien faisoit profession d'homme entendu, avec une mine [3] qui valoit mieux que le boisseau, lui va dire : « Venez çà ! voudriez-vous entreprendre cette charge « de le faire parler ? — Oui, monseigneur, dit l'Italien, je le vou-

1. Oppien, livre II *de la Chasse,* attribue aux éléphants un langage articulé semblable à la voix humaine, et Christophe Acosta dit à peu près la même chose des éléphants du Malabar. Il cite même l'exemple d'un de ces animaux, qui fut requis par le gouverneur de la ville de Cochin de prêter son concours à la mise à flot d'une galiote du roi de Portugal, et qui répondit très à-propos et très-intelligiblement : *Hoo, hoo ;* ce qui, dans le langage du pays, signifiait qu'il le voulait bien.

2. Hygin, dans son poëme agronomique, livre II, chap. XXIII, raconte que l'âne sur lequel Bacchus passa certain marais de Thesprotie reçut, en récompense de ce service, le don de la parole.

3. Jeu de mots sur *mine,* air d'une personne, et *mine,* mesure de grains contenant six boisseaux de Paris.

« drois entreprendre; j'ai autrefois entrepris d'aussi grandes « choses, dont je suis venu à bout. — Mais en combien de temps? « dit l'abbé. — Monsieur, répondit l'Italien, vous pouvez entendre « que cela ne se peut pas faire en peu de temps : je voudrois avoir « bon terme pour une telle entreprise que celle-là, et si inconnue; « car, pour ce faire, il faudra le nourrir à certaines heures, et de « viandes choisies, rares et précieuses, et être environ [1] nuit et « jour. — Eh bien! dit l'abbé, ne parlez point de la dépense, car, « quelle qu'elle soit, je n'y épargnerai rien; parlez seulement du « temps. » Conclusion, il demanda six ans de terme; à quoi l'abbé se condescendit, et lui fait bailler ce singe en pension, dont l'Italien se fait avancer une bonne somme d'écus, et prend ce singe en gouvernement. Et pensez que tous ces propos ne furent point demenés sans apprêter à rire à ceux qui étoient présents, lesquels se réservoient à rire, pour une autre fois, tout à loisir, n'en voulant pas faire si grand semblant devant l'abbé. Mais les Italiens, qui étoient de la connoissance de cet entrepreneur, s'en portèrent bien fâchés, car c'étoit du temps qu'ils commençoient à avoir vogue en France, [2] et, pour cette singeopédie, [3] ils avoient peur de perdre leur réputation. A cette cause, quelques-uns d'entre eux blâmèrent fort ce magister, lui remontrant qu'il déshonoroit toute la nation par cette folle entreprise, et qu'il ne devoit point s'adresser à M. l'abbé pour l'abuser; et que, quand il seroit venu à la connoissance du roi, on lui feroit un mauvais parti. Quand cet Italien les eut bien écoutés, il leur répondit ainsi : « Voulez-vous que je vous dise? vous n'y entendez rien, « tous tant que vous êtes. J'ai entrepris de faire parler un singe « en six ans; le terme vaut l'argent, et l'argent le terme. Ils vien- « nent beaucoup de choses en six ans. Avant qu'ils soient passés,

1. Occupé autour du singe.

2. Ce fut vers la fin du règne de François Ier et après le mariage de Catherine de Médicis avec le dauphin, depuis roi de France sous le nom de Henri II.

3. Instruction du singe. Mot fait à l'imitation de *cyropédie*, instruction de Cyrus. La Monnoye fait observer que le mot de *cyropédie* ayant été créé par Jacques des comtes de Vintimille, traducteur de l'*Institution de Cyrus* par Xénophon, et cette traduction n'ayant été imprimée pour la première fois qu'en 1547, on peut juger que Bonaventure Desperriers, mort avant 1544, n'a pu prendre *cyropédie* pour le modèle de *singeopédie*.

« ou l'abbé mourra, ou le singe, ou moi-même par adventure; « ainsi, j'en demeurerai quitte. » Voyez que c'est que d'être hardi entrepreneur : on dit qu'il advint le mieux du monde pour cet Italien. Ce fut que l'abbé, ayant perdu ce singe de vue, se commença à fâcher; de manière qu'il ne prenoit plus plaisir en rien; car il faut entendre que l'Italien le prit avec condition de lui faire changer d'air; avec ce, qu'il se disoit vouloir user de certains secrets, que personne n'en eût la vue, ni la connoissance. Pour ce, l'abbé, voyant que c'étoit l'Italien qui avoit le plaisir de son singe, et non pas lui, se repentit de son marché et voulut ravoir ce singe. Ainsi, l'Italien demeura quitte de sa promesse, et cependant il fit grand chère des écus abbatiaux.[1] »

FABLE XX. *La Discorde.* Conf. Plutarque : *Préceptes de mariage*, traduction d'Amyot, § XVIII. — Philibert Hégemon, 7.

FABLE XXI. *La jeune Veuve.* Abstemius, 14.

Pour faire ressortir la supériorité de La Fontaine sur les auteurs qu'il imite, il est bon de reproduire ici le récit d'Abstemius :

De muliere virum morientem flente et patre eam consolante.

Mulierem adhuc juvenem cujus vir animam agebat pater consolatur, dicens : « Ne te afflictes tantopere, filia. Alium enim virum tibi inveni isto longe formosiorem, qui prioris desiderium facile mitigabit. » At mulier, doloris impatiens, ut quæ maritum ardenti amore prosequebatur, non modo verba parentis non admittebat, sed intempestivam alterius mariti mentionem accusabat. At ubi maritum defunctum videt, inter lacrymas et luctus, parentem interrogat, an adsit ibi juvenis ille quem sibi in virum dare velle se dixerat.

Fabula indicat, quam cito defunctorum maritorum amor ex uxorum animo excedere soleat.

Dans la fable d'Abstemius, c'est avant la mort du premier mari que le père parle à sa fille d'un second. — Et c'est aussitôt après que le mari est défunt, et au milieu des larmes, que la veuve s'informe du jeune homme qui doit le remplacer. On voit

1. Texte et notes de l'édition de Paris, Charles Gosselin, 1843.

combien La Fontaine a amélioré et perfectionné le canevas du vieux fabuliste.

M. P. Lacroix, dans le volume de *Nouvelles Œuvres inédites de La Fontaine,* qu'il a publié en 1868, reproduit un billet de La Fontaine à Maucroix, en lui envoyant la fable de *la Jeune Veuve*. Ce billet est ainsi conçu : « En voici encore, et je n'y trouve plus rien à changer. Il ne me semble pas que je dois me rendre à tes scrupules; ma veuve est également sincère dans ses deux états. Adieu. De La Fontaine. » Ce billet serait écrit au dos d'une copie autographe de la fable. Il a figuré dans un *Catalogue d'autographes* de M. J. Charavey aîné, en 1865. M. Charavey n'élève point de doute sur l'authenticité de ce billet.

La Fontaine met évidemment de la coquetterie à finir bien chaque livre. *La jeune Veuve* est une œuvre exquise. Citons quelques lignes de Champfort :

« Le seul défaut de cette fable est de n'en être pas une; c'est une pièce de vers charmante. Le prologue est plein de finesse, de naturel et de grâce. Tous ceux qui aiment les vers et La Fontaine le savent par cœur.

« Le discours du père à sa fille réunit le sentiment et la douceur à la raison. La réponse de la jeune veuve est un mot qui appartient encore à la passion. La description des divers changements que le temps amène dans la toilette de la veuve; ce vers,

> Le deuil enfin sert de parure,

et enfin le dernier trait,

> Où donc est le jeune mari, etc.,

on ne sait ce qu'on doit admirer davantage. C'est la perfection d'un poëte sévère avec la grâce d'un poëte négligé. »

On peut comparer au petit poëme anecdotique de La Fontaine un fabliau d'un trouvère du XIIIe siècle, nommé Gautier le Long.

La veuve du moyen âge est, suivant l'expression du trouvère, comme un autour qui, après la mue, s'élance et s'ébat dans les airs :

> Ausi com un ostoirs muiers
> Qui se va par l'air esbattant,
> Se va la dame deportant.

Après avoir hésité entre un bourgeois de Tournai et Beaudoin, fils de Gobert, elle finit par épouser un jeune gars aux larges épaules. Mais le trouvère ne s'arrête pas au seuil de ce nouvel hyménée. Il montre les époux faisant bientôt mauvais ménage et la dame trouvant dans son second mariage un véritable enfer. Ce rude fabliau, dirigé contre les secondes noces, présente avec la fable du XVIIe siècle le contraste le plus saisissant. On ne saurait mettre en présence deux œuvres qui fassent mieux ressortir la différence des époques et des littératures. Mais il n'y a pas la moindre apparence que l'une ait inspiré l'autre.

TABLE

DES FABLES DE LA FONTAINE

SUIVANT LA DIVISION DES LIVRES

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

TABLE

DES FABLES DE DIVERS AUTEURS

RAPPORTÉES

DANS L'ÉTUDE GÉNÉRALE SUR LA FABLE ET DANS LES COMMENTAIRES

DES SIX PREMIERS LIVRES.[1]

1. Nous ne mentionnons que les apologues cités en entier; nous ne comprenons pas dans cette énumération ceux dont nous n'avons donné que des fragments.

